Gérard Harry

MES MÉMOIRES

GÉRARD HARRY

MES MÉMOIRES

CHAPITRE LIMINAIRE :

LES CONFESSIONS D'UN « MÉTÈQUE »
MA FEMME : SA VIE, SA MORT
ET AU DELA

Préface de

Maurice Maeterlinck

Portrait de Mme Gérard HARRY

OFFICE DE PUBLICITÉ
Anc. Etabl. J. LEBÈGUE & Cie, ÉDITEURS
Rue Neuve, 36, Bruxelles

1927-28

GÉRARD HARRY

MES MÉMOIRES

CHAPITRE LIMINAIRE :

LES CONFESSIONS D'UN « MÉTÈQUE »
MA FEMME : SA VIE, SA MORT
ET AU DELA

Préface de

Maurice Maeterlinck

Portrait de Mme Gérard HARRY

OFFICE DE PUBLICITÉ
Anc. Etabl. J. LEBÈGUE & Cie, ÉDITEURS
Rue Neuve, 36, Bruxelles

1927-28

MLA
11950

Musée de la Littérature

PRÉFACE
DE MAURICE MAETERLINCK [1]

Voici l'histoire d'un grand bonheur, parce que c'est l'histoire d'un grand, d'un admirable amour.

Il est salutaire, il est plus nécessaire que jamais, qu'un homme heureux vienne de temps à autre dire à ses frères que le bonheur sur cette terre est encore possible.

Il ne s'agit pas ici, — et c'est ce qui rend l'exemple efficace et fécond, — d'un bonheur exceptionnel, éclatant, hors de pair. De tels bonheurs ne nous apprennent rien parce qu'ils ne sont pas à notre portée ; et du reste n'existent qu'en apparence et, sous leur triomphe

(1) Mon grand ami Maurice Maeterlinck a réalisé le plus cher de mes désirs en consacrant exclusivement sa belle page introductive à la seconde partie de ce livre, à celle qui concerne la vie, la mort et l'influence de mon admirable femme. — **Gérard Harry.**

d'un moment, cachent des années d'amertume. Il s'agit au contraire d'un bonheur qu'on devrait rencontrer tous les jours, d'un bonheur familier, qu'on coudoie sans le voir, d'un bonheur tout en profondeur et dont la substance est si simple qu'à leur insu elle enveloppe les plus malheureux qui ne savent pas encore l'éclairer, la transfigurer et la rendre aussi belle, aussi durable que la vie

On nous a dit à satiété que le bonheur ne se trouve qu'en nous. De la tête, nous approuvons le vieil adage fatigué, mais au fond, nous y croyons si peu, il est à ce point démenti par tout ce que nous voyons autour de nous que lorsqu'une circonstance nous dévoile un de ces irrécusables bonheurs intérieurs sur lesquels les traverses de l'existence n'eurent jamais de prise, nous nous émerveillons comme nous ferions à la résurrection d'un mort ou à la révélation d'une des lois fondamentales et encore inconnues de la vie.

Oui, le bonheur ne se trouve qu'en nous, mais il n'est pas facile de l'y découvrir, de l'y faire prospérer, de l'en faire rayonner. Il est nécessaire, ai-je dit à peu près quelque

part, de savoir bien des choses pour trouver le bonheur intérieur. Il est indispensable d'en savoir bien davantage pour reconnaître qu'au sein d'un bonheur sans mélange la partie fixe et stable de toute félicité se trouve uniquement dans cette force qui au fond de notre conscience pourrait nous rendre heureux au sein même du malheur. Vous n'aurez le droit de vous dire heureux que lorsque votre bonheur vous aide à gravir des hauteurs d'où vous pourrez le perdre de vue sans perdre en même temps votre désir de vivre.

C'est ce que vous verrez dans cette double vie. Vous y verrez surtout jusqu'où peut aller ce bonheur lorsqu'il est décuplé par un amour unique, un amour si fervent, si harmonieux, si pur, si tendre, si touchant, si confiant, si total, que dans une existence déjà longue, je n'en ai pas, jusqu'ici, rencontré qui l'égale.

Je fus durant près de quarante ans le témoin intermittent de ce bonheur, depuis les premiers jours où tout jeune encore il irradiait dans les incertitudes et les épreuves des débuts, jusqu'aux derniers mois, où l'ombre des mauvaises heures déjà proches, n'avait

pu l'amortir. D'années en années, je passais; et malgré le temps qui est l'ennemi de tout ce qui n'est pas à plaindre, je le retrouvais toujours à sa place, aussi vivant que je l'avais quitté. Dans laquelle de ces deux âmes en fallait-il chercher la source principale ? Il nous dit qu'elle se trouvait en elle ; elle me disait qu'elle se trouvait en lui. Ils étaient tous deux de bonne foi. Ils ne le savaient plus, tant ils se confondaient.

Je me rappelle comme si c'était d'hier, car ce fut une des hautes et saintes émotions de mon existence, la dernière fois que je les vis ensemble, quand la grande injustice de la mort ne les avait pas encore séparés. Nous avions déjeuné dans un petit restaurant des environs du bois de la Cambre. Je l'avais retrouvée telle que je l'avais toujours vue, accueillante comme une sœur, enjouée, éveillée, attentive, sachant tout sans avoir l'air d'avoir appris autre chose que la tendresse et la bonté, toujours éclairée de sa joie invisible et ne permettant de parler des maux qui l'accablaient que pour les écarter d'un sourire amusé comme en ont les enfants quand on

leur conte des légendes auxquelles ils ne croient plus.

Je ne m'étais douté de rien, lorsqu'au sortir du restaurant, il m'apprit que depuis plus d'un mois elle était presque complètement aveugle et que le mal paraissait sans remède. Elle nous suivait à quelques pas, soutenue par ma femme. Il ne me parlait que d'elle ; à ma femme elle ne parlait que de lui. Pendant qu'il me disait que bien qu'elle eût perdu la vue et qu'il n'aimât guère le théâtre qui lui dérobait les meilleures heures de son travail, il l'y menait le plus souvent possible, parce qu'il sentait qu'elle y prenait plaisir ; elle, de son côté, avouait à ma femme que le théâtre la fatiguait beaucoup, mais qu'elle feignait de s'y intéresser bien plus qu'autrefois, afin de ne pas priver son mari du plaisir qu'il croyait lui donner.

Ce petit trait, le dernier qui pour moi souligna son apparition bienfaisante, résumera la seconde moitié de ce livre où tout ce qu'il y a de plus beau dans la vie sourit à tout ce qu'il y a de meilleur dans le cœur.

MAURICE MAETERLINCK.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

Les pages qu'on va lire préludent à l'ensemble de mes Mémoires *que de nombreux amis m'ont, depuis longtemps, engagé à écrire et publier.*

Elles en constituent un chapitre capital, mais tout à fait spécial. Elles ne visent pas au récit ordonné et détaillé de mon demi-siècle de journalisme et de littérature et de ce qui s'y révélera d'inattendu sur les événements, les hommes et les choses d'une aussi longue période, ce récit étant réservé aux chapitres ultérieurs. Si, à grands traits, maint élément de ma carrière y est esquissé, c'est uniquement pour la démonstration de certaines vérités d'intérêt général et d'utilité urgente.

N'envisageant ici ma vie que sous un angle particulier, je veux avant tout faire voir que la nationalité de l'individu résulte parfois de ses sentiments et des circonstances qui les ont suscités bien plus que de la fatalité hérédi-

taire, de l'antécédence racique auxquelles on a l'habitude d'assigner une souveraine et inéluctable influence.

Ma thèse, étayée de nombreux petits faits destinés à la rendre plus sensible, concourra aussi, peut-être, à ruiner le préjugé croissant qui rend tant de peuples et de personnes étrangers les uns aux autres, en les renfermant arbitrairement derrière des frontières hermétiques que les mœurs modernes tendent à renverser peu à peu de façon presque irrésistible.

Il convient de prévenir le lecteur que, dans la partie présente des mes Mémoires *consacrée en sa seconde moitié à l'admirable vie de ma femme, il va assister, comme dans toute œuvre autobiographique et autopsychologique, à un abus du « haïssable moi », qui ne le choquera pas plus que celui qui forcément le commet. Abus qui, en l'occurrence, a une sérieuse excuse. En se racontant, en s'analysant, en se confessant, l'auteur n'obéit pas à un égoïste mobile. Il s'agit uniquement de tirer de certains aspects d'une existence d'homme et d'une noble influence féminine sur cette existence, des leçons profitables à tous. C'est, je pense, un des cas où la fin justifie vraiment les moyens.*

CHAPITRE LIMINAIRE

Les Confessions d'un « Métèque ».

La formation de la nationalité.

I

Un mystère, que j'avais dédaigné d'éclaircir jusqu'ici et que le moment est venu de dissiper, pour d'assez hautes raisons, n'a cessé de planer sur mes origines.

En Belgique, les uns me croient Français, d'autres Irlandais ou Anglo-Américain ; en France, je passe généralement pour un Belge, de patriotisme notoire. A Londres, il y a trente-cinq ans, j'eus à prendre la parole un soir, en anglais, sous les vitrages du Palais de Cristal, à la fin d'un banquet offert par la « Institute of British Journalists », et auquel assistaient Emile Zola, Aurélien Scholl, Francis Magnard et Fernand Xau, respectivement alors directeurs du *Figaro* et du *Journal*, en même temps que MM. Goemaere, directeur du *Précurseur*, d'Anvers, et Heinzmann-Savino,

du *Matin*. Le lendemain, les journaux de Londres furent unanimes à déclarer qu'on avait rarement entendu un étranger discourir sur les bords de la Tamise avec si peu d'accent exotique. Ils me sacraient polyglotte wallon.

La vérité — qui devait être pour moi durant toute ma vie la source d'un secret et subtil tourment, qu'on s'expliquera plus loin — la vérité est que la nature et des circonstances indépendantes d'elle me donnèrent deux nationalités, augmentées d'une troisième depuis ma majorité et l'établissement de ma résidence et de mon foyer en Belgique. Triplepatte, alors?... Mais comment cela est-il possible, alors que toutes les lois de tous les pays imposent à l'individu un état civil unique et lui interdisent la « polygamie de la nationalité » ? Vous l'allez voir, et à quel point ce phénomène dément une des notions les plus traditionnelles.

C'est à Paris, au berceau de Lutèce, sur la rive gauche de la Seine (le côté du cœur de la Ville-Lumière) que je naquis un matin de mars 1856 — de père et mère anglais par eux-mêmes et toute leur ascendance, et qui avaient émigré en France l'année précédente, sans esprit de retour (ils dorment depuis longtemps au Père-Lachaise). Benjamin et seul Parisien de ma famille, j'avais, par ma genèse, le droit

d'opter pour la nationalité française, le jour où sonnerait ma vingt et unième année. Les raisons qui devaient m'empêcher, contre ma volonté, d'exercer ce droit et qui me détermineraient à me fixer, dès ma majorité, en Belgique, apparaîtront dans la suite de ce récit.

En attendant, je ne sentais rien que de français dans mes moelles et la fameuse « voix du sang » ne murmurait jamais à mes oreilles. Mes sœurs et frères eux-mêmes, tous nés à Londres, avaient été déracinés de si bonne heure — avant qu'une éducation britannique n'eût eu le temps de les frapper à son empreinte — qu'ils subissaient fatalement l'influence de leur milieu parisien, en pension et parmi leurs petits camarades. Or, l'enfant emprunte ses habitudes de penser, de sentir et de s'exprimer aux êtres de sa génération bien plus encore qu'à ses père et mère, lesquels trônent, confusément, à ses yeux, sur un plan trop lointain. Mes frères et sœurs ne se parlaient entre eux et ne me parlaient jamais qu'en français. Il leur fallait un effort pour employer la langue « maternelle », en s'adressant ou en répondant à nos parents. Ceux-ci mâtinaient eux-mêmes leur verbe originel de fréquentes locutions françaises, — mon père très correctement, presque élégamment, car avant de s'expatrier des bords de la Tamise,

il avait reçu une supérieure éducation de polyglotte, — ma mère, elle, avec un indélébile accent et de plaisantes confusions de genre qui lui faisaient dire par exemple, s'adressant à tel chef de rayon des magasins du *Louvre* ou du *Bon Marché,* avec la souriante innocence d'une jeune, jolie et heureuse maman : « Veux-*tu* me montrer d'autres étoffes, s'il *te* plaît. » A l'exemple de mes frères et sœurs, l'usage du français s'imposa à moi, leur Benjamin, tout naturellement, sauf quand il s'agissait de converser avec les « auteurs de nos jours ». Au point que, l'enseignement de l'école primaire aidant, force m'était, dès ma septième année, de traduire mentalement, du français en anglais, pour m'exprimer en ma langue dite « maternelle ».

On me raillait doucement de mon accent parisien et de ma forme française quand, pour répondre, par exemple à un *thank you* de ma mère, pour qui je venais de ramasser lestement quelque pelote de fil tombée à ses pieds, je disais : *not much done for thanks.* (Pas beaucoup fait pour des remerciements). Gauche transposition de : *Il n'y a pas de quoi !*

Ceci pour l'édification de tant de gens — de nos flamingants, entre autres, — qui prêtent superstitieusement à la « langue maternelle » une si impérieuse souveraineté.

II

Une circonstance assez rare n'allait pas tarder à me faire une jeune âme aussi française que mon jeune cerveau. Mon onzième printemps finissait de fleurir quand mon père, homme de lettres et journaliste dont le talent avait pour contre-partie un fâcheux tempérament de joueur, se trouva subitement ruiné par des spéculations hasardeuses. Quel coup terrible pour ma juvénile ambition !... J'allais être sevré de l'instruction qu'avaient reçue mes aînés, au temps de la prospérité familiale, et à laquelle j'aspirais d'autant plus qu'une véritable vocation littéraire me tourmentait déjà. Devenir un immédiat gagne-pain, dégénérer en un précoce travailleur manuel ou en misérable petit employé d'administration, quelle perspective ! J'en étais d'autant plus menacé et navré que mon père s'imprégnait de cette notion vraiment britannique, de cette tradition du pays du droit d'aînesse et du majorat : « Les parents ne doivent rien à leurs rejetons ; leurs rejetons — les benjamins surtout — doivent tout, en échange de la vie, à leurs parents. » Notion qui, en poussant les cadets, déshérités, à l'émigration et à la colonisation, a contribué peut-être à faire du

Royaume-Uni la métropole du plus tentaculaire empire du monde. Mais notion dont je n'apercevais, en mes débuts, que la cruauté contre nature, moi qui ne rencontrais partout autour de moi, chez nos amis français, que des tableaux de tendre humanité réalisant à la lettre le populaire dicton « Tout pour l'enfant ».

Mon cœur révolté m'inspira alors, à l'insu des miens, une démarche audacieuse qui, à distance, m'étonne encore de la part du jouvenceau frêle, extrêmement timide, et par surcroît, assez fier que j'étais. Après mûre réflexion, j'adressai secrètement à Napoléon III une longue et naïve lettre exposant mes aspirations littéraires, l'obstacle qu'elles rencontraient et mon espoir d'être aidé à poursuivre mes études, à la condition qu'elles ne dussent plus rien coûter à ma famille trop appauvrie. De l'Empereur, je ne reçus naturellement aucune réponse. Son secrétariat avait évidemment jeté au panier, sans la lui faire parvenir, cette naïve supplique de bambin étranger. Je m'avisai alors d'écrire au Ministre de l'Instruction publique. C'était le bel historien Victor Duruy, le seul peut-être des ministres du second Empire qui, par ses œuvres, l'élévation de son caractère et son dévouement à son pays plus qu'à son parti, ait été indiscutablement digne

de sa fonction. Tout autre que lui eût sans doute abandonné, avant la cinquième ligne, la lecture de ma puérile missive, inaccompagnée de toute influente apostille. Au fait, cette supplique d'enfant étranger ne devait-elle pas normalement être interceptée et étouffée par des « bureaux » réputés sans entrailles, mais assez zélés pour épargner à leur ministre d'enfantines lectures ?

Pourtant, le miracle s'accomplit. Victor Duruy prit lui-même connaissance de ma lettre et — intéressé par son accent, me dit-il, dans la suite, — il me dépêcha bientôt un garde municipal à cheval, avec un grand pli cacheté aux armes impériales, qui me convoquait en audience particulière, pour un jour de la semaine suivante. Le hasard fit que ce pli me fut remis en mains propres et sans témoins, par notre concierge. Je ne m'en ouvris qu'à ma mère et seulement quelques heures avant le troublant rendez-vous, afin d'obtenir son autorisation d'endosser mes plus beaux vêtements pour me présenter devant le Ministre. Je vis ses yeux bleus se mouiller. Elle me pressa vivement sur son cœur, m'aida à m'endimancher et, quand je partis par la rue de Grenelle-Saint-Germain, — seul, car je prétendis que nul ne m'accompagnât — elle me suivit d'un long regard caressant. Les

mères anglaises elles-mêmes sont maternelles.

Mes entretiens avec le Ministre (car il me rappela une seconde fois, à un mois d'intervalle) restent un de mes plus délicieux souvenirs. Ils fortifièrent en moi la pensée que le Français, si différent en cela de l'Anglais, étend son profond sentiment de la paternité jusqu'aux fils d'autrui. Lorsqu'un huissier m'introduisit — en m'annonçant bruyamment — dans le cabinet du Ministre, je tremblais comme devant un dieu terrible qui allait prononcer sur mon destin. J'installai ma chétive personne tout au bord d'un vaste fauteuil que M. Duruy me désignait. Et la vue des dos noirs des grands volumes de la bibliothèque qui occupait tout le pourtour de la salle ne fut pas sans me pénétrer d'une sensation d'atmosphère austère et fatale qui acheva de m'intimider. Victor Duruy, qui m'avait tendu la main par-dessus sa table de travail, remarqua mon émoi et engagea la conversation en me souriant comme jamais mon père ne m'avait souri. Et il m'interrogea de l'accent doux et familier de l'homme qui se penche sur un enfant pour se mettre à son niveau.

Enhardi peu à peu par son accueil, je lui présentai un cahier couvert de mon écriture et qui devait témoigner de ma vocation littéraire. C'était de timides essais de contes, des im-

pressions ressenties devant des chefs-d'œuvre de peinture au musée du Luxembourg, et même des poèmes dont les alexandrins atteignaient parfois à quatorze ou quinze pieds, les règles de la prosodie m'étant tout à fait inconnues encore, comme on le pense.

Le Ministre les parcourut consciencieusement avec un sérieux évidemment feint ; puis, ramenant sur moi un regard mi-amusé, mi-sérieux, me demanda si j'avais bien réfléchi.

— Certes, ajouta-t-il, il y a ici des intentions, peut-être des promesses de futur écrivain, mais, mon enfant, y avez-vous bien songé ? Vous ne savez peut-être pas encore que la littérature nourrit rarement son homme, surtout s'il a charge de famille. Pensez-vous à votre femme et à vos enfants futurs ?

Je lui avouai que mes réflexions ne m'avaient jamais porté aussi avant dans l'avenir mais que le désir « d'écrire » — et pour cela d'apprendre — me brûlait irrésistiblement.

Il resta pensif, en me dévisageant parfois du coin de l'œil avec tant d'aménité que j'eusse voulu l'embrasser. Puis il m'exhorta à écouter sans découragement ce qu'il allait me dire: « Pour l'attribution des bourses d'études, il n'était pas maître souverain ; il devait faire

ratifier ses propositions par le Conseil académique. Or, celui-ci hésiterait *a priori* à octroyer à un postulant de naissance étrangère une faveur réservée par principe et tradition à de jeunes Français. Pourtant, ma démarche avait quelque chose de si exceptionnel qu'il était disposé, dès à présent, à envisager et proposer une exception à mon bénéfice. Je devais retourner tranquillement chez les miens — avec un peu d'espoir, pas trop — et surtout une certaine dose de patience, car ces choses-là ne se règlent pas en un jour, ni en quinze. Il ne m'oublierait point, dans tous les cas, et me donnerait de ses nouvelles dès qu'il le pourrait. » Sur quoi il me congédia, avec une petite tape sur la joue, en essayant de me rassurer le cœur par ce dernier mot : « Je ne dis pas adieu à un petit bonhomme de votre espèce, mais au revoir. »

Trois semaines s'étaient écoulées — dans quelle fièvre pour moi ! — lorsque celui qui m'était apparu comme le bon Dieu fait homme me convoqua à nouveau pour me dire en substance : « Rien de définitif encore, mais la chose me paraît en assez bonne voie pour que je puisse vous dire : Espérez ! Et je me hâte de le faire parce que vous m'avez semblé un petit gars très nerveux. »

Et finalement, un mois plus tard, un autre

grand pli officiel dont le contenu m'arracha des larmes, même des sanglots de joie, vint me notifier que le Gouvernement français m'accordait l'exemption de tous frais d'études en la classe de 8^{me} du Lycée impérial Saint-Louis — faveur renouvelable d'année en année, sous la condition que je l'aurais justifiée par mon intelligence, mon application et mes progrès.

Plus tard, en y réfléchissant, j'admirai que le Ministre et le Sénat académique se fussent abstenus de subordonner, à mon option éventuelle pour la nationalité française, un privilège réservé en tous pays à leurs seuls enfants. Grâce à quelque délicate conspiration du silence, nul de mes condisciples de Saint-Louis n'eût jamais l'air de soupçonner ma qualité de boursier, dont les plus fortunés d'entre eux eussent pu, à l'âge « sans pitié », faire un sujet d'humiliation pour le pupille de l'Etat.

L'ignorance où mes camarades de collège (et sans doute mes professeurs eux-mêmes) avaient été laissés sur ce point, me fut d'autant plus douce que quelques-uns avaient déjà trouvé dans ma nationalité *légale* un motif suffisant de me taquiner. Je leur avais moi-même révélé mon origine, le jour où, ayant à choisir entre les cours bi-hebdomadaires

d'anglais ou d'allemand, j'expliquai ingénument qu'étant initié, « par mes parents anglais », à la première de ces deux langues, j'avais tout avantage à acquérir la seconde (1); mais dès ce jour et jusqu'à ce que leur verve railleuse eut trouvé quelque autre cible, des lycéens de deux ou trois ans plus âgés que moi prirent un malin plaisir à me poignarder d'un continuel : « Petit Anglais, tu as brûlé Jeanne d'Arc ! » Ils n'y mettaient pas de méchanceté, bien qu'à distance j'imagine qu'ils disaient cela assez sérieusement, c'est-à-dire que même à cette époque de bonne entente franco-britannique, sous les auspices de Napoléon III, de la reine Victoria et du premier traité de commerce entre les deux pays, la jeunesse française, nourrie des tradi-

(1) Raisonnement inverse de celui qui décida un de mes condisciples, un jeune Alsacien, Lackerbauer, neveu d'un archevêque de Strasbourg, à opter (peut-être sur le désir de sa famille) pour les leçons d'allemand. Possédant de naissance la langue de Goethe et de Schiller, il s'assurait facilement, en en suivant les cours, la première place dans le classement des mérites, la « gloire » de se montrer supérieur en langue allemande à l'auteur de ces lignes, le premier de sa classe dans presque toutes les branches, mais voué fatalement à la seconde place, derrière Lackerbauer, au cours de *deutsch*. Menu et plaisant incident où se traduisent les puériles vanités qui régissent parfois jusqu'à l'orientation de notre culture.

tions historiques, gardait encore une dent aiguë aux bourreaux anglais, aux instigateurs du supplice où périt l'héroïne sublime de qui date la notion même de la patrie française. Dans tous les cas, mes persécuteurs, que ma mémoire a depuis longtemps absous de leur injustice, en raison du pur instinct patriotique qui la leur inspirait, ne soupçonnèrent point les profonds ravages qu'exerçaient en moi leurs brocards. Avide de lecture, j'avais dévoré la tragique et merveilleuse histoire de la Pucelle d'Orléans, dès la huitième ou neuvième année, délaissant pour elle les drames de Shakespeare que mon père voulait déjà contraindre mon jeune entendement à s'assimiler. J'avais appris à vénérer spontanément, comme le plus authentique des petits Français, la Vierge de Vaucouleurs et à m'indigner tout autant qu'eux de la part des lointains ancêtres de mes parents à l'érection de l'horrible bûcher de Rouen. Or, plus certains de mes camarades de lycée me reprochaient d'avoir « brûlé Jeanne d'Arc », plus mon instinct se rebellait. Je pleurai secrètement de rage. J'interrogeais éperdument et à tout moment ma conscience.

— Va ! me répondait-elle chaque fois, tu peux te rassurer. Tu es bien d'une autre race que les responsables tortionnaires de la subli-

me Jeanne ; la force même de tes sentiments te fait de la propre race de cette pure victime et non du pays de ses tortionnaires ».

Et de là sans doute, le lent mais sûr élargissement d'un fossé d'incompréhension entre mon père, qui incarnait à mes yeux l'Angleterre, et moi, — d'un fossé dont la seule existence devait influer de façon décisive sur ma carrière et sur ma posture « d'homme qui n'est pas de sa nationalité juridique », mais uniquement de celle de son cœur.

D'autres sujets de mésentente s'étaient, d'ailleurs, élevés entre mon père et moi. Il leva un jour la main sur moi pour souligner d'un soufflet je ne sais plus quel reproche — mérité peut-être — le châtiment corporel étant partie intégrante du système anglais d'éducation. La seule menace de son geste, que j'avais esquivé, révolta mon orgueil et mon mauvais caractère. Je courus à ma chambre, réunis mes livres d'étude et m'enfuis en criant qu'on ne me verrait plus qu'au retour de ma mère, en ce moment en villégiature pour les soins réclamés par sa santé. Et j'allai demander asile aux parents de mon plus cher condisciple de lycée, Henri Delacommune, qu'une inclination mutuelle devait unir un jour à une de mes sœurs. Ils m'accueillirent et sans doute prévinrent secrètement mon père qui dut

acquiescer à mon séjour chez eux, car il s'abstint de me faire quérir. Cinq jours plus tard, ma mère rentrait à Paris et je la suivis de près sous le toit familial. M'ayant pris à part, elle me réprimanda, mais avec quelle douceur ! Mon père lui, m'accueillit froidement, mais sans paraître se remémorer mon escapade et sa cause — dont je gardai néanmoins un ressentiment ineffaçable au fond de moi.

Une même rébellion, mais plus passagère, secoua une autre fois, tout mon être, au collège, mon professeur, pour me punir de quelque gaminerie (1), m'ayant condamné à trois ou quatre heures de cachot. « Le cachot ! La prison ! Le déshonneur ! » penseais-je. Et ce fut un tel accès de honte et de désespoir, exprimé par des larmes et des sanglots si convulsifs, que le magister, paternellement apitoyé, se hâta de commuer sa sentence en celle de trois cents vers latins à copier *chez moi*. Encore une fois ma petite cervelle, toujours en travail, compara les deux méthodes d'éducation et de répression — anglaise et

(1) Je crois me souvenir qu'il m'avait surpris en flagrant délit de secrète communication « télégraphique » avec mes condisciples les plus éloignés, au moyen d'une corde que j'avais fixée sous notre banc et sur laquelle je faisais circuler, comme sur une tringle, des messages facétieux passés dans un nœud coulant.

française — et le rapprochement fut derechef à l'avantage de la France.

III

La guerre de 1870 allait exaspérer encore tout ce qu'il y avait de français, je pourrais dire de latin, dans mes moelles spirituelles. Son premier effet fut de me priver d'une grande volupté d'amour-propre. La solennelle distribution annuelle des prix scolaires à la Sorbonne, traditionnellement fixée aux premiers jours d'août, n'eut pas lieu cette année-là, en raison du tragique des événements. Et, jamais mes études n'avaient été couronnées d'autant de succès ; jamais, je n'avais eu en perspective tant de flatteuses proclamations de mon nom au palmarès de Saint-Louis. Mais la grandeur et la tristesse des événements me firent vite oublier l'amère petite déception résultant de la suppression de cette « journée de gloire ». Mon cœur ne battit plus que d'amour et d'espoir pour la France, puis de douleur devant ses revers ; aucun cœur *légalement* français ne sursauta plus violemment que le mien à chaque nouvelle, à chaque rumeur arrivant des champs de bataille et de désastre. J'ai conté naguère, dans la défunte *Belgique artistique et littéraire* (« Une Miette

de l'Histoire de la *Marseillaise* »), et plus récemment dans le *Flambeau* (1), à l'occasion du cinquantenaire de la Révolution du 4 septembre 1870, mes enthousiasmes, mes angoisses, mes désespoirs de ce temps-là, et mes aventures « de la rue », où mes quatorze ans participaient à toutes les manifestations de l'émotion parisienne aussi intensément que la sensibilité des hommes faits.

A la veille du siège de Paris, alors que les Allemands, Guillaume I^er^ et Bismarck en tête, approchaient à grands pas, un avis spécial somma brusquement tous les étrangers de partir pour réduire le nombre de « bouches inutiles » et aussi des oreilles et des yeux hostiles ou suspects. Mon père, domicilié et honorablement connu à Paris et dans des milieux influents depuis quinze ans, eût aisément obtenu, pour lui et les siens, l'autorisation de rester dans la capitale assiégée et d'en partager les épreuves, mais il y songea d'autant moins que, homme de lettres et journaliste de qualité, je le répète, il était appelé en cet instant même à Londres, en vue d'une mission de correspondant de guerre à remplir pour le compte de trois journaux alors momentanément syndiqués : le *Daily*

(1) Livraison du 25 novembre 1920.

Telegraph, le *New York Herald* et l'*Etoile Belge*. L'annonce de notre brusque départ me navra comme une condamnation au bannissement. Il m'atteignait à la fois dans mes prédilections et dans ma dignité naissante. Et mes confuses préventions antibritanniques s'en accrurent d'emblée. Alors que j'allais mettre, pour la première fois, le pied sur le sol de ma « patrie légale », elle m'apparaissait comme une méchante marâtre m'arrachant aux bras de ma vraie mère — de la mère française, que j'aimais d'autant plus désormais qu'elle était en si cruelle détresse.

Nous gagnâmes l'Angleterre par l'unique route que l'invasion eût laissée encore libre : celle de l'ouest, — Paris-Dieppe-Newhaven. Une tempête d'octobre démontait horriblement la mer. Je me consolai presque des affreuses nausées que m'infligèrent le roulis et le tangage en pensant que mon immunité eût révélé chez moi le « pied marin » et le résistant estomac des Anglais authentiques.

Mes premières impressions de l'Angleterre, de Londres et de ses brouillards jaunes où je suffoquais, comme sous un plafond bas qu'on toucherait de la main, achevèrent de me donner la sensation d'un complet dépaysement. Tout m'y paraissait non seulement étrange, mais laid et *étranger* au possible. Et cette sen-

sation allait s'accentuer à chaque jour des huit mois (huit siècles !) que j'étais destiné à passer sous mon prétendu drapeau, — mon père, en route avec les armées, ne devant revenir en Angleterre pour nous rapatrier en France qu'après la fin des hostilités et l'extinction des dernières flammes de l'incendiaire Commune.

Tout, à Londres, me heurtait et avivait le regret de mon cher et radieux Paris. Les plus sordides dehors de la misère contrastant avec les plus insolents étalages de fortune et de luxe; les cohues d'êtres affairés, haletants, tout au long des longues et sombres artères de la « City of London », où toute flânerie méditative était impossible, où chacun n'était qu'un brin de paille emporté par un flot hâtif, et où chaque visage d'homme, de femme, d'enfant, portait comme le stigmate des soucis matériels, dans une impitoyable bousculade générale d'affamés cherchant brutalement à se distancer dans la course à l'argent, dans la lutte pour l'existence; le comique grotesque et douloureux de ces femmes du peuple aux guenilles poisseuses, couronnées de chapeaux à plumes ou à fleurs; de ces ouvriers hâves et loqueteux cherchant, de même, l'apparence illusoire de l'égalité sociale, sous d'anciennes défroques bourgeoises et des déchets de chapeaux haut-de-forme achetés au prix de quel-

ques *pence* dans les plus infâmes « décrochez-moi ça »; enfin le vacarme infernal de cette fourmilière immense, dans la poussière noire et malodorante dégagée par le charbon de terre et qui teignait en tons de suie les vapeurs exhalées par le flot boueux de la Tamise et faisait des statues de marbre des squares comme un peuple de nègres pétrifiés, — que de tableaux étonnants et révoltants pour un « petit Parisien », et quels éléments j'y devais trouver, trois ou quatre lustres plus tard, pour mes sardoniques peintures de la « vie anglaise », signées du pseudonyme de « Pickwick », dans l'*Indépendance belge!*...

Rien, peut-être, ne m'émouvait autant que le camouflage de l'ouvrier anglais en bourgeois haillonneux, et traité en méprisable serf par quiconque était habillé congrument, quand ma pensée lui opposait la propre blouse blanche ou le sarrau bleu du travailleur manuel français, affichant presque fièrement sa condition, et traité néanmoins en égal par ses supérieurs les plus certains, même sous le régime impérial. Rien, sinon l'attitude des boutiquiers londoniens quand, entrant chez eux pour y faire quelque emplette, je les saluai d'un « Sir » ou « Madam » en soulevant mon chapeau, comme cela se faisait en ce temps-là — et se fait encore çà et là aujourd'hui — à Paris.

Boutiquiers et clients envisageaient avec une surprise égayée et dédaigneuse, le gosse « évidemment étranger » qui ignorait qu'en Angleterre tout geste ou toute formule de courtoisie sont proscrits entre marchands et chalands, d'abord parce qu'ils constituent une perte de temps, ensuite parce que le hautain esprit de caste, présent partout chez ce peuple insulaire, y interdit tacitement à l'acheteur tout égard pour le vendeur, — à l'individu réputé supérieur, puisqu'il paie, toute politesse envers l'individu réputé inférieur, puisqu'il est payé.

Dans le même ordre d'idées, je fus choqué par l'explication qu'on me donna de l'uniforme carnavalesque de quelques jeunes gens que je croisais fréquemment dans les rues : uniforme composé d'une longue tunique bleue, d'une culotte courte, et de bas jaunes, porté par de petits citoyens qui allaient invariablement tête nue. On m'apprit que cet accoutrement étrange dénonçait les pensionnaires du collège londonien qui l'évoque par son enseigne : *Blue coat school* et que ces pensionnaires étaient tous des enfants pauvres mais assez bien doués pour être admis à l'instruction gratuite dans un établissement institué exprès pour eux. Un jour il me fut donné d'aller entendre ces *blue coat boys*, comme on les appelait, représenter en grec, à l'occasion de leur

distribution de prix, les *Oiseaux* d'Aristophane. Ils se tiraient vraiment bien de leur tâche difficile. Mais rapprochant mon cas du leur, je m'indignai de penser qu'on imposait à cette méritante jeunesse pauvre une sorte de criarde livrée qui les signalait, partout où ils allaient ou passaient, comme les bénéficiaires de la charité publique. Ah ! si une pareille humiliation m'eût été infligée en France, j'aurais renoncé, je crois, à mon rêve de m'instruire. Mais en France, aucune générosité ne se payait d'une telle indélicatesse.

Cent infiniment petits traits encore me dévoilèrent l'abîme creusé entre les mœurs britanniques et françaises par la criante différence des deux mentalités et des deux passés historiques. Ils eurent la vertu de fortifier en moi ma conviction d'être d'une autre race que celle dont je partageais passagèrement et involontairement la vie. Et je prenais un secret plaisir, s'il m'arrivait de m'égarer dans le dédale de l'enfer londonien, à outrer encore mon accent parisien pour demander mon chemin à quelque *policeman*, devant qui il me semblait protester ainsi contre la nationalité que m'infligeait mon officiel acte de naissance.

Soit dit en passant, ce *policeman*, ce débonnaire géant vêtu et casqué de drap gros bleu, armé d'un simple bâton, les yeux et les

oreilles toujours à l'affût de quelque service à rendre aux piétons empétrés dans l'incessante houle des véhicules, était le seul personnage anglais qui me parût valoir mieux que son pendant français, l'agent de police du Paris impérialiste d'alors étant un simple agent politique recruté au pays de Napoléon-le-Grand, chez ses fidèles Corses, pour soutenir surtout l'impopulaire Napoléon-le-Petit, et jouer auprès de la population, non le rôle d'un bon serviteur, mais celui d'un brutal et tyrannique argousin. On sait que, depuis la chute de l'Empire, la police parisienne, peu à peu transformée, est devenue l'égale de celle de Londres, au point de vue de l'aménité et de la serviabilité, et que beaucoup de ses membres ont sur les « bobbies » anglais l'avantage d'une allure martiale, due à leur séjour antérieur sous les drapeaux, et à leur courage sur plus d'un champ de bataille. Mais en 1870, la comparaison était toute en faveur du *policeman* de Londres. Seulement, celui-ci ne représentait à mes yeux qu'une exception confirmant la règle de l'infériorité générale du pays de mon père par rapport à celui de mon berceau.

Mes huit mois d'exil, je les employai le plus possible à entretenir cette foi française dans mon cœur. Plusieurs fois par semaine,

je m'improvisais, à titre gracieux, professeur de français dans une école privée, installée au rez-de-chaussée de la maison suburbaine (Brixton), où nous occupions un appartement étriqué et meublé avec le plus mauvais goût. J'essayai aussi de correspondre « par ballon monté » avec mon plus cher camarade de lycée, Henri Delacommune, celui dont j'ai parlé un peu plus haut, et qui, devenu plus tard le mari d'une de mes sœurs, devait succomber durant la Grande Guerre — héros de soixante ans, chef d'un bataillon de vieux réservistes — à la première décharge de gaz asphyxiants sur les défenseurs de l'Yser avec lesquels il était en liaison, du côté français, sous le commandement du général d'Urbal.

Je tuais une autre partie du temps en écrivant un naïf roman de guerre, en m'initiant au jeu d'échecs, ou en perfectionnant ma maigre connaissance de la langue anglaise par la lecture assidue des *Essais* de Macaulay, où l'on trouve les plus purs modèles du style classique d'outre-Manche.

Parfois, en compagnie des dames et enfants d'une famille parisienne, amie depuis longtemps de la mienne, et que ses chefs mâles avaient envoyée à Londres pour la soustraire aux horreurs du siège (1), nous allions passer

(1) La famille d'Hippolyte Marinoni, un des pre-

la soirée au music-hall de l'Alhambra dont un des « numéros sensationnels » était invariablement la successive exécution vocale et orchestrale du *Wacht am Rhein*, de la *Marseillaise*, de l'*Hymne de Garibaldi* (en l'honneur des volontaires garibaldiens de Dijon), et finalement du *God save the Queen* ou du *Rule Britannia*. Ces deux derniers morceaux étaient évidemment destinés à rétablir l'accord entre les deux camps ennemis de l'auditoire, divisé en germanophiles et francophiles qui acclamaient ou sifflaient, à tour de rôle, ceux des chants des belligérants qui flattaient ou blessaient leurs prédilections et espérances respectives. Naturellement, je prodiguais tout mon souffle pour conspuer l'hymne prussien et exalter la *Marseillaise* et la marche garibaldienne, quitte à reprendre haleine dans un glacial mutisme pendant l'exécution du *God save the Queen*, cette manière de cantique, laïcisé au profit d'une divinité terrestre et royale. Et ce m'était chaque fois une joie puérile, et pourtant intense, de constater que dans la bataille des vociférations contradic-

---

miers constructeurs de la presse rotative, et de l'imprimeur Désiré Cassigneul, son gendre, imprimeur du *Petit Journal* et du *Figaro*, mentionnés aussi dans une étude sur « l'imminente révolution dans l'imprimerie » publiée, sous ma signature, dans la *Revue belge* d'avril 1926.

toires, la victoire restait toujours aux strophes de Rouget de Lisle, où l'âme de la France exprime les élans de toute l'humanité vers la liberté et contre « l'antique esclavage ». Mais, dans le même temps, j'éprouvais une profonde indignation de ce qu'on ne fût pas unanime à huer le *Wacht am Rhein* et de ce que l'Angleterre, — l'Angleterre officielle, pour le moins, — assistât, sans intervenir, à l'écrasement de la France par l'odieuse Prusse. Si bien qu'un jour, je m'enhardis à écrire une petite lettre au *Standard* (le seul organe londonien qui plaidât courageusement la cause de la France) pour le remercier chaleureusement et m'étonner de son isolement dans la défense de « mon cher pays » contre les nuées de vautours germaniques acharnés sur lui.

Cette lettre, naïvement emphatique, eut les honneurs de l'insertion. Ce fut ma toute première contribution à la presse. On la retrouverait dans la collection de décembre-janvier 1870-71 du *Standard*, sous la signature d'un « petit Français, élève du Lycée Saint-Louis, à Paris ». Sa publication m'enchanta doublement. Elle me donnait l'enfantine illusion d'avoir fait quelque chose pour ma « vraie patrie » et de m'être proclamé Français « à la face du monde ». J'en achetai bien dix numéros, relisant tour à tour dans chacun, ma toute

première prose imprimée — et à toi dédiée, *mea carissima Gallia !*

IV

Mais quelle autre expression d'allégresse, quand, aux premiers rayons du soleil de mai, mon père, — sa longue mission de guerre accomplie — survint pour nous ramener en France ! Nous étions alors auprès d'une sœur de ma mère, dans une assez sémillante villégiature des bords de la Tamise, à Gravesend, dont je me remémore surtout les ruisseaux murmurants, dans leurs lits étroits, sous des végétations de cresson pareilles à de grosses émeraudes humides, et le fameux moulin à vent juché sur un plateau de colline où des montreurs de singes savants et des faiseurs de tours et des ménestrels nègres divertissaient chaque jour petits et grands badauds, non loin du populaire jardin-kermesse de Rosherville, dont le niais boniment, affiché partout, avait le don de me désopiler la rate (Rosherville : *the place to spend a happy day. Tea and shrimps, nine pence ;* Rosherville : le lieu où passer une journée heureuse. Thé et crevettes, neuf pence).

Ma mère nous avait conduits à Gravesend pour nous soustraire à la contagion d'une

épidémie de variole qui décimait depuis quelque temps la population londonienne, — la jeunesse de cette population surtout. Quand (nos malles étaient déjà faites) mon père y parut et nous annonça que nous nous embarquerions dès le lendemain pour gagner la mer, par la Tamise, et que, après une nuit de repos à Boulogne, nous arriverions le surlendemain à Paris, je ne pus m'empêcher de scandaliser mon entourage en me mettant à exécuter des entrechats fous et en criant : « Puisque nous rentrons après-demain en France, après-demain sera le plus beau jour de toute ma vie. »

Il en fut un des plus sinistres en son avant-dernière phase. A l'entrée de notre train dans la gare d'Amiens, nous attendait la première vision de l'invasion et de l'occupation prussienne, destinée à se prolonger deux ans encore. Mon sang ne fit qu'un tour, dès que j'eus aperçu les casques à pointe des factionnaires ennemis faisant les cent pas sur le quai de la gare et nous toisant de l'air le plus grossièrement ironique. Tous les récits de leurs atrocités me revinrent à l'esprit, comme les ombres sanglantes d'un cauchemar. Ils n'en avaient guère commis moins qu'ils n'en devaient commettre en 1914-18, en tenant compte de la différence entre les possibilités d'une

guerre de six à sept mois, ayant mis environ deux millions d'hommes aux prises, et la grande guerre de cinquante et un mois, où s'entr'égorgèrent quinze peuples et leurs innombrables légions. Seulement, la Prusse, victorieuse alors, écrivit l'histoire, l'imposa à un monde complaisant et ruina ainsi, comme calomnieuses légendes, les accusations de barbarie des vaincus, jusqu'au jour où les crimes des Boches de 1914 fussent venu témoigner rétrospectivement de la féroce bestialité innée chez les modernes Huns. Pour moi, en ce jour de mai 1871, où je venais d'entrer dans ma quinzième année, l'inhumanité des hordes du maréchal de Moltke ne faisait pas doute et la haine que j'en ressentais, avivée par l'humiliant spectacle de la gare d'Amiens, ne se conte pas.

Quand un « feldwebel » prussien se présenta à la portière de notre compartiment, escortant le gendarme français chargé de l'inspection des passeports, je tendis vers lui un poing crispé de colère et de douleur. Avant que le destinataire de ce geste d'éphèbe exaspéré ne s'en fût aperçu, mon père m'avait violemment rabattu le bras en me chuchotant en anglais :

— Maîtrise-toi ! gamin ! Quelle affaire tu nous attirerais !

Je me maîtrisai, les dents serrées, et sous mes paupières closes, refoulai de grosses larmes prêtes à jaillir. Mais à cinquante-sept ans de distance, la cruelle scène m'est aussi présente et poignante que celle de l'irruption de la grouillante armée de von Armin à Bruxelles le 20 août 1914. Et lorsque, en 1905, un actionnaire du *Petit Bleu*, que je dirigeais (1), me reprocha de « ne rien passer à l'Allemagne et à son Empereur » et d'indisposer ainsi contre le journal tous ceux qui admiraient la force ou tremblaient devant elle, je me bornai à lui répondre sans autre explication :

— Si vous aviez été dans ma peau à Amiens en mai 1871, vous me comprendriez !

Il fallut, pour me remettre de mes émotions d'Amiens, le clair sourire de l'héroïque Paris, tout saignant encore des affreuses blessures du siège et de la Commune, et pourtant tout entier déjà à la courageuse réparation de ses désastres. On ne fait pas face d'un cœur plus résolu ni avec un plus viril et serein stoïcisme, aux trahisons du destin. Paris, la France, travaillant en même temps au paiement de leur dette de guerre, et à la libération de leur sol, trouvaient leur image dans les ruines de la Cour des Comptes et des Tuileries, dont les murs

(1) Après l'avoir fondé, en collaboration avec mon cher et inoubliable ami feu Gaston Bérardi.

calcinés s'égayaient quand même de jeunes verdures printanières et de chants d'oiseaux, fusant des nids bâtis à la cime des décombres. Ils offraient, dans la défaite un spectacle aussi noble que celui qu'ils devaient offrir après la victoire rédemptrice, et pourtant si affreusement coûteuse, de 1918, si bien qu'en témoin des deux époques, j'écrivis en 1920 ce petit hymne à l'adresse de la France des deux périodes :

Je ne regrette pas, je me réjouis même
D'être vieux, d'entrevoir ma limite suprême,
Puisque, blanchi, je puis attester que, deux fois
Suppliciée, avant ton aube triomphale,
Ta grande âme dora d'une splendeur égale
Les mâts de ta victoire et les clous de ta croix...

.. ..

Bien que la situation financière de mon père se fût améliorée grâce à sa mission de guerre, son concept britannique des devoirs des enfants envers les auteurs de leurs jours, l'incitait à me faire abandonner, pour un labeur salarié, mes études interrompues par l'exil. J'étais résolu à les reprendre. Mais l'Empire ne s'était-il pas écroulé quelques jours avant notre exode vers l'Angleterre ? Et un nouveau Gouvernement, un nouveau ministre accorderaient-ils la même faveur que le régime déchu

à un adolescent qui, à l'approche du siège de Paris, avait fait (bien malgré lui, il est vrai), acte d'étranger, en quittant la ville pour un pays demeuré insensible aux malheurs de la France ? Mon anxiété à cet égard ne fut pas de longue durée. Quelques semaines d'attente et l'exemption des frais d'études au Lycée impérial — devenu lycée *national* Saint-Louis, — m'était de nouveau accordée en raison de la façon dont je m'en étais rendu antérieurement digne. Un ministre républicain se montrait aussi généreux qu'un ministre de l'Empire. Le cœur de la France ne change pas avec ses étiquettes politiques.

V

On conçoit que vers la fin de mes études, et au seuil de ma majorité, j'aie, sans l'ombre d'une hésitation, résolu d'exercer en faveur de la nationalité française un droit d'option que, depuis longtemps, je considérais aussi comme un devoir d'élémentaire gratitude. Or, mon père, à qui je fis naturellement part de ma volonté, devait y opposer efficacement la sienne, — on va voir comment :

— Sans aimer la France aussi fanatiquement que toi, me dit-il, je l'aime bien aussi, mais cela n'est pas une raison pour défaire ce qu'a fait la nature. Et elle t'a fait Anglais.

— Pardon, objectai-je, la nature eût pu me faire naître bossu et par respect pour elle, je conserverais ma bosse, alors que j'aurais le moyen de me redresser !...

— Comment oses-tu comparer la nationalité de ta famille à une infirmité ? fit mon père, au comble de l'irritation. Dans tous les cas, tu n'as que du sang britannique dans les veines, et comme on dit chez nous, *blood is thicker than water,* — le sang est plus épais que l'eau, c'est-à-dire que la petite étendue de mer qui sépare ton pays natal de celui de tes ascendants !

J'eus beau plaider que le sentiment individuel est autrement fort que celui de la race; que je ne ressentais qu'amour pour la France, qu'éloignement pour ma patrie « nominale », et qu'au surplus tout m'ordonnait l'option légitime pour le pays qui avait été mon spirituel père nourricier, rien n'y fit. Mon père tenait en réserve un argument pratique qui devait finalement me mater. Les Chambres républicaines avaient récemment voté le nouveau régime militaire imposant à tout citoyen quatre années de service et, au minimum, le volontariat d'un an, subordonné, celui-ci, au paiement d'une somme de quinze cents francs pour l'achat d'un remplaçant qui passerait sous les drapeaux les trois années complémen-

taires. Or, je n'avais en propre pas un sou vaillant. Si donc mon père me refusait la somme indispensable à l'exercice du simple volontariat — et il me les refusa catégoriquement — je devais être tenu, selon son expression « à vider, durant quatre ans, les pots de chambre dans une caserne » et ruiner peut-être à jamais la vocation littéraire où m'appelait une sorte de geste impérieux de la conscience.

Après un long et cruel débat intérieur, une déchirante crise morale, assez rare dans la vie des jeunes gens, il me fallut m'incliner devant la résistance paternelle, tout en me faisant le serment de m'engager — au besoin dans la Légion étrangère — de donner mon sang à ma vraie patrie, si « la guerre de revanche », qu'on croyait relativement proche alors, éclatait avant que l'âge ne m'eût disqualifié.

En attendant, me disais-je, je servirai plus efficacement la France avec ma plume qu'avec un fusil, destiné peut-être à rester muet durant quatre ans d'insipides corvées pour lesquelles je suis si mal fait.

Mais je sortais, blessé au cœur et plein de rancune, de ce conflit tragique, et ce fut une des raisons qui me décidèrent à aller chercher fortune — fortune littéraire, s'entend — à distance de mon père dont j'appréciai l'attitude avec sévérité — avec une sévérité, malgré

tout, un peu excessive, comme il apparaîtra plus loin. C'est ainsi que je pris un jour brusquement le parti d'écrire, pour lui offrir ma collaboration, à M. Léon Bérardi, directeur de l'*Indépendance belge*, pour qui j'étais un parfait inconnu. Je le savais Français et cela m'attirait de son côté ; puis à Bruxelles, que la légende qualifiait de « petit Paris », et où l'on parlait la langue qui m'était si chère, je me sentirais assez proche de mon pays natal pour n'y être pas trop malheureux. J'eusse pu faire appuyer ma demande auprès de l'*Indépendance* par des amis influents de ma famille et de mon enfance, entre autres par MM. Marinoni et Cassigneul, dans les journaux de qui M. Bérardi avait lui-même des intérêts. Mais, avec la présomption de ma jeunesse, je m'abstins même de leur faire part de mes intentions. Ayant eu, à onze ans, la fierté de conquérir, sans tierce intervention, ma bourse d'études, c'est à mes seuls moyens personnels que je voulais devoir la conquête du pain et de... la « gloire littéraire » ambitionnée au delà de tout.

Heureusement, ma lettre plut à M. Léon Bérardi. Et il y répondit de façon à n'en point trop décourager l'auteur. « Aucune vacance n'existait alors dans le personnel de la rédaction de l'*Indépendance*, mais si les circonstances me conduisaient quelque jour en Bel-

gique, on verrait à m'y faire une modeste petite place, où je pourrais mettre à profit mon bilinguisme franco-anglais. »

Avec l'optimisme qui chantait en moi et qui, aux heures les plus critiques de ma vie, ne devait jamais m'abandonner, je saluai cette courtoise réponse comme une invitation pressante et fis immédiatement ma malle.

Dans la nuit qui précéda mon départ, une ombre légère se glissa dans ma chambre, s'arrêta aux écoutes tout près de mon chevet, et supposant réel le sommeil que je feignais, finit par se pencher et effleura d'un long baiser mon front, sur lequel je sentis s'égoutter, au même instant, des larmes chaudes. Puis l'ombre disparut en retenant son souffle et en étouffant ses pas... C'était le silencieux adieu de ma mère à son Benjamin, qui quittait le nid à jamais. J'eusse voulu me redresser, la rappeler, et mon visage tout contre son cher visage, comme lorsque j'étais tout petit, épancher mon cœur meurtri dans son cœur de *mater dolorosa*. Mais je me contraignis violemment et refoulai mes propres larmes pour ne pas que faiblît ma résolution de partir. Elle ne sut jamais que j'avais perçu son apparition. Pourtant, à plus d'un demi-siècle de distance, il me semble encore sentir son haleine, son baiser et la rosée de ses yeux sur mon front

d'homme, encore presque enfant, et prêt à s'en aller vers l'inconnu.

VI

Débarqué à Bruxelles le lendemain, le soir de l'avant-dernier jour d'octobre 1876, j'y fus presque à l'instant surpris par une de ces coïncidences qui semblent justifier toutes les superstitions. Hélant, à la sortie de la gare du Midi, ce qu'on appelait encore une « vigilante », je priai le cocher de me conduire vers la partie de Bruxelles qu'occupaient les bureaux de l'*Indépendance belge* (rue Fossé-aux-Loups) et de stopper devant la première affiche de chambre à louer qu'il apercevrait à la façade de quelque immeuble d'apparence modeste. Il fit halte, derrière le théâtre de l'Alhambra, dans une rue étroite et devant une maison à deux étages et de physionomie banale. J'y trouvai et y retins sur-le-champ un gîte dont le prix modique s'accordait mieux à l'état de ma pauvre bourse qu'à mes habitudes de confort. Mais c'est seulement après y avoir fait monter mon bagage et payé les arrhes réclamées par la propriétaire, que je m'enquis de l'endroit précis où j'élisais domicile.

— Vous êtes ici, 18, rue du Cirque, Monsieur.

— Vous dites, Madame ? Etes-vous bien sûre ? Répétez donc !

— 18, Rue du Cirque, réitéra la dame, interloquée.

Or, le coquet appartement qu'habitaient mes parents, à Paris, que j'habitais encore quelques heures auparavant, faisait partie de la maison portant l'identique numéro 18, et située dans une identique rue du Cirque : celle qui débouche sur le faubourg Saint-Honoré, à quelques pas de la place Beauveau et de l'Elysée ! Oh ! les mystérieuses combinaisons du hasard, ou de ce que nous dénommons ainsi ! Celle-ci m'attendrit autant qu'elle m'étonna. Il me sembla, par la grâce de quelque guide invisible, avoir un peu moins quitté Paris, ma mère, le toit familial. Bruxelles me raccordait à ma ville natale par ce lien inattendu : 18, rue du Cirque !

Et ceci me suggère la longue parenthèse que je vais ouvrir — sans souci de l'ordre chronologique des faits — pour fortifier tout ce que j'ai pu dire et pourrai dire encore des erreurs courantes sur la formation de la nationalité.

Depuis mon exil de 1870-71, en Angleterre, j'ai souvent revu mon pays « ancestral » sans m'y sentir moins étranger que la première fois.

Ainsi, à dix-huit ans, durant mes vacances

estudiantines, j'y retournai sur l'invitation d'un ami qui, affairé dans la Cité le jour, résidait le soir, comme la plupart des Londoniens, en une idyllique thébaïde champêtre, à quinze ou vingt kilomètres de la capitale, d'où un train rapide l'emportait, sa journée de travail achevée. Entre la gare où il devait descendre et sa coquette villa, tapissée de vigne vierge et de glycine, il y avait à parcourir trois ou quatre kilomètres entre des sentiers assez étroits, bordés des hautes, épaisses et magnifiques haies fleuries qui sont une des parures de la campagne anglaise. En me conduisant de Londres à sa résidence rurale, mon ami m'apprit que nous effectuerions cette dernière étape à cheval.

A mon frère aîné on avait fait enseigner l'équitation, mais non à moi, le Benjamin de la famille (toujours le droit d'aînesse).

Mon ami me demanda si j'aurais peur de me trouver en selle, sans avoir appris, car en ce cas lui ou son domestique, qui nous attendait avec les chevaux à la gare, me prendrait en croupe.

Comme il me semblait qu'en ma personne, l'honneur de la France était engagé, je répondis présomptueusement en protestant de ma foi en mes capacités innées d'écuyer. Et de fait, mon amour-propre me tint suffisamment

lieu de leçons préalables pour me permettre, une fois le pied à l'étrier, de garder un équilibre convenable sur le dos d'un poulain, de caractère d'ailleurs fort docile. Mais une cause de mortification imprévue attendait mon sot petit orgueil. Enhardi par un compliment de mon ami, j'éprouvai l'ambition de mettre ma bête à l'allure du galop. Et me voilà distançant mes deux compagnons et toute une théorie de véhicules — tilburies, dogcarts, etc. — qui les suivaient, étant venus aussi cueillir leurs maîtres à la gare pour les conduire à leurs respectives demeures. Or, nous traversions à ce moment le plus étroit des sentiers dont j'ai parlé plus haut. Et, comme je me glorifiais *in petto* de ma bonne tenue dans la course accélérée, j'aperçus, accourant en sens inverse, tout un cortège de voitures et cavaliers se rendant apparemment à la gare.

— « Holà ! hallow ! hallow ! »

C'est, tout à coup, à quelques pas devant moi, un concert d'appels, de vociférations accompagnées de gesticulations violentes dont je comprends si peu le sens que je ralentis pour essayer de le saisir. Mais à ce moment, me rejoint tout le lot de véhicules et de chevaux que je précède et la tempête de jurons colériques m'assaille alors de par derrière comme de par devant ; des collisions se pro-

duisent, des roues s'enchevêtrent, des chevaux se bousculent, dans un tohu-bohu et un vacarme qui ne m'est expliqué que quand mon ami, parvenu à mes côtés, saisit les rênes de ma monture pour m'entraîner sur ma gauche, en s'écriant :

— Où donc avez-vous la tête, mon cher? C'est vous qui causez tout ce désordre en tenant votre droite. On tient sa gauche en Angleterre : *Keep to your left.*

De confusion, je rougis et pâlis tour à tour; puis la rage me mordit au cœur, lorsque l'ordre ayant succédé au chaos, la règle de la circulation ayant été rétablie, j'entendis cochers et cavaliers me saluer de quelques dernières injures, et une voix aigre glapir : « *He's a stupid little foreigner, of course!* » (C'est un stupide petit étranger, naturellement !) — cri où s'exhalait la vieille et indéniable xénophobie de la majorité des insulaires britanniques, peut-être un peu atténuée depuis la Grande Guerre, après un contact militaire de quatre ans avec les alliés continentaux, mais néanmoins toujours vivace et hargneuse (1) dans

(1) La racine des mots mène maintes fois à la racine des sentiments. Celui qui, en anglais, désigne le plus correctement l'*étranger* dans les documents officiels — surtout —, n'est pas le mot *foreigner* mais le mot *alien*, dont

les basses et ignorantes couches de la population.

A la villa de mon hôte, mon exaspération allait trouver un autre aliment. Mon inflammable cœur d'adolescent crut d'abord ressentir le coup de foudre, lorsque mon ami me présenta sa jeune femme, dont les candides, presque virginaux, yeux bleus aux cils noirs battant sur un visage au teint de lait, semblaient de petits morceaux d'azur arrachés du ciel. Peut-être ai-je montré souvent une sévérité excessive pour l'Angleterre, par réaction contre une nationalité dont j'étais et suis resté malgré moi. Et je confesse ici, en me rappelant la grâce de ma mère et celle de cette jolie M^me^ X..., que l'Anglaise caricaturale dont les dents carrées émergent hors des lèvres comme des défenses d'éléphant ou de rhinocéros ne représente qu'une nombreuse minorité du sexe faible chez John Bull. La femme de mon ami avait trente-deux quenottes rangées à ravir dans l'écrin d'une bouche purpurine qui paraissait appeler le baiser, en dépit de l'air innocent de leur attrayante propriétaire. Le malheur voulut que celle-ci se mit à rire aux larmes, d'un rire très vulgaire d'ailleurs, en

---

le sens équivaut, par son étymologie, à celui de « barbare » appliqué par les anciens Romains et Grecs aux autres peuples.

écoutant le récit de ma mésaventure de novice cavalier.

Sottement humilié, je lui reprochai de railler mon accident.

— Non, fit-elle, en redoublant de gaîté, ce qui m'amuse, c'est votre façon de le conter.

Alors dépité, je lui dis brutalement :

— Après tout, si j'ignore ou si j'avais oublié qu'ici la maladresse est de conduire à droite, alors que c'est gaucherie de tenir sa gauche en France, pays de la logique, qu'est-ce que cela prouve? Simplement, que je ne suis pas Anglais et *n'ai pas brûlé Jeanne d'Arc.*

Au lieu de se fâcher ou de me demander la signification de cette sortie, elle continua à s'esclaffer. Je vis, par la suite, que tout, sans exception, la désopilait sans qu'elle sût ou cherchât à savoir exactement pourquoi. Donc, je décidai qu'elle était bête et, instantanément, sa jeune beauté s'éclipsa à mes yeux au point qu'elle me parut, dès lors, laide et tout à fait indésirable.

Un peu plus tard, je devais l'opposer mentalement à ma toute première petite amie, une jeune Parisienne effrontée, sensuelle, amoureuse surtout de l'amour, capable, comme Manon Lescaut, de vous aimer passionnément tout un mois — de mourir pour vous, au

besoin, durant ce temps-là; puis, le mois suivant, de vous tromper outrageusement avec tout autant d'ingénue sincérité.

L'Anglaise qui avait tant ri de ce que j'eusse chevauché à droite *(keep to your left!)* était pure et autrement jolie que ma petite Parisienne au « tempérament excessif ». Mais quelle intelligence, quel esprit d'analyse et quel sens esthétique chez celle-ci qui me disait, par exemple, un jour :

« Croyante, moi, qui pratique consciencieusement ma religion catholique ? Certes, croyante, quand je suis à l'église, tous les sens enivrés par l'odeur de l'encens, par le mystérieux silence et la poétique pénombre ambiante ou par le brusque torrent d'harmonie de l'orgue, gonflé comme une belle gorge de cantatrice, sous la haute nef, tandis que mes yeux ont la vision d'un beau Christ d'ivoire sculpté, pleurant du sang sur sa croix d'ébène. Mais ouiche ! sortie du majestueux temple gothique, dans le tapage, la lumière crue, le mouvement profane et joyeux de la rue, me voilà tout de suite désenvoûtée et prête à affirmer que ce que l'Eglise nous offre est pure chimère, que seul ce que je vois et entends en plein air est vrai... Preuve que les metteurs en scène du culte catholique sont de fiers malins ! Même à une dévergondée telle

que moi, ils font croire ce qu'ils veulent, au moins une fois par semaine, — à la messe. Le glacial protestantisme dont tu relèves, je crois, n'en ferait jamais autant ! »

J'ose l'avouer : à la ravissante, hilare et vertueuse jeune Anglaise qui m'avait impressionné un instant, après ma « gaucherie » de cavalier, je préférais absolument la petite Parisienne sans principes qui pensait et me tenait de tels propos, vivant article de Paris, plus charmant, jusqu'en sa perversité, que le plus respectable produit de la morale anglo-saxonne. Ainsi tous les parallèles possibles aboutissaient, dans mon esprit, en faveur du pays de mon berceau et contre celui de mon état civil, nonobstant la théorie séculaire qui veut qu'on hérite, *nolens volens*, de la mentalité de la race qui vous a transmis son sang.

Lors de mon départ pour Bruxelles, et de nos définitifs adieux, ma petite Parisienne, après un bref accès de désespoir réel, m'avait dit avec une moue gamine et son délicieux cynisme coutumier :

— Ainsi tu t'en vas ! tu vas voir du pays. Soit, je vais tâcher de me consoler avec « mes pays ».

Tâche à laquelle j'appris plus tard qu'elle s'était appliquée avec diligence et succès. Je ne devais plus jamais la revoir.

Et ceci me ramène à mon début au chef-lieu du Brabant.

Dès le lendemain de mon arrivée, je me présentai, le cœur battant, chez M. Léon Bérardi, un gentilhomme de jolie mine, élégant, fin, aimable, bien que d'aménité un peu distante et dont la physionomie, illuminée de la grâce d'un marquis de l'ancien régime, me séduisit instantanément. Au bout d'une demi-heure d'entretien, il m'engagea comme second traducteur, non pour combler, dans son personnel, un vide qui ne s'y trouvait pas, mais pour me dédommager de mon déplacement. Mon faible traitement de début, dont il s'excusait, puisque je ne répondais pas à un véritable besoin du journal, ne représentait guère plus que trois fois le loyer de ma chambre. Le directeur-rédacteur en chef de l'*Indépendance* ne soupçonnait pas plus que moi que le jeune et chétif débutant, à qui il entre-bâillait ainsi la majestueuse porte de son grand journal international, y occuperait un jour sa place, — ce trône ! Mais, chose curieuse, au bout de ma première année de modeste collaboration, ce secret de l'avenir fut pénétré par l'œil aigu du secrétaire de la rédaction d'alors, Camille Berru, un des plus pittoresques compagnons d'exil de Victor Hugo, de Deschanel et des autres proscrits du Coup d'Etat. M'apostro-

phant un jour devant des tiers, dont Victor Hallaux (1), le spirituel et charmant rédacteur en chef de la *Chronique*, — Camille Berru, dont quelques vieillards se rappellent encore la physionomie et l'accoutrement d'ancien mousquetaire retraité, me dit à brûle-pourpoint :

— Toi, petit, tu fais vraiment de « la propre ouvrage », tu bûches ferme et, par surcroît, tu ne doutes de rien. Tu seras un jour directeur-rédacteur en chef de l'*Indépendance !*

Un éclat de rire de l'interpellé lui répondit. J'étais encore au tout dernier degré de l'échelle, d'une échelle qui me semblait aussi haute que celle de Jacob et je n'avais d'autre ambition que celle de me distinguer un jour comme écrivain. Berru me fit l'effet d'une vieille diseuse de bonne aventure marmottant une prophétie aussi irréalisable que la promesse d'une couronne impériale. Pourtant, il m'avait brusquement révélé à moi-même en me disant que je ne « doutais de rien ». Jusque-là, je m'étais cru timide et plutôt méfiant de moi-même. Mais la réussite de mes efforts pour une bourse d'études, puis pour un coin, si modeste fût-il, à l'*Indépendance*, avait proba-

(1) Dont je devais devenir bientôt un des collaborateurs occasionnels et qui devait lui-même me servir de témoin à l'occasion de mon mariage.

blement et à mon insu mis dans mes yeux une flamme de confiance, visible pour d'autres. Dans tous les cas, je réfléchis plus d'une fois au mot de ce prophète en le rectifiant ainsi : « *Il ne faut douter de rien,* pour arriver à quelque chose » et cela peut suffire à déterminer toute une règle de vie.

Avant que le pronostic de Camille Berru ne se réalisât, je devais d'ailleurs, peiner assez longtemps dans une véritable pénombre d'anonymat, de Cendrillon, d'autant qu'à l'*Indépendance,* le droit de signer la production de sa pensée était un rare privilège exclusivement réservé aux plus anciens et éminents collaborateurs : Gustave Frederix, Auguste Couvreur, Edouard Fétis, Charles Tardieu, Jules Claretie, Claude Vignon...

Mais les phases successives d'une carrière importent peu ici, où il s'agit uniquement d'exposer les influences qui concourent à la formation de la mentalité et de la nationalité humaines. Et j'en viens à celle des influences qu'allait exercer une ambiance belge sur un jeune homme légalement Anglais et profondément Français de culture et de cœur.

La Belgique ne tarda pas à lui plaire par tout ce qu'elle évoquait en lui de sa chère France. Le fanatisme flamingant n'y était pas apparent encore. Tout au plus le particula-

risme thiois y était-il visible à l'œil nu en la personne, Jordaenesque ou Falstaffesque, du poète Emmanuel Hiel, ce loustic énorme, dont la trogne enluminée et le lyrisme hoquetant prêtaient plutôt un aspect de bouffonnerie, de « zwanze » à ses revendications en faveur de la *moedertaal*. Sans doute, comme je devais l'apprendre beaucoup plus tard, le ver était déjà dans le fruit : le flamingantisme sévissait depuis 1849 à l'état de petite flamme perfidement allumée (1) pour ébranler l'unité, et jusqu'à l'existence de la nation belge, par les Allemands — car c'est aux incitations premières de la presse d'outre-Rhin qu'avait voulu répondre directement le patriotique chansonnier wallon Antoine Clesse, le Béranger belge, dans le texte originel (camouflé, depuis, sur les injonctions de Bismarck) des couplets affirmant que

> Flamand, Wallon, ne sont que des prénoms,
> Belge est notre nom de famille!

Mais au moment où je m'installai en Belgique, ce dangereux, presque suicidal, parti-

(1) C'est précisément au signataire de ces lignes que fut révélée, en 1921, cette origine teutonne du mouvement flamingant, dont j'allais vainement répandre la preuve dans l'espoir d'aider à ruiner les chances de la défrancisation universitaire et de la flamandisation administrative.

cularisme inspiré et entretenu par un ennemi intéressé, n'était guère manifeste, et ceux qui le soupçonnaient ne le prenaient pas au sérieux. Pour moi qui l'ignorais complètement encore, le dualisme linguistique de mon nouveau milieu avait plutôt à cette époque la piquante et inoffensive saveur de la diversité. Beaucoup plus tard, je devais y découvrir une preuve nouvelle du caractère, souvent si factice, du soi-disant esprit de nationalité. Car, pour qu'une fraction de la population flamande ait fini par se proclamer race et nationalité distinctes du limitrophe wallon, il a fallu une longue et insidieuse propagande étrangère — celle de l'Allemagne —, aidée par l'effet d'une décentralisation outrancière, tandis qu'au contraire, en France, la puissance d'un intense régime centralisateur a soudé en un indissoluble bloc patriotique des éléments ethniques bien plus disparates que ceux de la Belgique, encore que la nature les ait beaucoup plus différenciés que les Wallons et Flamands, mélangés et confondus depuis des siècles.

Mais, en attendant cette révélation affligeante, presque tout de la Belgique me séduisit, de prime abord. Quelques semaines après mon arrivée, ayant ouï des foules chanter, sans en être inquiétées « A bas Malou ! il faut le

pendre ! », j'admirai qu'on pût ainsi conspuer et menacer impunément le chef du gouvernement, et me sentis en pays vraiment libre, où la monarchie constitutionnelle équivalait sans contredit à la meilleure des Républiques.

On ne chantait pas des refrains politiques exclusivement. L'oreille d'un nouveau venu était agréablement surprise de l'abondance et de l'excellence des « musiques » qui, en toute occasion, égayaient la rue, comme de la justesse de ton des chœurs, souvent improvisés par de petits groupes de joyeux et humbles passants. Et en cherchant un peu, je compris vite que cette mélomanie et cette musicalité générales avaient leur première source dans une pratique séculaire de la liberté d'association, dans l'esprit de sociabilité qu'elle engendre et dans l'épanouissement des instincts artistiques d'un peuple qui les a cultivés traditionnellement à l'unisson. Les musées et les vieux monuments de Bruxelles, son incomparable Grand'Place, Bruges, Anvers m'enchantèrent comme me captivèrent la propreté de la rue, des intérieurs et des mœurs (1). Plusieurs familles bourgeoises, en m'accueillant d'em-

(1) Cette impression contrastait avec la saleté de Londres et la mauvaise tenue des rues de Paris, dont la toilette était fatalement contrariée par l'intensité de la circulation.

blée de façon cordiale, m'épargnèrent les mélancolies de la solitude et me donnèrent une avantageuse idée de la facile hospitalité belge. La bienveillance de l'une d'elles alla jusqu'à me proposer de me mettre en rapports avec une jeune fille exotique, munie d'une assez forte dot. Dans mon mépris inné de l'argent, — de l'argent qui n'est pas le fruit exclusif du travail, — je préférai, avant la fin de ma deuxième année de séjour, unir à mon sort une admirable jeune fille belge, dont les seules richesses étaient sa beauté, sa tendresse et le courage qu'il faut pour affronter, sans la moindre fortune, les difficiles commencements de l'existence à deux.

En la seconde partie de ce chapitre, je révèle l'énorme influence exercée sur ma carrière par cette pure et noble Caroline Bardin, dont la mort, après quarante-neuf années d'amour, de fidélité et de dévouement sans pareils, a plongé mon vieux cœur dans un abîme sans fond de détresse. Et je ravirai tous mes lecteurs en leur divulguant ce que fut et fit non seulement pour moi, mais pour le prochain en général et pour *son pays*, celle que j'eusse pu appeler à la fois une héroïne qui s'ignore et une sainte sans le savoir. Pour le moment, je dois me borner à en dire ici que, par le seul effet de ses grâces physiques et

morales, elle contribua plus que tout et plus que personne à me faire aimer la Belgique. Ne devait-il pas être un beau pays, celui qui avait produit cette adorable créature, si riche de dons et d'agissantes vertus altruistes et pourtant si ingénument enjouée, si simple, si modeste qu'elle semblait ne se point douter du bonheur qu'elle répandait, à l'image du magnifique rosier qui enchante les regards et embaume l'espace, sans le soupçonner un instant ?

Voilà sans contredit quel fut mon premier et mon plus fort lien sentimental avec la Belgique, où j'avais désormais une famille, comme j'en avais une, qui m'était à peu près inconnue et indifférente, en Angleterre, et en France une autre qui n'allait pas tarder à se franciser par le mariage, auquel j'ai déjà fait allusion, d'une de mes sœurs avec le plus cher de mes anciens condisciples de Saint-Louis.

La loi belge fait une situation légèrement privilégiée au « métèque » marié dans le pays à une Belge, comme à celui qui y a résidé vingt ans. Ce « métèque », considéré comme un demi-Belge, est mis à jamais à l'abri de tout arrêté d'expulsion pour n'importe quel motif.

Chaque année renforçait un peu le trait

d'union. Le vice-président de la Chambre des Représentants, Auguste Couvreur, m'avait remarqué à l'*Indépendance* et ouvert sur moi une aile de protection bienveillante. Témoin, déconcerté d'abord mais bientôt charmé, de la renaissance littéraire sonnée par la turbulente *Jeune Belgique,* je nouai, dans cette bande de jeunes aspirants à la gloire, des amitiés précieuses, celle de Maurice Maeterlinck, avant tout, puis d'Emile Verhaeren, de Camille Lemonnier, d'Eugène Demolder, de Max Waller, de Giraud, de Gilkin, de Rodenbach, d'autres encore dont le talent et l'entrain batailleur me séduisirent au plus haut point — au point que devenu sous-directeur de l'*Indépendance,* si sceptiquement fermée jusqu'alors à la jeune littérature nationale, j'usai de mes nouveaux pouvoirs pour y accomplir une véritable petite révolution en y créant la rubrique des « Pages de la Wallonie et des Flandres » où (fait unique alors, et peu fréquent encore aujourd'hui dans la presse quotidienne belge) la prose et les vers des jeunes novateurs étaient non seulement mis en vedette, à une place d'honneur, mais rémunérés en écus sonnants. Cela, en attendant que dans le *Petit Bleu,* mes ardents plaidoyers en faveur des jeunes écrivains contre certains éditeurs qui les exploitaient sans vergogne, m'attirassent une action

en deux cent mille francs de dommages-intérêts, — action dont je reparlerai dans un autre chapitre de mes souvenirs.

VII

Peu à peu, et malgré le contact que je gardais avec la France par une correspondance suivie et de fréquentes visites à Paris, on en vint, autour de moi, à me considérer comme un « Belge intégral », tant je m'étais assimilé toutes les choses de ce pays, et tant j'en arrivais à confondre, sous ma plume, l'expression de mon attachement à la France et celle de mon attachement à la Belgique, petite France devenue de plus en plus, à mes yeux, prolongement de la grande.

A un moment donné, plusieurs amis, hommes politiques ou littérateurs, initiés à la bizarrerie de mon état civil, me pressèrent de me faire naturaliser Belge, en invoquant le grand intérêt personnel que j'aurais à acquérir tous les *droits* du citoyen là où s'était fixée et se développait ma carrière, là où j'accomplissais scrupuleusement tous les *devoirs* du bon citoyen, où j'avais fondé mon cher foyer et où devait vraisemblablement s'écouler toute ma vie. Et alors commença secrètement en moi un combat aussi subtilement cruel et

autrement prolongé que celui où j'avais hésité naguère entre quatre stériles années de caserne et le renoncement à ma faculté d'option pour mon généreux pays natal. Plus j'y réfléchissais, plus l'acte de naturalisation qu'on me suggérait se présentait à ma conscience comme un acte d'infidélité et d'ingratitude vis-à-vis de ma virtuelle patrie française. Elle ne me demandait rien, celle-ci, au contraire, car à ses bontés anciennes elle avait ajouté successivement la rosette d'officier de l'Instruction publique et la croix de la Légion d'honneur, à « titre étranger », et en ma qualité d'écrivain ardemment francophile. Et sans doute ne me serais-je déconsidéré aux yeux d'aucun Français ni aux yeux d'aucun Belge si j'avais cédé aux suggestions des mes amis, à supposer que, dans l'un ou l'autre pays, on accordât à ma personne et à ses faits et gestes une importance suffisante pour s'en préoccuper. Mais je sentais que je me déconsidérerais à mes propres yeux en renonçant à la première patrie de mon cœur pour la seconde, dans un intérêt évident, mais purement égoïste. Et que pèse la considération ou l'indulgence d'autrui contre la mésestime de soi ?

Rappelez-vous comment, de longues années plus tard, mon grand ami Maeterlinck, invité à l'insigne honneur d'un fauteuil à l'Académie

française, moyennant qu'il se fît naturaliser Français, qualifia de « dilemme cornélien », avec une ironie non exempte d'émotion, l'alternative où il eut alors à se débattre, durant un court instant. L'illustre écrivain, bien que déraciné et plein d'admiration pour son milieu d'élection français, n'hésita pas longtemps à sacrifier les lauriers qu'on lui offrait au devoir de fidélité envers son berceau.

Je m'enorgueillis un peu en songeant que longtemps avant le sien, mon cœur avait été le champ clos d'une sorte de duel presque semblable et également angoissant, et que j'avais résolu le problème, contre mon intérêt personnel, comme il le devait résoudre, à son tour, en ce qui le concernait.

Ne semble-t-il pas qu'on ait témoigné d'une assez réelle intuition, en recherchant et en cultivant l'amitié fraternelle d'un homme chez qui on retrouvera à longue distance, exactement les mêmes scrupules dont on a soi-même été tourmenté et l'identique conduite qu'on a tenue devant un des plus délicats conflits de la conscience? Creusez ce sujet de méditation et vous vous demanderez avec moi, s'il n'existe pas une mystérieuse loi des affinités qui conduit systématiquement le cœur des hommes vers des cœurs semblables, fussent-ils aussi séparés que je le suis du magnifique au-

teur de la *Vie des Abeilles* et de l'*Oiseau bleu* par la disproportion des mérites littéraires. On pourrait y trouver la preuve que la famille est comme la nationalité, affaire de sentiment individuel avant tout. Le populaire dicton : « Qui se ressemble s'assemble », a plus de profonde sagesse qu'il n'y paraît *a priori*. C'est un hasard géographique ou historique qui a rassemblé toutes les unités d'une nation; la seule force de la coutume et de l'intérêt qui les tient pour la plupart assemblées (les exceptions d'élite mises à part, bien entendu). C'est un hasard, accru d'une habitude, qui vous a fait fils, frère, neveu, cousin, de telles ou telles personnalités et a plus ou moins associé votre sort au leur. Mais osez donc nier que nous rencontrons presque tous, au courant de la vie, des êtres que nous comprenons et aimons, qui nous aiment et nous comprennent, souvent mieux que nos parents de chair et de sang? La vierge dont nous nous éprenons, que nous nous attachons indissolublement par le mariage, qui nous devient plus chère que l'air indispensable à nos poumons, n'est-elle pas toujours — en laissant de côté la rare exception des unions consanguines — un être complètement étranger à nos commencements, et en qui la seule intuition nous a fait reconnaître, à la saison d'amour, le véritable, le pré-

destiné complément de nous-mêmes? Il y a donc quelque fois une parenté plus haute que celle de la primitive famille : la parenté élective de génération spontanée, qui nous fait, fils ou frères ou époux d'êtres n'ayant avec nous aucun lien originel, aucun autre lien que celui d'une mystérieuse loi de réciproque attraction, plus forte infiniment que celles qui ont présidé à notre groupement initial.

Respectables, sacrées même, elles le sont, les solidarités dont on trouva au berceau l'ordre impératif et comme les chaînes aux anneaux bénits et au musical tintement. Mais le sont-elles moins, celles qui se sont créées d'elles-mêmes, dans toute la lucidité de l'âge de raison et de comparaison et dans l'élan de l'âme qui découvre des âmes proches, à une longue distance de la nursery? N'en doutons pas; si la nature enfante parfois des jumeaux de même mère, la vie en crée beaucoup plus d'autres d'êtres à êtres qui ne semblaient avoir rien de commun à leur point de départ. C'est ce que sentait mon cher frère d'élection Gaston Bérardi qui avait fait sien cet ancien aphorisme — applicable, d'ailleurs, aussi à la nationalité — « *ses parents, on les subit; ses amis, on les choisit* » (1).

(1) En ce qui me concerne personnellement, combien

VIII

Quand éclata la Grande Guerre de 1914-18, j'avais déjà près de trente-huit ans de résidence en Belgique, où, après avoir atteint le sommet de ma profession (la direction et la rédaction en chef de l'*Indépendance belge* et du *Petit Bleu*), j'en étais descendu *proprio motu*, pour des motifs de dignité que je rappellerai ailleurs. J'avais commencé à réaliser la plus chère de mes ambitions, en écrivant un ou

---

d'autres imbrisables amitiés encore que celles qui m'ont uni à Gaston Bérardi, à Maeterlinck, à Jacques Rouché, directeur de l'Opéra de Paris, à l'éditeur William Heinemann et au génial peintre Whistler, en Angleterre, justifient ce point de vue. Une identité de sentiment et de pensée m'a donné pour parents de cœur en Belgique plusieurs des principaux pionniers du Congo, feu le commandant Coquilhat, le colonel Van Gele, les frères Delcommune notamment; le commandant Adrien de Gerlache, dont j'aidai assez efficacement, pensait-il, à se réaliser le magnifique et patriotique projet d'expédition antarctique, pour qu'il baptisât de mon nom une des îles par lui découvertes dans les régions glaciales; mes chers anciens collaborateurs Maurice Kufferath, George Garnir, Auguste Vierset, Lucien Malpertuis, Eugène Baie et quelques autres que nulle attache authentiquement familiale n'eût pu faire plus proches de moi que notre mutuelle et fidèle affection.

deux livres : une étude sur Maurice Maeterlinck et son œuvre, et le *Miracle des Hommes* édité à Paris et couronné par l'Académie française. Trente-huit ans de résidence en Belgique ! Mes attaches, mes affections avaient eu le temps de s'y multiplier ! J'y habitais désormais une maison à moi, j'y avais même choisi mon éventuelle sépulture à Evere, dans le caveau de famille de ma noble et délicieuse compagne qui, hélas ! m'y a précédé. Peu de Belges étaient aussi familiers que moi avec tous les aspects historiques, physiques et spirituels de leur pays.

Rien n'initie mieux l'esprit au caractère, aux goûts, aux aspirations, aux qualités et aux défauts même d'un peuple qu'une longue pratique du journalisme (et après avoir successivement dirigé deux journaux, j'avais collaboré à beaucoup d'autres). On y tâte en quelque sorte, de jour en jour, le pouls et le goût du public. Aussi nettement que le thermomètre dénonce la température de l'espace, les fluctuations d'un tirage de journal populaire révèlent la température spirituelle d'une collectivité de lecteurs.

Exemple : la vogue du *Petit Bleu* (1),

(1) Je ne puise pas d'exemples dans le tirage de l'*Indépendance*, organe d'une élite, à peu près invariable dans ses sentiments et sa composition numérique.

exprimée par le nombre de ses abonnés et acheteurs, dépassa toutes les prévisions possibles durant la campagne passionnée que je menai, dans ce journal d'idées, de sentiment, de « croisade » quotidienne, contre l'Angleterre aux prises avec les Boers du Transvaal et de l'Orange, c'est-à-dire en faveur du Droit et de la Faiblesse opprimés par la Force et le Nombre. Sans erreur possible, la hausse énorme du tirage me certifia, à ma grande joie (1) que, chez le peuple belge, le culte de la Justice est profond et ardent. Au point que si j'exultai, le 3 août 1914, devant sa noble et fière réponse à l'ultimatum de la formidable Allemagne, j'eusse été le dernier à m'en étonner. Elle confirmait simplement ce que m'avaient appris tant d'adhésions enthousiastes à la campagne du *Petit Bleu* pour les pygmées de l'Afrique du Sud, envahis, violentés par une grande puissance sans scrupules.

---

(1) Une joie où l'intérêt matériel avait d'autant moins de part que cet accroissement de tirage nous était plutôt nuisible. La confection du *Petit Bleu* coûtait fort cher, en raison de ses illustrations et du prix de son papier de demi-luxe, et le mince bénéfice de la vente au numéro était dévoré, et bien au-delà, par la perte de la publicité de toutes les grandes maisons anglaises qui, en boycottant le *Petit Bleu*, espéraient vainement le contraindre à modifier ou modérer son attitude.

Assez affligeante, par contre, la cause d'une subite hausse de tirage, déterminée par l'engouement public pour les détails d'un viol et d'un assassinat d'enfant. Cette ruée de lecteurs nouveaux (que j'arrêtai vite en faisant réduire au plus strict nécessaire le reportage du crime nauséabond) enseignait sans conteste possible que les foules belges ne se distinguent guère des autres dans leur morbide appétit pour les faits-divers sanglants, mélodramatiques et malodorants...

A un autre moment, mon journal perd des milliers de lecteurs, quand mes collaborateurs et leur chef, animés des mêmes convictions, défendent *unguibus et rostro*, le Congo de Léopold II contre la calomnieuse propagande des traîtres anglais Morel et Casement, et les ténébreux desseins d'usurpation étrangère qu'elle veut servir. Et la défaveur du *Petit Bleu*, aussi persistante alors que son inflexible attitude, nous permet de mesurer à la fois l'imméritée impopularité du Roi-Souverain chez ses sujets et leur profonde et obstinée incompréhension du rêve grandiose et généreux qu'il poursuit, à leur bénéfice, au cœur de l'Afrique. Mais le pulsomètre du tirage indique, en même temps, l'attachement du peuple à son louable idéal de politique humanitaire et de vertus bourgeoises. Car, au fond,

ce sont les défaillances de la vie privée du Roi qui scandalisent l'opinion et qui permettent à ses diffamateurs de Londres et à leurs dupes ou complices de Belgique, de l'ameuter si facilement contre sa politique congolaise, voire contre sa politique intérieure, et contre tout ce qu'il fait ou tout ce qu'il dit, et ce qu'il ne dit pas et ce qu'il ne fait pas.

Enfin, quand, en l'été de 1908, j'abandonnai mon *Petit Bleu*, au mépris de tous mes intérêts d'argent, plutôt que d'y immoler une de mes convictions aux calculs de certain actionnaire nouveau et tout puissant, mon geste fut salué de tant et de si chaleureuses approbations que j'achevai d'apprécier un peuple trop prompt à rendre hommage à un acte de renoncement, de coûteuse fidélité à une foi, pour ne pas être lui-même foncièrement honorable.

Dans l'ensemble, donc, le moyen d'observation et de mensuration morales qu'est le tirage d'un journal quotidien me fournissait des indices infiniment favorables à la mentalité de ce pays. Toute cause que les Belges jugent digne d'être soutenue, celle de Dreyfus comme celle des Boers, fait vibrer noblement leurs âmes. Jamais non plus, on ne s'adresse en vain à leur générosité, en faveur d'œuvres bienfaisantes, telles que celle des « Etrennes des petits pauvres », du « Grand air pour les

petits » (1), de « La Noël des déshérités » et d'autres entreprises qui, en émouvant les cœurs, induisent les portemonnaies à s'ouvrir. Nation de travailleurs, un peu étroite et sectaire en ses préjugés, limitée à l'excès dans ses ambitions, mais aussi riche d'honnêteté, de bonté et de bon sens dans ses couches inférieures que de sens artistique ou de génie pratique, dans ses sphères élevées.

Certes, j'ai souffert plus d'une fois et assez cruellement chez elle, car si j'y ai connu mainte affection sûre, j'y ai été en butte, certains jours, à la calomnie, au chantage, à l'hostilité bête aggravée par certaines manifestations d'ingratitude dignes de M. Perrichon. Mais je n'ai jamais permis à ces causes d'amertume personnelle, à ces griefs trop intimes contre quelques individus, d'obscurcir mon jugement sur la valeur d'un peuple de sept à huit millions d'êtres, et qui cesserait d'être humain s'il ne comptait pas, comme tous les peuples un certain nombre d'imbéciles et de méchants, — repoussoirs, d'ailleurs, aussi indispensables à la valeur d'un ensemble que la tache d'ombre

(1) Œuvres créées par le directeur du *Petit Bleu* ou nées avec l'aide de son ardente propagande, la seconde surtout : celle du « Grand air pour les petits », dont on sait quels énormes services elle a rendus sous la présidence si obstinément dévouée de M. Jules Carlier.

à un tableau lumineux. Somme toute, si je n'ai pas fait en Belgique une fortune que je n'y ai jamais recherchée, que j'ai repoussée même dédaigneusement quelquefois, n'ayant jamais eu d'autre aspiration que celle de l'écrivain, j'y ai été assez heureux et assez compris pour m'y sentir presque constamment chez moi, autant que dans ma jeunesse je m'étais senti chez moi en France. Et l'odieuse irruption des barbares allemands sur son territoire devait m'inspirer autant d'horreur, de douleur et de colère (sinon de surprise, puisque j'avais été témoin de 70-71) qu'au plus authentique natif de Bruxelles, de Gand, de Liége ou de Mons.

En fait, mon origine britannique ayant été oubliée depuis longtemps, même par les rares initiés, j'étais compté comme « un patriote belge à toute épreuve », même dans le monde officiel, ainsi que l'attestent cent pièces de mes archives, signées de quelques-uns des plus grands noms et célébrant l'ardeur et l'efficacité de mon dévouement au pays. Seuls se souvenaient de mon véritable état civil quelques-uns qui avaient intérêt à en user contre moi : des polémistes politiques qui, à bout d'arguments, en prenaient texte pour me contester tout droit d'immixtion dans les affaires de la Belgique ; ou bien des ambitieux

qui redoutaient — bien à tort — que mes services à la *res publica* belge ne me valussent des avantages qu'ils convoitaient pour eux-mêmes et que je ne songeais, d'ailleurs, pas à briguer. Encore ceux-là mêmes qui se rappelaient mon acte de naissance pour en faire état contre mes possibles *droits* en perdaient-ils tout à coup la mémoire avec magnanimité, quand leur intérêt personnel leur conseillait de solliciter mon concours à quelque patriotique *devoir*, car alors, je redevenais Belge à leurs yeux et passible de toutes les obligations positives ou morales résultant de cette qualité pour un citoyen de première classe. Mais si je n'ai pas perdu le souvenir de certains mauvais procédés dont j'ai eu à pâtir, comment la rancœur qui en découle fatalement n'eût-elle pas été complètement apaisée en moi, lors des généreuses manifestations dont je fus l'objet à l'occasion du cinquantenaire de ma carrière (1925-26) et depuis, lors de mon élection (1927) à la présidence d'honneur de l'Association générale de la Presse belge?... Tant de confrères de presse et de lettres, tant d'amis appartenant aux opinions les plus opposées, s'unirent pour me fêter et m'exalter — à l'excès — en faisant totale abstraction de ma nationalité, qu'ils rachetèrent d'un coup tous les torts qu'on avait pu avoir naguère envers moi, en

raison de mes origines. Origines d'ailleurs si complètement atrophiées chez moi que ma plume avait pu épouser ardemment la cause du Transvaal, puis celle du Congo belge contre l'Angleterre, sans que la fameuse voix du sang protestât dans mon cœur plus que si je n'avais pas eu une seule goutte de sang anglais dans les veines, tandis que j'eusse été au supplice si une action blâmable de la France ou de la Belgique avait forcé ma conscience, mon esprit de justice, à prendre parti contre elles en faveur de la nation anglaise. Mais j'anticipe.

IX

La réplique du Gouvernement à l'outrageant ultimatum boche m'avait fait tressaillir d'allégresse, mais non, je le répète, d'étonnement, ce qui est le plus grand hommage qu'on puisse rendre à un pays dont on a été depuis si longtemps l'hôte. Je jure qui si cette réponse avait été différente, nous eussions risqué la ruine de nos intérêts matériels, ma chère femme et moi, en prenant à l'instant le chemin de la France, avec la résolution de ne jamais remettre les pieds en un pays qui, après avoir conquis mon cœur, nous eût paru traître à l'honneur, et en même temps à ses devoirs envers lui-même et envers la civilisation fran-

çaise, visée par les envahisseurs de la Belgique. Au contraire, si peu inattendu qu'il fût pour moi, son geste, — si gros de terribles sacrifices — me le rendit tout à coup cher au delà de toute expression. Pour la première fois, il s'égala tout à fait dans mon âme à ma patrie natale et je me fis l'effet d'une sorte de bigame spirituel partageant son adoration entre deux êtres qui l'attirent dans la même mesure.

L'attitude de ma femme, dès le début de la crise tragique, ne put qu'aviver l'enthousiasme dont me fit frémir celle du pays entier. Toute à ses devoirs de maîtresse de maison, elle n'avait jamais voulu, jusqu'à la guerre, s'intéresser à la politique qui lui paraissait — et avec combien de raison ! — chose vilaine et malsaine, surtout depuis certaine séance de la Chambre des Représentants à laquelle je l'avais fait assister et dont elle était sortie écœurée. Or, dans la nuit du 2 août, vers 2 heures du matin, une communication ministérielle par téléphone, que je devais à ma qualité de correspondant de grands journaux étrangers, m'annonçait l'ultimatum allemand au Gouvernement belge. Ma femme, intriguée, s'emparant du second récepteur téléphonique, écouta avidement. Quand mon interlocuteur eut constaté que les conseillers du Roi « délibéraient avec lui sur la réponse à faire à

l'odieuse sommation germanique », la chère associée de ma vie bondit et s'écria, frémissante d'indignation : « *Comment ! ils délibèrent; ils ne répondent pas tout de suite : Plutôt mourir que de vous obéir !* »

Je dus la calmer, lui représenter que la réponse serait à n'en pas douter telle qu'elle la rêvait et que si l'on délibérait, c'était pour gagner du temps et pour avertir la France et l'Angleterre, les garants loyaux de notre indépendance. Mais son noble et spontané cri de femme, à qui l'idée de la guerre avait pourtant toujours été en horreur, me fixa définitivement sur la valeur morale de la moyenne des femmes belges qui, par sa bouche, anticipaient sur la fière et héroïque conduite qu'allait adopter, sans hésiter, le Gouvernement du Roi devant l'injonction et l'offre outrageante de Guillaume II. Et aujourd'hui encore, pour cette raison et pour bien d'autres, je garde de la plupart des femmes belges la plus haute opinion, avec l'impression que la Belgique a peut-être davantage encore à espérer de ses filles que de ses fils dans ses luttes contre les pires adversités.

Mon état d'âme des premiers jours d'août 1914 faillit me coûter la vie, peut-être, la liberté, pour le moins. Les hordes allemandes approchaient de Bruxelles à grands pas — on

le devinait entre les lignes des optimistes communiqués officiels.

Ma résolution était prise d'y demeurer à mon poste de correspondant du *Figaro*, de l'*Illustration*, des *Annales*, du *Daily Telegraph*, jusqu'à la dernière minute possible, mais pas une minute de plus, la perspective de vivre sous la botte germanique m'étant insupportable. Mais une série de circonstances imprévues m'ayant attardé jusqu'à l'arrivée de l'armée boche dans la capitale (20 août 1914), je m'y trouvai bloqué, momentanément au moins. Et bientôt, je me résignai à abandonner toute idée d'émigration. Dans sa grande majorité, la population offrait un modèle de stoïcisme. Mais, pour entretenir indéfiniment la flamme de sa foi en la victoire et son obstination dans la résistance passive, elle allait avoir besoin du concours de tous les optimismes et de tout ce qu'ils peuvent suggérer d'ingénieux réconfort. Or, optimiste-né, j'aidais certainement dans les milieux que je fréquentais, à fortifier la confiance d'autrui dans l'issue de notre belle et sainte cause, la répandant partout où je pouvais, chansonnant clandestinement l'ennemi, participant à la propagation des nouvelles ou rumeurs les plus rassurantes, interprétant les plus inquiétantes de façon à déconcerter M. Tant-Pis et m'éver-

tuant, avec d'autres, à tuer dans l'œuf les germes de défaitisme qui commençaient à poindre çà et là. Et ainsi un « métèque » goûtait l'intime volupté de traduire en actes sa tendresse renforcée pour sa seconde patrie, d'ailleurs si unie de corps et d'âme à sa patrie française, dans la lutte sacrée.

Il ne nous arrivait, ni à ma noble femme ni à moi, de nous demander comment sans fortune et privés des ressources habituelles de ma plume, nous parviendrions à faire face aux besoins matériels de la vie, si la Grande Guerre devait se prolonger au delà de quelques mois. Je n'ai pas de mérite non plus à avoir bravé les dangers que je courais, en ma qualité de « germanophobe notoire » haineusement attaqué, depuis quelques mois surtout, par la *Koelnische Zeitung* et la *Frankfurter Zeitung*, en raison de mes campagnes de presse et de revue pour un armement sérieux de la Belgique contre le péril teuton. Eussé-je même pensé à cela, j'aurais été gardé de toute anxiété par deux étranges mais communes illusions : la guerre ne devait-elle pas être très courte et l'immunité devant l'envahisseur n'était-elle pas assurée par les conventions internationales à quiconque ne combattait pas l'ennemi les armes à la main? A partager le sort du peuple belge, à accomplir mon devoir

d'ami des mauvais jours, trop âgé pour l'œuvre du fusil (1), valide encore pour défendre d'autre façon le drapeau noir, jaune et rouge, désormais frère, à la vie et à la mort, du tricolore français, j'éprouvais donc sans mélange, avec ma vaillante femme belge, la joie de servir la Belgique dans toute la modeste mesure de mes moyens.

Mon imprudence ne m'apparut qu'au lendemain de l'arrestation et de la déportation de mon cher ami, le grand bourgmestre Adolphe Max, ancien collaborateur de mon *Petit Bleu*, quand des sbires allemands qui me certifièrent « qu'ils me connaissaient bien » envahirent brusquement mon domicile, y perquisitionnèrent longuement, y confisquèrent une suffisante cargaison de brûlante littérature et de documents antiboches pour me rendre plusieurs fois digne, à leurs yeux, du peloton d'exécution et finirent par me laisser l'ordre écrit d'aller m'en expliquer le lendemain devant les autorités militaires.

Comment j'échappai à l'étreinte et réussis

(1) Dispensé par mon état civil de tout service militaire et n'ayant aucun goût pour la chasse, je n'avais même jamais manié d'autre arme que le fleuret — chez le maître d'escrime Desmedt, l'aîné, et en compagnie de Maurice Kufferath, Ferdinand Labarre, Franz Mahutte, etc.

à gagner, seul d'abord, Ostende, puis, avec ma femme, Ramsgate, sur la côte anglaise, où nous attendaient deux de nos nièces belges, c'est ce que je narrerai ailleurs. Car j'ai hâte d'en arriver aux sensations que j'allais éprouver successivement en Angleterre, pays de mon état civil, puis en France, ma patrie natale où je devais résider quatre ans, à l'endroit même où, petit collégien, j'avais vu défiler l'armée de Napoléon III, en route pour la frontière du perpétuel ennemi.

X

Cette fois, les Anglais étaient du côté du Droit, avec les Belges, ces Boers de l'Europe, douze ans après avoir été contre le Droit et les Boers, ces Belges d'Afrique, si on peut dire. En principe, cela me réconciliait avec eux, sans m'enthousiasmer, cependant. Car ma pensée ne leur accordait pas — ou tout au moins n'accordait pas à leur gouvernement — le mérite d'un mobile vraiment désintéressé. Dès mon débarquement, je pus constater que le peuple avait, pour les réfugiés belges et leur cause, des élans vraiment sincères de sympathie et de gratitude agissante, dont je n'eus garde, personnellement de profiter. Mais ses gouvernants — exception faite pour lord Grey

de Falledon — fidèles à leur traditionnelle politique d'égoïsme insulaire, ne l'avaient certainement jeté dans la mêlée que pour obéir à un impérieux et évident intérêt national et non à un idéal plus élevé. Eussent-ils aperçu cet intérêt dans l'autre camp, ils n'auraient pas hésité à seconder contre nous ces Prussiens que leur rigoureuse abstention avait encouragés à démembrer la France en 1870-71. Et la lenteur des préparatifs de guerre anglais contre la nouvelle invasion barbare, la mesquinerie, presque puérile encore, de ces préparatifs (1), aux premiers jours d'octobre-novembre 1914, alors que la Belgique et la France, envahies et saccagées, faisaient déjà une si héroïque dépense de sang et d'argent, ne contribuèrent pas à aviver ma tendresse et mon estime pour mon pays *légal*.

Les Anglo-Saxons étaient même, à ce moment, si ignorants des monstruosités allemandes de Visé, de Dinant, de Louvain, de Tamines, et d'ailleurs si peu disposés à y croire, que j'en fus stupéfait. Ayant réussi, dans mes con-

(1) Un exemple entre cent : le port de Ramsgate, déjà menacé par les incursions des sous-marins et, bientôt après, des Zeppelins, avait pour toute protection une minuscule mitrailleuse qu'on remisait, sous une toile goudronnée, à la caserne, dès les premières gouttes de pluie pour l'empêcher d'être mouillée!!...

versations, à enfoncer l'affreuse vérité dans les têtes d'un ou deux jeunes citoyens de Ramsgate qui allèrent s'enrôler « pour venger la Belgique », je m'évertuai, en mettant à profit mon bilinguisme, à obtenir un résultat plus étendu par le moyen d'articles que je publiai dans la presse londonienne (notamment le *Daily Telegraph*) et où je précisai les crimes de la « kultur ». Champ de propagande assez difficilement accessible, d'ailleurs. Toute collaboration de caractère antiboche me fut refusée par le *Manchester Guardian,* le grand organe libre-échangiste avec lequel j'avais eu cependant des relations suivies en 1891, lors de la Conférence antiesclavagiste de Bruxelles, et qui allait, tout au long de la guerre (et depuis) mériter les suspicions de tous les défenseurs de notre idéal... Par compensation, j'entrepris la traduction française de *The War in Flanders* (La guerre en Flandre), récit plein de témoignages précieux, de M. Alexandre Powell, correspondant de guerre américain et témoin, à cette époque encore neutre, donc particulièrement croyable, du vandalisme teuton en Belgique.

Et c'est avec une véritable allégresse qu'au bout de quelques semaines, je gagnai Paris, sur une proposition de M. Stephan Pichon, ancien et futur ministre des Affaires étrangè-

res et alors directeur du *Petit Journal*. Il m'invitait (1) à y venir rédiger quotidiennement un « Courrier belge » où il me serait loisible, durant toute la guerre, de travailler pour la cause de la Belgique, sous toutes les formes possibles, et même, le cas échéant, d'en défendre les intérêts là où ils pourraient ne pas concorder entièrement avec ceux de la France. Et ce généreux programme fut jusqu'au bout respecté religieusement. C'est à lui, c'est-à-dire à un homme politique et à un organe français que sont dus, bien plus qu'à moi, les nombreux services que la publicité du *Petit Journal* me permit de rendre aux soldats de l'Yser, aux réfugiés belges en France et, de façon générale, à la seconde patrie de mon cœur. Et mainte autre manifestation de la grandeur d'âme des Français, de la France, allait m'émouvoir dont je ne citerai ici qu'un seul à titre de typique exemple :

Au début des hostilités, un bon millier d'excellents Belges, fixés en France et brûlant de témoigner leur fidélité à leur mère-patrie, avaient assailli la légation de Belgique à Paris, sollicitant à grands cris le moyen d'aller

(1) Par l'entremise de mon cher et vieil ami Gaston Bérardi, secrétaire général du Comité central franco-belge que M. Pichon présidait.

s'engager dans l'armée du royaume. Quelque chose de pire qu'un *non possumus* les y attendait. On sait quelles étaient alors (cela a-t-il beaucoup changé depuis?) la nonchalance et l'incompétence, et parfois l'aveuglement, de la plupart des représentants de la Belgique à l'étranger. La légation de Paris affirma aux patriotiques solliciteurs de conseils que, tout le réseau ferré français étant absorbé par les besoins de la mobilisation nationale, ils n'avaient aucune chance d'être rapatriés à bref délai, et qu'un seul moyen, en attendant l'éventuelle jonction des forces franco-belges, pouvait réaliser, sur-le-champ, leur vœu : leur entrée au service de la Légion étrangère, d'où ils pourraient passer sous le drapeau noir, jaune et rouge, dès que les armées franco-belges se trouveraient en liaison. Le représentant de la Belgique à Paris ignorait simplement et la terrible durée des engagements imposés à tout légionnaire, et les conventions internationales qui les garantissaient. Les impatients patriotes qui n'en savaient pas plus long là-dessus que leur conseiller officiel — ils en étaient bien excusables, eux ! — se fièrent aux « lumières » de leur Ministre et coururent s'enrôler dans la Légion étrangère, avec la conviction que leur transfert sous leur propre drapeau ne souffrirait ni difficulté, ni délai,

quand les deux armées se trouveraient en contact.

Ce contact, on le sait, s'opéra dès la fin d'octobre 1914, sur l'Yser. Aussitôt, les légionnaires belges de réclamer, par la voie hiérarchique d'abord, puis par appel direct (plusieurs fois renouvelé) au Ministre belge de la Défense Nationale, leur passage d'une armée dans l'autre. Ils ne reçurent que des réponses évasives, parfois pas de réponse du tout. Apparemment notre Ministre de la Défense Nationale, M. de Broqueville, reculait devant les obstacles légaux qui s'opposaient à leur légitime aspiration, ou devant l'effort à faire pour lever ces obstacles par le moyen de laborieuses négociations avec la France, au surplus déjà sollicitée en tant de domaines, par le gouvernement du Havre, que celui-ci craignait de la fatiguer de ses requêtes.

Mais nos patriotes fourvoyés dans la Légion s'impatientaient et s'irritaient. Leurs cœurs les « tiraient » irrésistiblement vers leur drapeau, en même temps que d'autres raisons, trop délicates pour pouvoir être précisées ici, leur rendaient infiniment pénible le service sous un drapeau en quelque sorte cosmopolite. Au début de 1915, et en désespoir de cause, ils appelèrent à leur secours le « Courriériste belge » du *Petit Journal,* dont ils s'exagéraient

l'influence, sinon la bonne volonté. Notez que ces Belges, toujours les premiers et les plus intrépides, aux assauts, étaient considérés en France comme les meilleurs soldats de la Légion, ceux dont l'exemple entraînait à l'assaut les plus tièdes de cette cohue hétéroclite. Pas un instant, pourtant, le *Petit Journal* ne s'opposa aux efforts que j'allais faire pour les détacher de la Légion contre l'intérêt militaire français. Efforts stériles, pendant quelque temps. En fin de compte et devant l'état d'âme de plus en plus alarmant des Légionnaires belges qui menaçaient de déserter, je pris le parti, après une vaine démarche auprès de notre ministre de la Défense nationale, M. de Broqueville, à Dunkerque, de me rendre au grand quartier général à Houthem, près de La Panne, pour y intéresser, à la cause que j'avais à cœur, d'abord le représentant de la France même, auprès de l'armée belge, ensuite le commandant en chef constitutionnel de celle-ci : le Roi. J'avais obtenu un sauf-conduit à cet effet, par l'entremise du secrétaire de Sa Majesté, M. Ingenbleek.

Le chef de la mission française auprès du G. Q. G. belge était le colonel, aujourd'hui général Génie, l'ancien attaché militaire à Bruxelles. Je l'avais connu et apprécié avant

la guerre. Je courus chez lui avant tout. Il me reçut à bras ouverts.

Après un temps :

— Que pensez-vous des jass belges, mon colonel?

— Des braves qui, une fois un peu entraînés, ont le « cran » de nos braves poilus. Dommage qu'ils soient si peu nombreux pour défendre un secteur aussi exposé que celui-ci.

— Justement, mon colonel, je viens vous fournir un moyen de les renforcer.

— Hein?...

— En m'aidant à leur adjoindre le bon millier de Belges de la Légion étrangère.

— Vous ne savez ce que vous voulez nous enlever: les meilleurs soldats de la Légion !...

— Mais qui bientôt donneront l'exemple de la débandade, de la désertion. Lisez plutôt ce dossier !

Le colonel Génie lut et finit par être convaincu et aussi par me témoigner les sentiments généreux de sa race. Très impressionné, et tout en continuant à déplorer la perte éventuelle, pour la France, de cette pléiade de braves volontaires belges, il me donna rendez-vous pour le lendemain, en vue de rechercher avec moi le moyen d'exaucer le vœu des Légionnaires wallons et flamands, en dépit des termes de leur engagement et des conventions

dont j'ai parlé plus haut. Le moyen nous le trouvâmes et quelques heures après je me présentai à la modeste résidence royale de La Panne, chez M. Ingenbleek, avec la promesse formelle que le colonel Génie exercerait sa décisive influence auprès des chefs de l'armée française pour le transfert des Légionnaires belges sous leur drapeau, et sur l'Yser, moyennant qu'il fût demandé par une haute autorité belge — en l'espèce celle du Roi. Et moins d'un mois après, grâce à cette chevaleresque et prompte intervention de son représentant auprès de notre grand quartier général, la France cédait à la Belgique l'élite de ses auxiliaires étrangers sur la requête de ceux-ci, apostillée par leur souverain (1).

---

(1) Plusieurs souvenirs de cette négociation subsistent dans mes archives, entre autres la lettre dont on va lire la copie et l'original du télégramme qu'elle mentionne :

Secrétariat du Roi et de la Reine — La Panne, 1er juillet 1915.

Cher Monsieur Harry, je suis ravi de pouvoir vous annoncer la bonne nouvelle que m'a apportée le télégramme ci-joint.

Le colonel d'Orjo, avec qui j'ai eu un entretien à la suite de votre visite, m'avait demandé de tenir secrets les pourparlers qu'il engagerait. Dans l'intérêt de la cause, je vous prie donc de n'en rien écrire ni dire encore à personne. Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de m'associer à une aussi bonne œuvre et vous renouvelle, cher Monsieur, etc. (Signé) J. INGENBLEEK.

Texte du télégramme annexé :

Du colonel d'Orjo à M. Ingenbleek, secr. du Roi, La Panne. « Des ordres viennent d'être donnés pour autoriser résiliation des

XI

Est-il besoin de dire quel nouveau frisson d'admiration reconnaissante me causa cette nouvelle attestation de la largeur d'âme des Français. Elle s'ajoutait à bien d'autres. Quel accueil j'avais rencontré, dès mon débarquement à Paris ! C'était à qui, des plus fortunés amis que j'y avais, me presserait davantage d'accepter son aide pécuniaire, en ajoutant : « Laissez-nous acquitter ainsi une petite part de la dette que nous avons contractée envers la Belgique et tous les Belges, pour leur vaillante défense de Liége, d'Anvers et de l'Yser. » Pour ne citer qu'un exemple entre cinquante, le triumvirat directorial de la maison Larousse, qui ne m'avait pas d'obligation personnelle, ayant édité à ses seuls risques et périls, mon livre, *Le Miracle des Hommes*, avant ma traduction de la *Guerre en Flandre*, m'ouvrit littéralement son coffre-fort en m'invitant, pour les mêmes raisons, à y puiser sans compter pour tous mes possibles besoins en France. Je déclinai naturellement leur offre,

---

engagements des légionnaires de nationalité belge qui la demanderaient par écrit et qui, en vertu d'engagements volontaires, prendraient immédiatement du service dans l'armée belge. Mission belge ici est occupée à régler l'exécution de cette décision avec les autorités militaires françaises et belges. »

comme toutes les autres, et par souci de ma dignité personnelle et parce que n'ayant participé à la défense ni de Liége, ni d'Anvers, ni de l'Yser, j'eusse cru usurper la reconnaissance des Français envers nos défenseurs. Mais mes yeux ne s'en mouillent pas moins à l'évocation de tant d'élans de la chaude âme gauloise.

Et puis, quatre ans durant, l'émouvant spectacle quotidien de ce Paris si stoïque, au milieu des pires revers, ce Paris si digne, si sobre d'exaltation prématurée aux heures de victoire et d'espoir, tandis que villes et villages d'Allemagne pavoisaient, illuminaient, déliraient de joie hystérique aux moindres et plus discutables sourires du « Dieu des batailles »; ce Paris, où tant de Parisiens et de Parisiennes avaient à pleurer déjà des enfants de leur chair et de leur sang, où tous et toutes sans exception avaient à trembler à chaque instant pour des fils, des frères, des maris, des fiancés, des amis chers ; ce Paris regorgeant de femmes en deuil et de parents mutilés et où les yeux se contraignaient à rester secs et résignés devant les plus affreux sacrifices à la patrie et à sa grande cause, ne s'accordant la grâce de pleurer qu'en cachette, afin de ne point propager la douleur et la désespérance qui en naît !

Et Verdun, Verdun, Verdun !... Le monde entier sauvé par le sang d'un demi-million de jeunes Christs français, dans la plus atroce et immense mêlée de tous les siècles et de tous les pays ! Verdun où tant de surhumaine abnégation devait réaliser un tel prodige qu'on entendit ce cri jaillir d'une bouche étrangère : « La France ! elle est à s'agenouiller devant ! »

Tâchez de supputer l'effet de telles choses sur l'âme d'un « métèque » balançant entre deux patries également aimées : celle de sa naissance, de sa culture, de son développement intellectuel et celle de sa carrière, de son mariage, de son idyllique foyer et de ses plus longues habitudes...

Pourtant, mes velléités en faveur de l'adoption finale de la seconde survivaient à la tentation d'appartenir de droit comme de cœur à la première, si admirable en tout ! La Belgique était des deux la plus petite, la plus faible, et proportionnellement, la plus torturée, celle qui aurait le plus besoin de se sentir aimée, au bout de ses épreuves. Et puis Belges, Français, n'était-ce pas la même chose après tant de fraternisations héroïques et tragiques qui allaient moralement souder les deux nations à jamais? Sans compter que, tout en détruisant le mensonge de ma nationalité anglaise, ma naturalisation de Belge n'affaibli-

rait en rien, au contraire, le pouvoir de ma plume de prêcher l'adoration de la France et la haine de ses ennemis. On ne pourrait plus me dire ce qu'on m'avait dit quelquefois : « Vous prêchez pour votre chapelle ; vous êtes orfèvre, c'est-à-dire Français, M. Josse ! »

Un jour, de 1916-17, au cours d'un entretien à Paris avec M. Carton de Wiart, je lui fis confidence de mes dispositions. Il m'en félicita, après s'être étonné du paradoxe de mon état civil et me promit « l'unanimité du Sénat » en faveur de ma demande éventuelle de naturalisation, après la guerre, toute opération de cette nature étant suspendue chez tous les belligérants jusqu'à la paix.

En attendant, je cherche vainement quel authentique Belge, abstraction faite de ceux qui donnèrent volontairement leur vie sur les champs de bataille — eût pu éprouver pour son pays un sentiment plus ardent que le mien et mettre ce sentiment plus constamment en pratique que je ne le fis, au temps des suprêmes épreuves. On comprendra plus loin, et on me pardonnera alors, la violence qu'il me faut faire à ma pudeur en insistant sur ma belgiophile « action de guerre ». De celle-ci le gouvernement dut savoir quelque chose, puisque après l'armistice, il me comprit parmi ceux des membres de la presse *belge* qu'il

décora pour leur « patriotique conduite » pendant les hostilités, en joignant exceptionnellement à l'arrêté royal conférant cette distinction un « ordre du jour » qui en précisait le motif. Mais (indépendamment de mes efficaces démarches pour renforcer l'armée belge des mille légionnaires dont j'ai parlé plus haut), j'avais entrepris bien des choses — forcément ignorées des pouvoirs publics et dont je vais citer, à titre d'exemple, une seule, — qui a trait aux déportations d'ouvriers belges en Allemagne.

Le minutieux et révoltant récit d'une de ces abominables rafles de « matériel humain » faites par les barbares dans une ville du Hainaut m'était parvenu je ne sais plus par quelle voie. Il transporta de rage et d'indignation mon cœur de « métèque », de métèque si bien renseigné sur la magnifique somme de liberté accordée à tous les citoyens belges et sur l'épouvantable humiliation que devait leur causer, à tous, l'esclavage ressuscité, à leurs dépens, par nos mortels ennemis. Et non content de reproduire l'essentiel de ce récit dans le *Petit Journal*, avec les commentaires que l'on devine, et d'en publier un résumé dans l'édition parisienne du *New York Herald*, je m'ingéniai tout de suite à découvrir le moyen de le faire lire en Amérique même, où le pré-

sident Wilson hésitait encore à jeter l'épée des Etats-Unis dans la balance de la guerre. Une idée me vint que je commençai aussitôt à réaliser, en courant toutes les librairies de Paris pour y dénicher — ce à quoi j'aboutis — un exemplaire anglais, presque introuvable alors, de *La Case de l'Oncle Tom*, le fameux roman-pamphlet de M^me^ Beecher-Stowe. Et, après avoir traduit en anglais les principaux passages du rapport sur les déportations d'ouvriers hennuyers, je mis, en regard, des passages textuels de la *Case de l'Oncle Tom*, montrant que les négriers allemands du XX^e^ siècle infligeaient à la dignité et à la liberté des Belges les mêmes outrages que les esclavagistes des Etats-Unis du Sud infligeaient, un demi-siècle plus tôt, aux populations noires, et aboutissais à cette conclussion :

Afin de vous libérer de l'ignoble tare esclavagiste, dénoncée par M^me^ Beecher-Stowe, vous vous êtes imposé, vous, les Américains, les déchirements et les sacrifices de quatre ans de guerre intestine. Pourtant, il ne s'agissait que de demi-sauvages indigènes africains qui, avant leur transplantation dans votre Nouveau-Monde, ignoraient tout de la liberté et de la sécurité, s'arrogeaient les uns sur les autres des droits de maîtres souverains, s'enchaînaient réciproquement et poussaient le mépris des droits de l'homme jusqu'à pratiquer entre eux le cannibalisme. Et après cela, vous pourriez rester impassibles devant la monstrueuse *traite de blancs*, devant l'esclavage de libres citoyens belges, par des négriers allemands dont la seule

présence armée en Belgique est une sacrilège usurpation et un abominable défi au droit international!... Qu'attendez-vous donc pour venir nous aider à défendre le principe d'humanité pour lequel vous avez versé tant de votre sang et encouru tant de bouleversements, au siècle dernier, quand ceux que vous vouliez arracher au supplice de l'abjection n'étaient que des serfs nègres?...

Ce plaidoyer rédigé, restait à le faire retentir chez les descendants mêmes des généreux héros de la guerre de sécession. Je me rappelai alors l'influence exercée sur une partie de la presse d'Outre-Atlantique par l'admirable architecte américain Whitney Warren, fixé depuis longtemps à Paris, membre correspondant de l'Institut de France et qui, dès les premiers jours de la guerre avait publiquement et éloquemment reproché à son pays sa neutralité, comme « une désertion devant l'ennemi du genre humain ». Ayant eu quelquefois l'occasion de rencontrer cet Américain d'élite (le même qui a été chargé depuis, de restaurer l'édifice de la Bibliothèque de Louvain), je courus chez lui, pour le supplier de m'aider à faire répandre mon appel aux Etats-Unis. Il interrompit plusieurs fois, par des exclamations d'homme de cœur, la lecture de mon manuscrit. Et, en fin de compte, blême de colère et d'indignation, il saisit son chapeau et sortit, en me priant de le suivre.

Nous n'échangeâmes guère plus de dix

mots entre son domicile du quai d'Orsay et la maison du boulevard des Italiens devant laquelle il fit arrêter son auto. Un des étages de l'immeuble était occupé par le personnel des correspondants parisiens de la *Chicago Tribune,* journal qui publiait sur la guerre et tous ses aspects des récits aussi détaillés que n'importe quel journal européen.

Là, après m'avoir présenté, M. Whitney Warren me quitta sur ces mots adressés à M. J. C., chef du groupe rédactionnel :

— Mon ami va vous laisser lire un travail d'un intérêt poignant et urgent pour lequel il ne désire aucune rémunération. Il faudrait que tous les Américains le pussent lire dès demain ou après-demain, par la grâce de la *Chicago Tribune,* d'où il se répandrait vite dans toute la presse des Etats-Unis. Si, malgré sa longueur et les gros frais télégraphiques, vous décidez de le câbler *in extenso,* je vous réponds que vous aurez rendu un service signalé, non seulement à la Belgique et à ses alliés, mais à notre pays même, et, quant à moi, je m'estimerai personnellement votre obligé. »

M. J. C., ayant eu beaucoup de peine à déchiffrer ma détestable écriture, j'allai faire dactylographier mon papier et le lui rapportai le lendemain matin. Il en fut aussi impresion-

né que Witney Warren, et le câbla *intégralement* à son journal.

Je n'ai pas l'absurde prétention d'imaginer que sa publication hâta d'une seule semaine l'intervention — qui n'allait pas tarder beaucoup — des armées du général Pershing à nos côtés; mais je ne puis douter que son effet fut pour quelque chose dans la frénétique et vengeresse ferveur que tant de jeunes volontaires américains manifestèrent peu après, dans leur héroïque effort pour aider à libérer des « esclavagistes blancs » le nord de la France et la Belgique.

Mais dans tous les cas, si j'évoque cet incident, ce n'est nullement pour en tirer vanité (il fait plus honneur à M. Whitney Warren et au correspondant du *Chicago Tribune* qu'à moi); c'est uniquement pour faire voir à quel point mon âme de « métèque » saignait pour le pays de ma résidence et de ma femme ; à quel point tous les efforts concevables pour contribuer à le débarrasser du fléau teuton s'imposaient à moi comme de naturels devoirs filiaux; à quel point j'étais *alors* prêt à m'identifier, par un prochain acte de naturalisation, à la *patria belgica.*

Dans le même ordre d'idées, j'avais, au début de la guerre, soutenu une très pénible discussion épistolaire avec mon beau-frère,

Henri Delacommune, avant qu'il ne succombât aux suites de la première attaque de gaz asphyxiants en territoire belge à Steenstraete où — je le rappelle — il commandait un bataillon de réservistes coopérant à la défense du secteur belge. Plus d'une fois, mon beau-frère, homme de franchise un peu bourrue, m'avait écrit pour m'exprimer l'indignation par lui ressentie à la vue de certains jeunes et solides gars flamands qui, au lieu de remplir le devoir patriotique, continuaient à cultiver leurs plants de choux ou de pommes de terre, sans souci des terribles assauts livrés à leur patrie. Il ne pouvait comprendre cela, lui qui, plus que sexagénaire, bataillait sur un des points les plus dangereux du front, nonobstant que, comme tous les Français, il eût parmi les combattants un grand nombre de ses plus proches parents (ses deux fils, son gendre et quatorze neveux). Il comprenait encore moins qu'il eût eu, dans son secteur, à faire arrêter, juger et passer par les armes plusieurs de ces Flamands sans cœur, convaincus d'espionnage, de trahison en faveur de l'ennemi...

Au risque de me brouiller avec ce vieux camarade, mari de ma sœur, et doublement digne de mon affection par son héroïque conduite, citée comme exemplaire dans plus d'un ordre du jour, j'avais défendu contre lui l'hon-

neur de la Belgique, en lui rappelant non seulement les prodiges de Liége, d'Anvers, de l'Yser, mais encore le fait que le jeune peuple belge, dénué de la longue tradition guerrière de la France, et immunisé, semblait-il, contre la guerre par son régime de neutralité perpétuelle, n'avait jamais vu la nécessité de s'imposer le service militaire obligatoire pour tous. Je plaidai que dans ces conditions il convenait plutôt d'admirer le nombre considérable de volontaires belges accourus, dès le premier coup de canon, sous les drapeaux, sans entraînement préalable, que de se révolter au spectacle de quelques paysans et ouvriers ignorants, restés insensibles aux dangers et aux malheurs de leur nation, et qui poursuivaient flegmatiquement leurs égoïstes et coutumières tâches des temps de paix, selon la tolérance des lois locales. Quant aux espions et traîtres, il y en avait hélas ! dans tous les pays, comme de la mauvaise graine dans tous les champs.

Tout en déplorant moi-même *in petto* que les poitrines belges ne se fussent pas unanimement opposées, dès le premier jour, à l'invasion du sol natal, j'allai beaucoup plus loin encore. Au risque de blesser le sentiment profondément catholique de mon beau-frère, je lui déclarai avec insistance que si la Belgique avait attendu la veille de la guerre pour s'im-

poser, comme programme, le simple service militaire *personnel*, à raison d'un fils par famille, cette imprévoyance était due presque exclusivement à la néfaste politique électorale du parti clérical belge constamment dressé contre tout développement des forces militaires en dépit des incessants cris d'alarme de son grand, de son clairvoyant roi Léopold II.

Ne fallait-il pas au « métèque » une âme vraiment belge pour qu'il en arrivât à défendre la Belgique jusque dans ses défauts, contre un proche parent français qui lui était cher, comme la France, et qui accomplissait, lui, bien plus que son patriotique devoir?

XII

Et pourtant plus de dix ans se sont écoulés. Le métèque dont il s'agit ici est resté ce qu'il était alors : un Anglais malgré lui.

Pourquoi?

Pour de poignantes raisons dont l'intérêt dépasse de beaucoup celui que peuvent offrir ma personne et ses faits et gestes. Mais avant de les dire avec la plus entière franchise, il faut ouvrir ici une assez longue parenthèse pour approfondir un peu plus ce problème de portée générale : comment se forme, chez l'in-

dividu, le sens de la nationalité, voire de la race?

Suivant une théorie qui n'a pas eu jusqu'ici beaucoup de contradicteurs, les origines d'un homme placé dans ma situation devraient l'avoir marqué de toutes les caractéristiques du groupement anglo-saxon, par l'infaillible jeu de l'hérédité. Mon expérience personnelle me permet d'affirmer la fausseté de cette doctrine et de proclamer que tout être, né et éduqué hors de son milieu ancestral, participe à peu près exclusivement de la vie et de la nationalité du pays où il a vu le jour, en d'autres termes, qu'un Chinois, né et élevé à Paris, et en contact constant avec la société française ne se distinguerait bientôt pas plus du type français que ne se distinguerait bientôt de la race des Célestes un fils de Parisiens né à Pékin, instruit par des mandarins et nourri, par son ambiance, des maximes, des habitudes, des manières extrême-orientales de sentir, de juger et de parler.

Il ne s'agit pas de contester certaines des forces de l'atavisme, phénomène très différent de la soi-disant hérédité *racique*. Ceux qui m'ont lu jusqu'ici avec attention ont pu être choqués de l'apparent irrespect avec lequel je me suis exprimé, çà et là, sur le compte de mon père. Or, si j'ai toujours éprouvé une

secrète et sans doute injuste irritation de lui devoir une nationalité légale contre laquelle n'a jamais cessé de s'insurger tout mon être, il s'en faut que je répudie, à son égard, toute dette filiale autre que celle qui résulte du don de la vie. Dans mon étude, vieille de près de vingt ans, sur Maurice Maeterlinck, on trouvait déjà cette protestation contre certaine thèse qui borne l'héritage aux *défauts* physiques et moraux des ascendants :

> Ainsi comprise, la loi d'atavisme est l'art d'endosser tous nos travers à nos grands-parents. Les enfants d'Ugolin sont bien vengés. Chacun dévore aujourd'hui son père pour le bon renom de ses fils. Il faut être plus équitable et reconnaître qu'en sus de leurs biens matériels, nos ascendants nous transmettent leurs *qualités* avec leurs défauts, leurs connaissances avec leurs erreurs et que si la belle partie de l'héritage demeure parfois inapparente, c'est que les héritiers l'ont gaspillée.

Au « métèque » qui parle ici, son père ne légua aucun bien matériel, monnayé ou monnayable. Son concept bien britannique des devoirs paternels l'en eût de toute façon dispensé, envers le Benjamin de sa famille, surtout. Mais je reconnais bien volontiers que je tins de mon père une vocation et certaines dispositions d'esprit dont je sais gré à sa mémoire, depuis qu'une longue pratique de

l'existence et la coutume de la réflexion m'ont permis de les discerner pleinement.

Fils et gendre d'imprimeurs, homme de lettres cultivé, journaliste qu'on appréciait, il devait, tout en s'abstenant de me prêcher son exemple, déteindre presque fatalement sur moi et orienter, fût-ce à son insu, toute mon activité. Ayant, avec mon ami Gaston Bérardi, fondé à Bruxelles le *Petit Bleu*, d'après la formule, encore inédite alors, du quotidien illustré, adoptée aujourd'hui dans toute la Belgique et dans toute l'Europe, je me demandai beaucoup plus tard quelle influence mystérieuse m'avait suggéré cette formule, jugée irréalisable (1) quand je la mis en pratique (1894). Et ma mémoire me fournit une péremptoire réponse :

Intimement lié dans sa jeunesse avec le riche député anglais Ingram, mon père avait

(1) Le *Daily Graphic*, de Londres, antérieur à mon *Petit Bleu*, ne la réalisait pas plus qu'il n'y visait. Son texte seul était celui d'un journal quotidien; ses images retardaient régulièrement de trois ou quatre jours sur ses articles et nouvelles, tandis que dans le *Petit Bleu* l'illustration était rigoureusement contemporaine du texte qu'elle avait pour mission de compléter et souligner. Si, pour une raison ou une autre, et malgré la rapidité de notre procédé de zincographie, l'image ne se trouvait pas prête pour le numéro du jour, elle était tenue pour périmée et sacrifiée impitoyablement.

assisté à l'éclosion du premier journal illustré, créé dans le monde, l'hebdomadaire *Illustrated London News*, dont les images étaient produites par le lent procédé de la gravure sur bois. Et le fondateur et propriétaire de l'*Illustrated London News* n'était autre que M. Ingram. Celui-ci décida mon père à émigrer à Paris et à y exercer la fonction de correspondant du journal pour tout le continent, c'est-à-dire à écrire l'hebdomadaire « lettre parisienne » réclamée par le journal, et au surplus, à décider de la matière illustrable en France et dans tous les pays continentaux, et à recruter les peintres et dessinateurs qui illustreraient — par exemple — pour la feuille londonienne, les récits de la guerre d'Italie, de la guerre de Crimée ou de tout autre grand événement européen. D'où il advint que durant mon enfance, la maison paternelle étant fréquentée par des vedettes du crayon, du tube de couleur et de l'ébauchoir (entre autres : M. Bau, l'Horace Vernet des batailles de Napoléon III ; Gustave Doré (1); les jeunes sculpteurs Carpeaux et Clesinger ; Ch. Garnier, le futur architecte de l'Opéra ; le photographe écrivain et aéronaute Nadar, etc.); je vécus dans l'at-

(1) Lequel allait illustrer magnifiquement une traduction anglaise, faite par mon père, de l'*Atala* de Chateaubriand, alors en pleine vogue.

mosphère et sur les genoux des imagiers, pour ainsi dire. Le goût de l'art graphique devait assez naturellement me saturer peu à peu. A distance, voilà expliquées les longues heures de véritable extase que je passais dès ma dixième année, dans les salles du musée du Luxembourg, devant la *Source* d'Ingres, la *Barque du Dante,* de Delacroix, les magnifiques « terres labourées » de Rosa Bonheur, l'*Appel des Dernières Victimes de la Terreur* de Ch. Louis Muller et d'autres compositions célèbres que, — malgré plus de soixante ans de recul — je revois à la place exacte qu'elles occupaient alors, bien que, leurs auteurs ayant rejoint depuis longtemps l'innombrable population des cimetières, leurs chefs-d'œuvre aient depuis longtemps aussi, quitté les murs du Luxembourg pour ceux du Louvre. Et à mesure que je me remémorais ce lointain passé, toute espèce de doute s'évanouissait. La voix secrète qui m'avait dicté l'idée du quotidien illustré était celle de mon père. Voix atavique, mais non pas, et à aucun degré, voix racique, car ce n'est point, parce qu'Anglo-Saxon, que mon père avait choisi une profession littéraire et semi-artistique dont j'allais être imprégné à mon tour, mais simplement parce qu'il y avait une inclination personnelle. Je le répète, influence purement mais incon-

testablement atavique, celle que tant d'ascendants exercent, *nolens, volens,* sur la formation de leur progéniture, en vertu de ce vieux dicton, applicable à toute la terre : tel père, tel fils.

XIII

Voilà une part de ma dette familiale clairement déterminée.

Une autre fut le bilinguisme franco-anglais dont me dotèrent ma fréquentation des écoles et de la société française, et ma croissance dans un foyer où les aînés parlaient presque exclusivement l'anglais, de façon fatalement contagieuse pour leur jeune entourage. Ce bilinguisme me fut fort utile, surtout à mes débuts, alors que n'ayant pu faire encore aucune preuve sérieuse d'aptitude *littéraire,* il me mit le pied dans l'étrier comme traducteur à l'*Indépendance.* Par la suite, il me permit de révéler le génie naissant de Maeterlinck aux britanniques par une traduction anglaise de la *Princesse Maleine,* à propos de laquelle le grand écrivain belge me déclara épistolairement : « Vous avez fait autant pour ma diffusion en Angleterre qu'Octave Mirbeau en France »; puis de collaborer, comme correspondant régulier ou occasionnel à des journaux de Londres où, comme on l'a vu, je pus

ouvrir les yeux incrédules des Anglais, dans les premiers mois de la Grande Guerre, à la réalité des horreurs commises en Belgique par les Allemands, tandis que ma traduction française de la *Guerre en Flandre* propageait sur le Continent un témoignage non moins précieux en faveur des Belges et contre leurs bourreaux. En allant au fond des choses, je trouve même dans mon bilinguisme, l'instrument du premier succès de ma carrière, et des services que j'ai pu rendre à la cause de la colonisation africaine. A dix-sept ans, j'avais fait à Paris, chez mon père, la connaissance du grand explorateur Henry M. Stanley, qui était de ses amis. Il rentrait de sa toute première expédition d'Afrique, à la recherche de Livingstone. Ses récits de voyage enflammèrent ma jeune imagination. Ils m'obsédaient encore au bout de ma première année de collaboration à l'*Indépendance belge*, quand commencèrent à paraître en anglais, à Londres, les lettres de Stanley sur sa seconde expédition (1874-78), lettres révélant le tracé, encore ignoré, du Congo et l'extrême source du Nil.

Je demandai à Léon Bérardi, et en obtint l'autorisation, de résumer et commenter dans l'*Indépendance* ces récits d'un si prodigieux intérêt scientifique, économique et pittoresque. Ma version eut les honneurs de la reproduc-

tion dans maint grand journal de langue française et me fit faire un premier pas hors de l'obscurité où je végétais. Mais elle eut de bien autres conséquences. Par l'enchaînement logique des choses, elle me conduisit à une étude plus approfondie des problèmes, encore neufs, de la colonisation, et me prépara au rôle d'historiographe français de toutes les aventures subséquentes de Stanley, depuis son œuvre de collaboration, avec Léopold II, à la création de l'Etat du Congo (1) jusqu'à son expédition (la dernière) au secours d'Emin Pacha (2). Enfin, elle fit de moi, par ricochet, un des tout premiers initiés à la magnifique entreprise coloniale du grand Roi et le premier champion, avec A.-J. Wauters, de cette tentative grandiose accueillie au début avec autant d'indifférence que de ricanant scepti-

(1) A la demande de Stanley lui-même et de l'Institut géographique de Bruxelles (Merzbach et Falk), je fus désigné pour la traduction de son livre sur la fondation de l'Etat du Congo *(Cinq années au Congo)*, véritable genèse de la grande colonie léopoldienne.

(2) A l'issue de laquelle j'allai à Brindisi, à la rencontre de Stanley, et publiai dans l'*Indépendance*, au sujet de cette merveilleuse épopée, une série de lettres qui me valurent, sur la proposition du général Wauvermans, le titre de membre d'honneur de la Société de géographie d'Anvers.

cisme par l'immense majorité de ses futurs bénéficiaires.

Incontestablement, le rôle que je jouai là et d'où data mon ascension sur l'échelle du journalisme, fut un des fruits du bilinguisme dont j'avais été nourri sous le toit paternel. Stanley ne connaissait pas un mot de français; rares étaient dans la presse belge, et même dans la presse française, les bilingues assez « ferrés » pour le lire, ou l'interroger et l'écouter en anglais — d'où l'espèce de monopole que j'exerçai comme interprète des narrations de cet illustre « découvreur » (1).

Il est vrai que, ayant toujours *pensé* en français, il me faut toujours un effort pour

(1) Interprète littéraire et, un soir, interprète oral : Arrivé à Bruxelles, à la suite de son expédition au secours d'Emin Pacha, Stanley y donna, au Théâtre communal de Bruxelles, une conférence, présidée par le prince Baudouin, sur ses étonnantes découvertes. Conférence en langue exclusivement anglaise, et inintelligible à la plus grande partie de l'auditoire, pour lequel il s'agissait de la résumer ensuite en français. La Société de géographie sollicita successivement mais vainement, pour ce rôle d'interprète, les notables belges qui connaissaient le mieux l'anglais et les questions coloniales : Charles Buls, alors bourgmestre de Bruxelles; Auguste Couvreur, vice-président de la Chambre; le comte Goblet d'Alviella. Ils se récusèrent et me désignèrent pour cette tâche qui leur semblait trop ardue et que je dus entreprendre bon gré, mal gré.

écrire et parler l'autre langue — un effort suffisamment pénible pour que je me sois constamment refusé à traduire moi-même en anglais mes propres livres, étant incapable de trouver pour « le verbe de mes ancêtres » l'absolue équivalence de ma conception et de mon expression françaises. Mais la faculté de me dédoubler verbalement, quand je veux m'en donner la peine, c'est encore à la vertu du phénomène *atavique* que j'en suis redevable, abstraction faite toujours de tout phénomène *racique*, les deux influences n'ayant aucun rapport entre elles, autrement mon origine anglaise eût dû me faire marin, jockey ou boxeur, bien plutôt qu'écrivain.

Avec les leçons du temps, la rancœur que m'inspiraient dans ma jeunesse l'indifférence et la dureté paternelles a été bien atténuée par d'autres causes. Elles m'ont appris ce que les jouissances de « l'enfant gâté » ne lui apprennent jamais : à ne pas compter sur le prochain devant les difficultés de la vie; à recourir toujours, pour vaincre, au plus sûr ami que l'on possède (après son chien) : soi-même. J'ai amèrement envié autrefois les caresses que je voyais prodiguer par de tendres papas français à leurs petits, et peut-être que je les envie encore rétrospectivement; mais, mon père lui-même ne les avait pas connues, dans un pays

où les enfants appellent rarement le chef de la famille « Papa » et bien plus souvent « Governor » — dans un pays qui a inventé la *nursery*, l'endroit de la maison où les parents exilent leurs mioches et les bonnes d'iceux, pour en être gênés le moins possible eux-mêmes. Et il faut tenir compte du fruit de cette âpre éducation, de l'amère mais précieuse leçon d'indépendance — les Anglais disent de *self reliance* — qu'elle dégage.

Puis, à une époque relativement récente — depuis la Grande Guerre et l'armistice — m'était réservée la révélation subite d'une autre dette filiale — bien inattendue, celle-ci :

Quelque temps après l'armistice, le reclassement de mes archives bouleversées par les perquisitions allemandes, remit brusquement au jour un papier dont j'avais oublié jusqu'à l'existence, et qui m'apprit que ma véritable passion pour la France m'était venue, *en partie*, de mon père. Cette affirmation semblera à première vue assez paradoxale, après ce que j'ai dit des obstacles que l'autorité paternelle apporta, en l'instant psychologique, à mon option pour la nationalité française. Ele est fondée, cependant. J'avais confusément le souvenir de n'avoir jamais entendu mes parents parler de la France et des Français qu'avec sympathie et sans aucun regret

de s'être expatriés. Mais la pièce révélatrice dont je viens de parler m'a convaincu brusquement que le vocable « sympathie » est beaucoup trop faible pour définir leurs sentiments à l'égard de ma patrie natale. C'est une feuille de papier à lettres jaunie par les ans et couverte d'une écriture fine et encore parfaitement lisible. Il constitue un « présent » que me dédiait mon père, à l'occasion de mon quinzième anniversaire de naissance (3 mars 1871) sous forme d'un poème de son crû — cinq strophes, composées en anglais, au lendemain des désastres français, dont il avait été témoin et narrateur. Voici ce poème, traduit mot à mot et dont on trouvera le texte original en bas de page : (1)

LE JOUR FUT, LE JOUR VIENDRA.

Il fut un temps où la renommée de la Gaule — retentissait de la montagne à la plaine — où la France était grande par la puissance des Français : — ce temps, on le reverra !

Il fut un temps où la France ayant parlé, — ses paroles formaient une guirlande — d'amour, de vie, de liberté : — ce temps, on le reverra !

---

(1) TIME WAS! TIME WILL BE!

There was a time when Gallia's fame
Echo'd o' er hill and plain
When France was great by Frenchmen's might :
That time will come again!

Il y eut un jour où les fiers Français — infligèrent à la Prusse une flétrissure — qu'un demi-siècle n'allait pouvoir effacer : — ce jour, on le reverra!

Il fut un temps où Anglais — et Français de noble trempe — combattaient côte à côte ces hordes du Nord : — ce temps, on le reverra!

La libre Angleterre, à la Gaule alliée — se doit de venger les glorieux morts. — Quand les esclaves de Guillaume seront réduits à merci, — les beaux jours, on les reverra!

On concevra le saisissement heureux que me causa cette lecture, totalement effacée de ma mémoire depuis plus de quarante ans.

There was a day, when Gallia spoke
Her words composed a chain
Of Life and Love and Liberty :
That day will come again!

There was a year when Frenchmen proud
O'er Prussia threw a stain
Not fifty years could well wipe out :
That year will come again!

There was a time, when Englishmen,
With Frenchmen of good grain
Fought side by side 'gainst northern hordes :
That time will come again!

Free England must, with Gallia twain,
Avenge the glorious slain.
When William's slaves are hunted down,
Good times will come again!

Elle me dévoilait soudain en mon père un homme presque aussi ardemment gallophile que son fils, déplorant autant que lui l'abandon de la France par l'Angleterre aux jours de Gravelotte et de Sedan, et m'annonçant en pleine victoire prussienne, avec un rare instinct prophétique, la future revanche des vaincus de 1870 qui verraient, cette fois, les Anglais de leur côté.

Si j'en fus profondément attendri (quel cadeau plus magnifique eût pu être fait à un jeune homme aussi dévotement attaché à la France !), j'y découvris une nouvelle confirmation de cette vérité que la nationalité et la race sont de purs accidents dont les circonstances — les transplantations, notamment — peuvent annuler les influences premières. Le long séjour de mon père en France, l'étude quotidienne qu'il faisait de ce beau pays, les amitiés qu'il y avait contractées avaient donc fini par le franciser lui-même, spirituellement, aux trois-quarts. Vaincue, démembrée, humiliée, la France n'était pas diminuée à ses yeux comme aux yeux de la plupart des étrangers. Il l'aimait, il l'admirait encore dans sa détresse, comme le plus parfait patriote de Paris, Tours ou Marseille; il exaltait son verbe tout vibrant d'amour et de liberté ; il reprochait implicitement à sa propre patrie de ne l'avoir

pas secourue; il exprimait la même foi que Gambetta dans la justice immanente et l'ultime triomphe de la glorieuse nation sur le troupeau des Hohenzollern, discipliné jusqu'à l'esclavage. En dépit de sa superstitieuse opposition à mon option pour la France, il avait donc appris à la connaître et à révérer celle-ci autant qu'elle le mérite. Et sans y songer, à son insu, il avait fait couler en moi le sang de son propre cœur de déraciné devenu gallophile. De l'atavisme encore, et complètemnt indépendant de l'influence ethnique, — mieux en pleine contradiction avec elle !

XIV

Cette longue digression terminée, je vais pouvoir expliquer pourquoi un « métèque », dont l'âme oscillait entre deux patries d'adoption, également chéries, demeure « Anglais malgré lui », plus de dix années encore après la crise de guerre qui l'avait à peu près décidé à s'identifier avec la plus petite, la plus faible des deux.

C'est une autre confession à faire : particulièrement délicate et pénible, parce qu'elle implique une conclusion sévère, sinon envers le peuple belge, en sa totalité, du moins envers

les détenteurs des pouvoirs législatif et exécutif qui l'ont gouverné depuis l'armistice. Elle pourrait se résumer en ces quelques mots:

Depuis la fin de la guerre, le visage de la Belgique, toujours si pur et si fier antérieurement, et si gaulois durant la grande mêlée, s'est altéré au point d'attrister beaucoup de ceux qui l'admiraient et l'aimaient le plus profondément.

Mais un jugement aussi dur se doit d'être motivé.

La transfiguration de cette Belgique, si noblement belle durant la terrible épreuve de guerre, n'apparut pas dès les tout premiers jours qui suivirent l'armistice. Toutes les classes du pays y débordaient encore de patriotique enthousiasme. Elles oubliaient leurs longues souffrances dans l'exaltation de la double victoire du Droit et du Drapeau. Elles confondaient dans les mêmes actions de grâces la mère-patrie triomphante et la France qui avait partagé au plus haut degré ses angoisses et ses misères, avant la commune et suprême libération.

A Gand, où je pénétrai à l'heure même de la définitive suspension d'armes, le 11 novembre 1918, à 11 heures, on chantait la *Marseillaise* autant et avec autant de ferveur que la *Brabançonne*. L'Université von Bissing,

d'odieuse mémoire, était fermée, comme un mauvais lieu à jamais condamné. Des foules vengeresses démolissaient les locaux hantés, sous la Botte, par les complices d'une flamandisation rimant, sans aucun doute, avec germanisation. Devant leur fureur, les plus notoires complices de la défrancisation avaient dû fuir vers la Hollande ou vers leur autre centre d'attraction naturelle : l'Allemagne. Eux partis, les éléments les plus divers de la population, en aussi pleine concorde qu'au 4 août 1914, fraternisaient autour du même idéal vainqueur, et qui avait été et était plus que jamais l'idéal français. Les ferments d'antagonisme linguistique, comme ceux de la lutte des classes semblaient enterrés aussi profondément que les morts — plus profondément, car les morts vivaient intensément dans tous les cœurs, — quand à Bruxelles, le 22 novembre, à l'occasion de la rentrée triomphale du Roi et de l'armée, apparut le premier signe des secrètes intrigues politiques nouées à Lophem et dont l'effet allait être de faire de la Belgique la plus mal gouvernée de toutes les nations de l'Occident, et la moins fidèle aux nobles aspirations poursuivies tout au long de la longue et terrible tourmente. C'est le bouleversant passage du discours du trône annonçant un projet de flamandisation uni-

versitaire qui apporta, en coup de tonnerre, la première divulgation du hideux pacte de Lophem comportant la brusque disparition, comme par une trappe, des gouvernants du Havre, et la constitution d'un Cabinet nouveau, présidé par un inconnu ou tout au moins un parfait novice en matière politique.

Il semblait aller sans dire que tout ce que les Allemands y avaient fait tandis qu'ils tenaient la Belgique râlante sous leurs genoux, serait immédiatement défait, en vertu de la plus élémentaire logique, puisqu'eux n'avaient rien fait que dans leur intérêt d'usurpateurs et contre l'intérêt du pays envahi. Or, la première préoccupation du gouvernement belge nouveau était de ressusciter, à toute vitesse, une des œuvres les plus pernicieuses de ses mortels ennemis : l'instrument de division sacrilège, de séparatisme que constituait la défrancisation universitaire. Quel outrage inattendu au sentiment de tous les bons citoyens ! Quelle satisfaction inespérée donnée aux pires, à ceux dont la fuite avait signé l'aveu de leur infâme collaboration à une manœuvre ennemie cent fois plus néfaste encore que la destruction de la bibliothèque de Louvain ou des Halles d'Ypres ! Le moribond Parlement, issu du suffrage plural, auquel s'adressait l'annonce de cette révoltante

mesure de soi-disant « pacification linguistique » en fut atterré. On eût vainement tenté de lui en arracher la ratification. Moyennant une flagrante violation de la Constitution, motivée par une soi-disant nécessité de « pacification sociale et politique », on se hâta de lui substituer, pour l'abominable besogne, un régime parlementaire tout nouveau, également préparé à Lophem par une soudaine et occulte dictature démagogique qui instaurait le suffrage universel pur et simple à vingt et un ans et suscitait une majorité populaire sourdement hostile à notre fidèle alliée française.

Et à quels autres reniements de la fraternité franco-belge n'avons-nous pas assisté depuis lors ! Varsovie, le rempart oriental de la France, et, par ricochet, de la Belgique même, est menacée de tomber au pouvoir de l'armée rouge des Soviets russes et de leurs généraux allemands. Notre alliée française veut lui faire parvenir, *via Anvers*, des moyens de défense. Un gouvernement belge, où se trouvent représentés les trois grands partis politiques, s'y oppose et fait intercepter ces armes défensives, au risque de livrer la Pologne, — donc la sécurité de la France et la nôtre — à l'ennemi russe complice, avoué ou non, de notre ennemi germanique.

Les sommités professorales des quatre universités du pays, le noble docteur Bordet en tête, se réunissent un soir à la Bourse du Commerce de Bruxelles pour dénoncer les périls que fera courir tout ensemble à l'enseignement et à l'unité de la Belgique, la flamandisation de l'*Alma Mater* gantoise, au surplus « acte de mauvais gré envers la langue française et la France » (selon le mot de M. Jules Destrée). Une bande de forcenés aktivistes envahit le local de la réunion et, avant qu'aucun des éminents orateurs ait eu le temps d'ouvrir la bouche, les en chasse à coups de matraque et aux cris infâmes de : « Leve von Bissing ! Leve von Hindenburg ! » sans que l'autorité intervienne, pour arrêter les fauteurs de ces appels à la trahison et de cet outrage sans précédent au droit de réunion. (Elle ne s'interposa que pour expulser les défenseurs de « Gand français » aussi rapidement que leurs agresseurs, lesquels demeurèrent à jamais impunis.) Et la semi-flamandisation universitaire s'accomplit, et, par surcroît, la mesure visant à « défranciser », au maximum du possible, l'administration centrale du pays, selon le vœu des misérables qui, sous la protection des mitrailleuses allemandes, durant l'occupation ennemie, proclamaient la séparation de la Wallonie et de la Flandre, le démembre-

ment virtuel de la « France cadette » qu'était la Belgique — depuis 1914 surtout.

Et ce n'était point fini. Dans l'après-midi d'un certain 11 juillet d'après-guerre, alors que trois cents Belges et autant de Français fraternisaient à Paris — dans un restaurant du Pré Catalan — nous avons pu entendre un ministre du Roi — un ministre wallon — signifier à MM. les Parisiens qu'ils ne devaient point se flatter d'inspirer d'unanimes sentiments d'amitié à la Belgique, « puisque à l'heure même où nous entrechoquons si cordialement nos verres ici, on célèbre bruyamment en Flandre, l'anniversaire de la bataille des Eperons d'Or, en donnant à cette commémoration la portée d'une manifestation gallophobe ». A quoi, le plus représentatif des hommes d'Etat républicains, M. Barthou, de riposter que la France ne voulait rien savoir de ces choses, ne connaissant ni Flamands ni Wallons mais rien que des Belges : « les Belges héroïques qui, sans distinction de race furent les loyaux associés des poilus et de leur idéal, au cours de la terrible épreuve subie en commun, coude à coude, cœur à cœur. »

Simple habileté oratoire et diplomatique ? Au contraire : définition exacte de la généreuse politique constamment pratiquée par la

République vis-à-vis de sa bilingue voisine. N'est-ce pas la France qui, la première, salua et fit connaître partout, et chez les Belges eux-mêmes, le génie naissant du flamand Maurice Maeterlinck, avant d'offrir à ce fils admirable du pays thiois un fauteuil d'« immortel » à l'Académie de Richelieu? N'accueillit-elle pas à bras ouverts l'autre grand flamand Emile Verhaeren, à qui elle voulut accorder l'insigne honneur posthume de l'hospitalité du Panthéon, au jour fatal où il fut broyé sous les roues d'un train express? Ne trouvait-elle pas tout naturel, dans le même temps, de laisser un député flamand (Pol Neven), discourir en sa *moedertaal* sous les voûtes étonnées de la Sorbonne, de l'antique foyer de la culture latine? Durant toute la guerre, donnant asile à un demi-million de réfugiés belges, ne les aidait-elle pas par ses largesses à vivre, dans les mêmes conditions que les réfugiés des départements français envahis, et, ces largesses, dont jamais elle n'a réclamé le remboursement à l'Etat belge, n'allèrent-elles pas, sans distinction aucune, aux Flamands, même hostiles, aussi bien qu'aux plus francophiles des Wallons? De même qu'aux jeunes intellectuels de la Flandre et de la Wallonie, enlevés au front par des blessures graves ou des maladies, les Universités françaises ou-

vraient leurs cours, sans faire la moindre différence entre eux, et sans même songer un instant à tirer parti de la situation pour exercer une propagande gallophile auprès de ceux-là de leurs obligés flamands dont les idées ou les tendances leur étaient défavorables. La France ne connaissait, ne voulait connaître que des Belges, tous également dignes à ses yeux de bénéficier chez elle de sa reconnaissance envers les défenseurs de Liége et de l'Yser. Qu'on cherche donc dans toute l'histoire de pareils exemples de chevaleresque altruisme ! Mais comme ils sont oubliés, bien qu'ils datent d'hier ! On ne peut s'étonner, dès lors, de ce que tant de Belges, complices, par leur électoralisme, des flamingants, aient perdu de vue ce qu'ils doivent à la France depuis des siècles ou simplement depuis leur premier et décisif effort pour se constituer en nationalité distincte. Il y a si longtemps, n'est-ce pas, qu'un jeune comédien français mourait pour aider au triomphe de la Révolution de 1830, après l'avoir dotée des paroles de feu qui furent son cri de ralliement et de victoire : celles de la *Brabançonne !* Il y a si longtemps, n'est-ce pas? qu'une armée française, celle du maréchal Gérard, accourut pour chasser d'Anvers l'ennemi hollandais qui nous y défiait. Il y a si longtemps, n'est-ce pas? que la France,

émue de la noble attitude de la Belgique de 1914-18, la fit sacrer grande puissance morale, en transformant sa légation de Bruxelles en ambassade et en imposant, par son exemple, ce brevet de noblesse à la ratification de tous les autres grands Etats, y compris celui qui, à Versailles, l'avait étiquetée dédaigneusement : « nation à intérêts limités », c'est-à-dire « streep de nation » dont on pouvait traiter les aspirations en quantités méprisables. Mais n'est-il pas étrange tout de même que des mémoires trop courtes pour garder le souvenir de tant de bienfaits relativement récents gardent celui de la bataille des Eperons d'Or au point de la fêter encore comme une défaite française, après plus de six cents ans ! Tandis que nous voyons trôner parmi les ministres du Roi des Belges l'hyperflamingant, qui, non seulement, durant la guerre tenta, à Stockholm, de rendre impossible aux alliés la victoire et une paix de vainqueurs, mais qui, par surcroît, s'évertue chaque jour à *défranciser* l'enseignement primaire et secondaire (après l'enseignement universitaire) contre toute légalité et à orienter, tant qu'il le peut, l'esprit flamand vers la malveillante Néerlande ou la malfaisante Germanie. Ceci sans parler d'un autre ministre belge qui, recemment, à Genève, où il représentait le

gouvernement belge tout entier, lancer en son nom personnel, une tirade si favorable à la thèse et aux intérêts allemands, qu'on crut entendre discourir un envoyé de... Berlin.

S'il s'agissait ici d'un réquisitoire complet contre le régime politique instauré en Belgique depuis l'armistice, et en vertu des néfastes résolutions de Lophem, que d'autres chefs d'accusation il y aurait à envisager, notamment la sinistre tentative d'une majorité parlementaire pour amnistier les pires des traitres aktivistes? Mais, outre que j'ai formulé ce réquisitoire d'ensemble dans deux de mes livres (1), je ne me propose ici que d'incriminer l'esprit antifrançais, si manifeste depuis l'armistice, chez les dirigeants et législateurs de la rue de la Loi et dont aucune des fréquentes protestations officielles d'amitié pour la France n'a la vertu d'anéantir les effets.

Que faut-il déplorer le plus? Des déchirements où la politique de défrancisation conduit tout droit l'unité et la sécurité de la Belgique même; ou l'atteinte qu'elle portera fatalement

(1) D'abord dans le *Grand Bourgmestre et les temps nouveaux;* puis dans mon roman politique *L'Indigne Rivale* qui vise, par-dessus la France (où son action se déroule, par convenance) le nouveau régime belge et ses aberrations, au moins autant que le régime parlementaire français.

à la solidité de l'alliance franco-belge, si indispensable à la tranquillité des deux pays? Mon cœur de « métèque » franco-belge souffre également des deux éventualités. Mais on concevra désormais sans peine le sentiment qui, depuis la paix, a glacé mes velléités d'incorporation définitive, légale, à la nationalité de ma carrière, de mon foyer et de tant d'anciens et chers collaborateurs et amis. Je l'aime assez ce pays, auquel j'ai donné le meilleur de moi, pour y vivre mes derniers ans et y dormir un jour prochain, aux côtés de mon adorable et adorée femme belge, après y avoir rempli, jusqu'au bout, tous les devoirs du citoyen belge, sans la compensation d'aucun de ses droits. Mais quand il s'éloigne, comme il le fait, de sa grande et admirable sœur gauloise, de sa culture, de son idéal, je ne puis l'aimer au point d'accomplir le geste qui semblerait lui donner la préférence de mon âme sur le beau pays de ma naissance et de ma formation culturelle.

Ah ! certes ! qu'un « métèque » à moitié belge ait été détourné, par l'attitude *post bellum* de la Belgique, de l'idée de se faire Belge « intégral », cela évidemment n'a pas la plus minime importance, en soi. En quoi le royaume peut-il pâtir de compter une unité humaine de moins — et laquelle? celle que

représente un vieillard arrivé au terme de sa vie et qui doit être bien près d'avoir épuisé ses moyens d'être utile? Mais ce qui peut paraître intéressant dans son cas, s'appelât-il Tartempion, c'est qu'il exprime un état d'âme identique à celui de nombreux Belges bon teint, jeunes encore, souvent très méritants, et que le spectacle de la furie et de l'action flamingante, séparatiste et antifrançaise a blessés au même degré (1). C'est un véritable

(1) Dans le camp de la Mouette, on attribuera sûrement mon attitude à des *préventions innées de « fransquillon »* contre la race flamande et sa langue, qualifiée *néerlandaise* par l'apôtre le plus officiel du flamingantisme, M. Camille Huysmans.

A quoi j'opposerai simplement ces quelques faits :

L'admirable Bruxelloise que je choisis pour compagne de ma vie était fille de Flamands... Quand, sous-directeur de l'*Indépendance*, j'en ouvris les colonnes aux écrivains belges, j'accueillis leurs écrits sous le titre général de « Pages de la Wallonie et des Flandres », pour bien marquer mon égale affection pour les deux races. Ayant à remercier des collaborateurs et amis qui avaient célébré ma nomination dans l'Ordre de la Légion d'honneur (1894), je les conviai, chez moi, à une fête *flamande* où je fis exécuter des lieds flamands et représenter des tableaux vivants de la légendaire épopée flamande de *Thyl Ulenspiegel*. Dans le *Petit Bleu*, j'inaugurai, plus tard, la rubrique des « Mots de terroir » où proverbes, dictons, traits d'esprit populaires flamands alternaient avec ceux du pays wallon. Plus tard, je m'attirai l'enthousiaste appro-

esprit de désaffectation qu'a éveillé chez maints Wallons, et peut-être chez autant de perspicaces Flamands, la politique de défrancisation pratiquée depuis que cent raisons nouvelles se sont ajoutées aux anciennes en faveur d'une solidarité de plus en plus étroite entre la France et eux — j'allais écrire « et nous ». J'en ai entendu plus d'un faire le serment de s'expatrier, d'aller porter leur activité chez nos chers voisins et alliés, si cette politique, aussi dangereuse que contre nature, continue à goûter l'impunité — et plus que l'impunité : les honneurs du mandat législatif et du pouvoir exécutif, quelquefois.

---

bation des Flamands, même les plus particularistes, Nestor de Tière en tête, par mon ardente campagne en faveur des Boers du Transvaal et de l'Orange, que ces Flamands considéraient comme « frères ethniques ». Et mon ami Eugène Baie dirait quelle part je pris, de 1905 à 1912, à la tentative de rapprochement belgo-hollandais, destinée, dans notre pensée, à aboutir à la défense militaire des deux rives de la Meuse par les deux peuples des anciens Pays-Bas contre l'agression germanique que nous prévoyions.

J'en passe et bien d'autres, car ces seules réminiscences suffisent amplement à démontrer qu'on peut être antiflamingant et tout de même éprouver pour le peuple flamand autant d'amitié que d'estime, et qu'en vérité l'antiflamingantisme est la manifestation la plus certaine d'un amour réel pour la Flandre et du dévouement le plus sincère à ses intérêts.

Et je crois rendre un dernier service au pays où j'ai vécu les deux tiers de ma vie et où je compte l'achever, en lui criant :

« Casse-cou ! il n'y a pas qu'un négligeable « métèque » septuagénaire pour s'effrayer de la pente où tu glisses. Des milliers de tes meilleurs fils sentent comme lui. Tu es en passe de te les aliéner. Et ils ne sont pas ceux qu'on a entendus vociférer : « Leve von Bissing ! » à la Bourse ou « A bas la Belgique ! » sur la Grand' Place de Bruxelles et dans de cyniques et prolixes manifestes. Ce sont ceux, au contraire, que de pareilles trahisons bouleversent et désespèrent et poussent à fuir par delà la frontière, en se bouchant les oreilles pour ne plus les entendre ! »

XV

Pour conclure, voici quelques réflexions, qu'on jugera peut-être opportunes, sur la portée de ce vocable « métèque » dont on use et abuse depuis la guerre.

D'abord et en principe n'est-il pas aussi comiquement puéril de faire grief à n'importe qui de son origine que de le blâmer pour la couleur de ses cheveux ou la forme de son nez?

A l'Association générale de la presse belge,

quand elle voulut bien me conférer sa présidence d'honneur, ce dont je lui garde un cœur reconnaissant, je fis cette « confidence » :

« Lors de ma naissance à Paris, mes père et mère s'étaient soigneusement abstenus de consulter mes préférences quant au choix de ma ville natale ou de ma nationalité ! A tort ou à raison (j'estime que ce fut à tort), ils m'estimèrent trop dénué encore d'expérience et de jugement pour m'interroger là-dessus. De sorte que si c'est un crime que d'avoir vu le jour à Paris et d'y être issu de parents anglais, plutôt que d'être né à Bruxelles ou à Ath de parents belges ou à Tombouctou de parents nègres, c'est un crime dont je me tiens — et dont vous m'avez généreusement tenu — pour tout à fait innocent. »

J'énonçais ainsi ce qui ne devrait constituer qu'un truisme, « que nul n'est comptable de son ascendance ou des migrations de celle-ci et que c'est déroger aux lois de la nature que de les reprocher à quiconque et d'en faire *a priori* des sujets de suspicion ».

Pourtant, par une aberration presque générale, cette épithète méprisante de « métèque » s'étend à quiconque naquit sur un autre sol que celui où il se fixe définitivement avec une autre nationalité que celle du pays où il élit domicile.

Cruelle injustice et dangereuse erreur con-

juguées. Il devrait suffire de dénommer « métèque » l'aventurier errant et louche qui se sert successivement de l'hospitalité d'autres pays, avec l'arrière-pensée de les desservir tour à tour ou simplement de n'y poursuivre que la satisfaction d'intérêts personnels, sans égard pour l'intérêt général du peuple sous les drapeaux duquel il vit. A englober tous les déracinés dans l'injurieuse suspicion qu'implique cette désignation péjorative, on risque de décourager chez beaucoup d'hommes, devenus cosmopolites par la force des choses, un déracinement susceptible, en dernier ressort, de constituer un avantage pour la communauté étrangère chez laquelle leur activité s'est transplantée.

Qu'on le veuille ou non, le cosmopolite est un type d'humanité, encore assez rare au siècle dernier, dont les temps nouveaux vont voir et voient déjà se multiplier l'espèce à l'infini, grâce à la suppression des distances, à la rapidité sans cesse accrue des moyens de locomotion, et à sa conséquence fatale : l'enchevêtrement prodigieux des intérêts internationaux que d'intermittentes vagues de xénophobie n'interrompront plus que bien passagèrement. On va aussi vite désormais de Pékin ou Tokio à Paris ou à Bruxelles qu'au début du XIX^e^ siècle — au temps de la diligence et de la

navigation à voile — on allait de Bruxelles à Rome ou *vice versa*, et on a mille raisons de plus de faire le voyage. Et, de même, les relations diplomatiques, industrielles, commerciales, sportives, sociales entre notre partie de la planète et ses antipodes sont plus constantes et plus intenses qu'autrefois entre deux pays européens qui se touchaient. Tandis que les mariages entre individus de nationalité, de race, parfois de couleur différente, deviennent par contre-coup, innombrables, réalisant en détail le rêve du bloc des Etats-Unis d'Europe et presque celui des « Etats-Unis du Monde », carressé par des prophètes qu'on n'ose plus traiter absolument d'utopistes.

Est-ce un mal? Peut-être, si on s'abstient d'exclure de cette perspective d'universelle fusion, le peuple qui inspira ce mot — le plus terrible, mais le plus juste de la Grande Guerre : « Notre globe ne contient que deux espèces : l'espèce humaine et l'espèce allemande »; du moins, si on s'abstient de cette exclusion, jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à ce que l'espèce allemande, qui s'est avérée si effroyablement bestiale de 1914 à 1918, et même depuis, ait cessé de mérité ce jugement qui la met hors la société civilisée.

Mais cette réserve faite, que de fruits à cueillir sur un arbre où commencent à se combiner

toutes les essences et les sèves de la terre ?

A ne parler que de l'individu, ne tombe-t-il pas sous le sens que le cosmopolite polyglotte qui élit, moralement aussi bien que physiquement, domicile dans un pays autre que le sien, est capable de lui apporter comme une infusion de sang riche et nouveau? « L'homme », a dit un prince des poètes, « est autant de fois un homme qu'il sait de langues humaines. » La variété de son savoir et de son esprit — migrateur, comme son corps — fournit à son jugement autant de bases que de termes de comparaison. Bilingue ou trilingue, il a, selon le cas, deux ou trois fenêtres ouvertes sur l'horizon, où l'unilingue sédentaire n'en a qu'une. S'il est honorable, il honore la patrie étrangère qu'il fait sienne par le seul fait de l'avoir choisie, en « connaisseur ». Et il peut lui apporter des vues neuves, d'inédites façons de sentir ,autrement larges que celles des autochtones et autrement bienfaisantes par simple conséquence. Et il y a neuf chances sur dix pour qu'il devienne, dans sa patrie adoptive, un modèle de civisme et de patriotisme, comme les tard-convertis d'une religion qui se croient tenus à un zèle exceptionnel pour se faire pardonner de n'avoir pas été des zélateurs-nés.

Au point de vue collectif, c'est mieux encore.

Plus d'un pays, la France par exemple et la Wallonie, se dépeuple pour le plus grand dommage de la civilisation, tandis que d'autres souffrent d'une pléthore cruelle d'habitants. L'afflux de « métèques » de bon aloi est susceptible de rétablir un heureux équilibre entre le déficit des premiers, et le trop plein des seconds.

Autre chose encore : le mélange des peuples et des races, leur interpénétration par le mariage ou les associations d'intérêts matériels, voilà des phénomènes qui, à la longue, feront de la terre une surface aussi pittoresque et magnifiquement harmonieuse qu'un beau parquet de mosaïque, et encore plus solide qu'un parquet composé d'une matière unique et d'une seule couleur. En d'autres termes, par la positive réalisation de la loi de solidarité universelle qui en découle, ce mélange et ce contact amèneront le règne de la paix et de la sécurité automatiquement et plus vite que toute la rhétorique et même tous les traités du monde. On imagine fort bien le « *crescente et multiplicamini* » de l'Evangile se muant, à notre époque, en cette exhortation apaisante : « *Croisez* et multipliez. »

Dans tous les cas, ces pages auront peut-être fait valoir cette vérité utile que, si les Belges pur sang s'évertuent à déchirer leur pays, il

est des « métèques » capables de ne point leur pardonner d'avoir crié « à bas la Belgique ! » ou de sous-entendre ce cri inique dans leurs faits et gestes quotidiens ; donc des « métèques » plus imprégnés que certains nationaux du sentiment de la patrie et de l'amour de son drapeau.

PORTRAIT DE MADAME GÉRARD HARRY

Photographie Duquenne
D'après un pastel de Mme CHARLES SAMUEL

MA FEMME

Sa vie, sa mort et au delà.

I

Selon la promesse faite au cours des pages qui précèdent, je vais révéler ce que fut et ce que fit l'adorable compagne qui me quitta le 6 avril 1927, après un demi-siècle, ou peu s'en fallait, de bienheureuse existence à deux.

Comment peindre, en quelques traits, une nature si étrangement, si richement complexe, où les vertus d'une héroïne et d'une sainte fleurissaient, ignorantes d'elles-mêmes, sous des dehors de jolie femme, rieuse, espiègle, débordante de la joie de vivre et de l'amour d'aimer ! Le simple récit de sa vie et de sa mort, également belles, la fera connaître mieux que la plus profonde analyse psychologique. Je vais le tenter. Non pour tirer vanité de la conquête d'une créature si proche de la perfection, mais d'abord par esprit de justice, pour montrer l'énorme part qu'elle eut dans ce que j'ai pu penser, écrire et faire de meilleur

et ensuite pour proposer en exemple, en modèle, celle qui, après avoir donné de rares témoignages de son amour filial, fut la plus accomplie des épouses, la plus magicienne des fées, la plus tendre des amies, la plus délicate des Providences envers les misères du prochain, et en même temps une des plus nobles et des plus agissantes, bien que la plus insoupçonnée (parce que la plus modeste) des patriotes.

Elle naquit à Bruxelles, d'une mère flamande et d'un père flamand qui était d'ascendance française. Ses parents qui avaient à élever une famille très nombreuse, appartenaient à la classe active de la bourgeoisie. Ils ne purent lui donner que l'instruction très moyenne dont devait se contenter une époque où les lycées de jeunes filles n'existaient même pas encore en rêve. Ils y ajoutèrent l'étude de la langue anglaise, la plus nécessaire, selon eux, après le français, — qu'elle parlait de l'accent le plus pur.

Elle suivit les cours de M^lle^ Quinet. Parmi ses condisciples préférées, figuraient notamment M^lles^ Marie et Louise Popelin, l'une destinée à devenir la toute première doctoresse en droit, l'autre, la toute première pharmacienne de Belgique. Le féminisme des demoiselles Popelin, déjà en germe chez elles au pensionnat, ne gagna pas, pourtant, celle

qui devait un jour accepter de porter mon nom. Pour être féministe, elle était infiniment trop femme.

La nature l'avait douée au plus haut degré des grâces physiques de son sexe : une somptueuse chevelure brune à reflets moirés qui ne devait heureusement jamais se plier à la coiffure « garçonne » ; des yeux bleus ensoleillés par le plus gai et le plus doux sourire du monde ; des narines frémissantes de sensibilité comme deux petites ailes ; le teint que les poètes disent « de lys et de rose » ; toute la personne si bien faite, si harmonieusement proportionnée et d'un ensemble si séduisant qu'à soixante ans de distance, une de ses amies d'enfance, M^me^ Vve D..., ne se lasse pas de me répéter, chaque fois qu'elle a l'occasion de me parler d'elle : « Je garderai à jamais la radieuse vision qu'elle offrit, le soir de son « entrée dans le monde », en une toilette de tarlatane noire (qu'elle inaugurait pour son premier bal à la Grande Harmonie) avec des roses rouges dans les cheveux et au corsage, et un léger décolleté d'où émergeait la blancheur éblouissante de ses belles épaules. Le charme de son regard, brillant de santé et d'innocent bonheur ; l'arc pur de sa bouche garnie d'une merveilleuse denture, la fraîcheur printanière de tout son être, com-

posaient un petit tableau si ravissant qu'il en était inoubliable. Et comme, gracieuse autant que jolie, elle dansait de toute la légèreté de ses pieds mignons, elle fut vraiment la petite reine du bal ».

Ce dont je pus me convaincre plus tard, c'est que cette délicieuse enveloppe était à l'image même du cœur — d'un cœur ouvert comme la porte d'un ciel à toutes les détresses d'autrui, ainsi qu'en conviendra tout à l'heure quiconque m'aura lu jusqu'au bout. Sa chair, qui jamais ne dut son éclat au fard ni à aucun autre artifice, avait été modelée sur une âme de l'excellence la plus rare, une âme où s'étaient donné rendez-vous les vertus qui passent pour les plus incompatibles, les plus exclusives les unes des autres et qui vont apparaître ici une à une.

Elle m'enchanta dès notre première rencontre, chez ses parents, en décembre 1877. J'avais alors vingt-deux ans, elle en avait vingt-neuf mais en paraissait à peine vingt. Une manière de miracle a fait que jusqu'au bout de sa longue vie son aspect devait constamment démentir son âge. « L'éternelle jeunesse » disait-on d'elle. Et comme on pourrait croire à l'exagération d'un mari trop épris pour ne pas s'illusionner, je citerai plus loin des lettres de tiers constatant l'invraisemblable

phénomène de préservation que présenta la physionomie de mon adorée jusqu'au dernier terme de son hiver. Personnellement, je l'eusse comparée, en ses dernières années, à la célèbre Ninon de Lenclos, cette beauté obstinée du siècle de Richelieu et de l'abbé de Chateauneuf, si je n'avais jugé un tel parallèle injurieux pour une femme telle que la mienne, aussi immaculée d'esprit qu'immunisée contre les outrages du temps. Et précisément, c'est à son exquise et persistante pureté de pensée que j'ai toujours attribué sa surprenante conservation plastique. Si, presque octogénaire, elle mourut sans la moindre ride, deux roses aux joues, sous un nimbe de cheveux d'argent qui semblaient d'une jeune marquise du XVIII[e] siècle, poudrée il y a une heure par sa camériste, plutôt que par la neige des saisons, c'est que jamais une méchante ou perverse, ou même simplement égoïste pensée n'était venue effleurer et rider sa limpide et virginale conscience.

Lorsque je l'abordai pour la première fois et que j'appris son âge, qu'elle ne célait jamais, tant elle avait horreur de n'importe quel mensonge, je m'étonnai, à part moi, de ce que tant de charme attendît encore un épouseur. Les hommes étaient donc aveugles !

Or, voici ce qu'une discrète enquête devait bientôt me révéler :

Cette enchanteresse avait été souvent recherchée par des gens très fortunés, non seulement à Bruxelles, mais encore à l'étranger, car une vieille, riche et maladive cousine, M^me^ Coreman, qui en raffolait, l'emmenait tous les ans avec elle dans les villes d'eaux où elle allait faire ses cures : Vichy, Aix-la-Chapelle, Aix-les-Bains. Mais, au loin, son cœur devait d'autant moins répondre aux plus tentantes avances qu'en fille et sœur aimante, elle eût répugné à vivre à distance des siens. A Bruxelles, elle avait été courtisée assez longtemps par un personnage de situation éminente et qui semblait avoir des chances d'être agréé, lorsqu'il lui fit entendre qu'une fois mariée, elle aurait à lui sacrifier ses parents, qu'il jugeait d'un rang trop inférieur au sien pour être admis dans son monde. Blessée dans sa dévotion filiale, elle congédia sur l'heure l'impertinent qui, s'apercevant, trop tard, qu'elle appartenait à la plus grande noblesse : celle du cœur et de l'esprit, revint à la charge pour solliciter à la fois son pardon et l'honneur et la joie de s'unir à elle inconditionnellement, mais se heurta à l'inflexible résistance d'une âme qui ne ressentait plus pour lui que du mépris.

Enfin, lorsque je songeai à briguer sa main, elle était instamment sollicitée par un rentier des plus cossus et de bonne race dont la mère avait été conquise autant que lui-même par ses irrésistibles séductions. Et sa propre famille l'engageait vivement à accepter ce nouveau prétendant doré sur tranches. Elle l'écarta en ma faveur, bien que je fusse sans la moindre fortune, après que j'eus triomphé des scrupules que lui suscitait la différence de nos deux âges, qui lui faisait craindre une déception pour moi, quand elle atteindrait l'automne de sa vie avant la fin de mon été. Je pense que la ferveur de mon amour, mon idéalisme, mon propre dédain de l'argent, et ma foi, aussi romanesque que la sienne, dans la vie touchèrent ce cœur si inaccessible à tout bas calcul et qui était, en vérité, plus jeune encore de sentiment que le mien.

Une boutade y avait, je crois, particulièrement concouru :

— Si vous continuez, lui avais-je dit, à m'objecter une différence d'âge contre laquelle proteste la fraîcheur sans pareille de votre teint et de votre âme, je vais faire comme Faust, appeler le diable à mon secours, mais pour qu'il retranche dix, quinze ans de ma jeunesse, qu'il me donne même figure de barbon, si vous le désirez, afin de me rendre

acceptable à vos beaux yeux, pour lesquels je me damnerais si volontiers !

Cette fantaisie l'egaya (elle savourait toute imagination plaisante) mais elle émut aussi son éolienne sensibilité. Incapable de croire à l'insincérité, elle fut persuadée de l'intensité d'un amour qui me suggérait, fût-ce en badinant, l'idée de lui abandonner, pour l'obtenir, la plus belle saison de ma vie. Pour elle, que devait compter, à côté de cela, son renoncement à un mariage lucratif ?

Je me souviens que, lorsque je fus présenté comme son fiancé à la vieille et opulente cousine dont j'ai parlé plus haut, celle-ci s'écria :

— Quelle chance vous avez, Monsieur ! Je vous jure bien que si j'étais homme — un jeune homme comme vous — ce n'est pas à vous, mais à moi, qu'appartiendrait cette adorable fille !

— Détrompez-vous, Madame, répliquai-je, vous êtres très fortunée, moi très pauvre encore, sauf d'espoir. De nous deux c'est encore moi qu'élirait, rien que pour cette raison, cet ange du désintéressement pour qui l'argent ne pèse rien en regard de l'amour.

Combien de fois, comme on va le voir, les suites devaient attester la justesse de cette louange ! Ma bien-aimée, qui aurait pu conjugalement débuter dans le magnifique hôtel

ou le princier château dont elle était mille fois digne, préférait une « chaumière » meublée d'un cœur. Mais en quel nid charmant son activité d'abeille, son goût sûr, ses doigts de fée ne réussirent-ils pas à muer tout de suite l'étroit appartement de trois pièces et du troisième étage qui fut notre premier gîte !...

Un nid plein de mélodie joyeuse. Car ma délicieuse compagne l'animait d'une ingénue et constante gaieté, exprimée souvent par le rire le plus cristallin, le plus spontané et le plus communicatif qui, au dire de tous nos amis autant que du mien, pût captiver l'oreille humaine. C'est ce rire que j'ai essayé de décrire ainsi dans mon roman *L'Indigne Rivale*, en le prêtant à mon héroïne, Herminie :

> Le député vendéen n'avait jamais entendu Herminie rire avec cet abandon, d'un rire si frais qui fusait comme les notes lancées à plein gosier du bord d'un nid, aux premiers rayons du matin. Il lui sembla que s'il étendait la main, il la refermerait sur le duvet chaud et les plumes tremblantes d'un oiseau. Il savait que le rire est une expression aussi profonde de la sensibilité que les sanglots ou les larmes. Seule une âme extrêmement passionnée et également vibrante de tous les émois peut s'exhaler en si joyeuses et mélodieuses cascades de sons.

Et ce rire jaillissait d'une conscience si claire et si vaillante — ce rire qui m'enivrait en la première saison de notre bonheur, quand les

témoins de ce bonheur nous surnommaient Roméo et Juliette, — ne l'abandonna jamais, même en la saison où l'on nous appelait Philémon et Baucis et où, d'ailleurs, nous gardions encore l'un pour l'autre la passion des amants de Vérone. Il sonna, comme un défi au destin, à chaque jour de nos pénibles et obscurs commencements ; il m'exalta aux instants de nos plus dures épreuves, aussi bien qu'il devait m'exalter dans la plus belle phase de ma carrière, et jusqu'au temps des cheveux blancs, et même quand il résonna sur un lit de souffrance, comme un défi à l'imminente mort. Quel stimulant j'y ai puisé dans n'importe laquelle de mes luttes !

Et — c'est là où j'en veux revenir — à quel admirable désintéressement il rimait !

II

Ecoutez ceci :

En 1888, lorsque, par un inattendu coup de théâtre électoral, les dix-huit députés libéraux de Bruxelles furent balayés au profit du tout neuf parti indépendant ayant à sa tête le comte Adrien d'Oultremont, le futur bâtonnier Théodor, et Léon de Somzée, ce dernier que je connaissais beaucoup, car il m'avait remarqué et avait diagnostiqué chez moi des qualités de

chef, se présenta brusquement chez nous pour me proposer la direction du journal qu'allait fonder son groupe victorieux. Bien que, depuis un lustre environ, j'eusse commencé à percer et à entrevoir dans le lointain, l'espoir d'atteindre un degré élevé de l'échelle de l'*Indépendance,* l'influence que j'y exerçais, la situation pécuniaire qu'on m'y faisait étaient encore dérisoires, en comparaison des offres éblouissantes que m'apporta M. de Somzée.

Je les refusai net — et bien naturellement, — après l'échange d'un seul regard avec ma chère compagne. Libéral de conviction, je n'allais à aucun prix mettre ma plume au service d'un parti pour le moins caméolonique. Le tentateur s'étonna et insista. N'étant pas homme politique, lié par des engagements d'opinion envers qui que ce fût, ne pouvais-je plaider, sans remords, la cause des indépendants, après celle du libéralisme, comme les avocats plaident tour à tour toutes les causes qui les sollicitent? Et ne valait-il pas la chandelle, le jeu qui se présentait à moi : un traitement énorme pour l'époque, des garanties solides de durée et l'impression de mon nom sur la manchette du journal projeté — la « gloire » !...

On devine ma réponse à de tels arguments. Or. en désespoir de cause, et après un coup

d'œil circulaire sur notre coquette mais encore bien exiguë demeure, M. de Somzée eut l'habileté — qui lui eût sans doute réussi ailleurs — de se tourner vers ma femme. Il la pria de l'aider à vaincre mes objections de « poète et de rêveur » dangereusement inconscient des réalités. Discrètement, il lui insinua qu'une aussi séduisante personne qu'elle me devait et se devait d'exercer une intelligente pression sur son mari pour nous tirer de notre médiocrité et se placer elle-même dans le cadre de luxe et de prestige pour lequel elle était si visiblement faite. Elle le laissa, sans sourciller, aller jusqu'au bout et tranquillement, sans effort, parce que sans hésitation intérieure, répondit :

— Excusez-moi, Monsieur. Sous ce toit, il n'y a jamais qu'un seul avis, car nous sommes toujours du même, mon mari et moi, et il vient de vous parler pour nous deux à la fois.

C'est ainsi qu'en toute conjoncture, et sur un ton dénué de toute emphase, elle m'aidait de sa belle abnégation à défendre notre respect de nous-mêmes contre toute défaillance possible, au lieu d'user, pour me conduire à quelque capitulation de conscience, avantageuse pour elle, de l'ascendant que lui donnait sur moi l'intense amour qu'elle m'inspirait.

Peu après cet incident de Somzée, son

profond mépris pour la richesse de source discutable se révéla à sa vieille cousine, Mme Coreman. Devenue vieille et pressentant sa fin prochaine, celle-ci lui tendit un jour les clefs de son coffre-fort en la priant d'en extraire une grosse liasse de billets de banque et une autre de titres de rente représentant ce qui était le Pérou il y a quarante ans. Sa mission remplie, ma femme fut invitée par notre vieille amie à emporter les précieux paquets (1).

— Mais, ma cousine, objecta ma noble compagne, toutes ces valeurs sont bien plus en sûreté ici qu'en dépôt chez nous. Nous ne connaissons pas encore la nécessité d'un coffre-fort, Gérard et moi.

— Justement, ma chère petite, c'est une nécessité que je veux vous créer. Il ne s'agit pas d'un dépôt, mais d'un cadeau que je veux te faire, à toi qui m'a été comme une fille, et laquelle !

— Je vous remercie de votre généreuse intention, ma chère cousine ; mais je n'ai pas le droit d'en profiter. Vous avez des héritiers beaucoup plus proches que moi et il y a dans

(1) Cela se passait dans l'hôtel du nº 15 de la rue Ducale, dont M. et Mme Coreman étaient alors propriétaires et occupants et qui est devenu, depuis l'armistice, la résidence du ministre Paul Hymans.

le nombre des enfants malheureux que je rougirais de dépouiller.

— Tu m'es bien plus proche du cœur, ma chérie, que ceux-là, dont j'ai si fort à me plaindre, et tu ne vas pas me priver de la joie de vous donner, à toi et à ton mari qui avez tant peiné et peinez encore, une preuve dernière de mon affection...

— Non, assurément, chère cousine. Mais cette preuve, d'ailleurs superflue, est hors de proportion avec notre degré de parenté. Contentez-vous de nous en offrir une plus modeste, par exemple un faible legs à titre de simple souvenir, que vous inscrirez ouvertement dans vos dernières dispositions. Tout le monde ainsi sera satisfait.

Aucun raisonnement de la mourante ne tint devant sa calme mais inébranlable décision.

— C'est bien ainsi qu'il fallait agir? me demanda-t-elle, avec un candide sourire, en me rapportant le fait.

Je me contentai de la presser sur mon cœur et d'imprimer sur sa charmante bouche un long baiser, tout en refoulant une larme de fierté et de joie.

Son rire d'oiseau dans l'aurore jaillit :

— Avec des baisers pareils, dit-elle, je me sens millionnaire...

Quelque chose de plus inoubliable encore se passa vingt ans plus tard — au début de l'été de 1908. A cette époque, un changement total s'était produit dans nos conditions d'existence, depuis une douzaine d'années. Mes efforts, secondés par la patience, le dévouement, l'esprit de sacrifice et de sage économie de ma suave associée, qui m'épargnait jusqu'au plus léger souci dans l'organisation matérielle de notre vie, j'avais atteint le sommet de la profession journalistique, la direction et la rédaction en chef de l'*Indépendance*, puis du *Petit Bleu*, ma création, mon enfant, séparé finalement par moi du grand journal international d'où il était issu en 1894. A notre longue période de vaches maigres, les vaches grasses avaient succédé. Et puis, de la « considération », quelque peu de renommée et d'honneurs étaient venus que ma compagne, grande dame d'instinct, portait avec autant de discrétion, de tact et de simplicité qu'elle avait montré de fière dignité au temps de la quasi-misère. Maîtresse de maison née, eût-on dit, elle déployait dans nos réceptions un goût à la fois sobre et sûr qui, de la part de cette « petite bourgeoise » surprenait autant que le style, si gracieux et si original, de ses toilettes, qu'elle continuait, par prévoyance, *à concevoir par elle-même, et à confectionner de ses*

propres mains, — riant de son irrésistible rire, quand ses amies lui demandaient instamment l'adresse de sa couturière ou de son couturier (1). Nos relations intellectuelles et mondaines, devenues nombreuses et brillantes, goûtaient infiniment l'atmosphère idéale de confort élégant mais sans ostentation et de bonheur sans mélange qu'on respirait dans notre demeure, flanquée d'un jardin dont ma fée était la passionnée et inventive jardinière comme elle en était la plus souveraine des fleurs. N'eussent été mon constant surmenage et le regret croissant d'avoir à réprimer sans

(1) A son goût inné, s'unissait une telle patience qu'on lui voyait des robes perlées entièrement de ses propres mains ou des écharpes de gaze si joliment pailletées d'or qu'on eût dit de petits pans du ciel tombés sur ses épaules, avec toutes les étoiles d'une nuit d'été. Elle confectionnait aussi elle-même ses chapeaux, au sujet desquels une de ses amies de jeunesse m'a écrit ceci : « Elle avait un jour retenu la forme d'une coiffure charmante entrevue un instant à la vitrine d'une modiste et le lendemain en portait une identique. Si bien que pendant quelque temps la modiste, enragée de ne l'avoir pas pour cliente, baissait brusquement le store de son magasin chaque fois que passait la belle et adroite « copiste ». Mais bientôt la marchande s'aperçut que le goût et le doigté de votre future femme lui inspiraient des modèles de chapeaux plus gracieux que ceux de n'importe quelle professionnelle. Et c'est alors la modiste qui se mit à épier et plagier la jolie passante. »

cesse, dans le tyrannique engrenage de mes devoirs de presse, mon rêve de littérature pure et de plus fréquente présence auprès de mon adorée, nous nous serions crus dans le plus parfait des Paradis, lorsqu'éclata un bouleversant orage, précédé de quelques coups de tonnerre, sous la forme d'un grave démêlé avec un innommable actionnaire du *Petit Bleu*, lequel, pour de vilains desseins personnels, reprochait au journal, et par conséquent à moi: *primo*, notre intense et clairvoyante campagne contre les calomnieux détracteurs du Congo Léopoldien, Casement et Morel, le premier destiné à être pendu pendant la grande guerre, pour haute trahison envers sa patrie britannique, l'autre à être condamné à la prison pour défaitisme germanophile ; *secundo*, notre dangereux « parti pris » contre le puissant et « excellent » Kaiser Guillaume II, à qui le *Petit Bleu* « ne passait rien » ; *tertio*, notre ardeur francophile qui nous faisait à peu près tout encenser de ce qui était français ; *quarto*, les sacrifices pécuniaires que le journal s'imposait pour la collaboration « parasitaire » *(sic)* d'écrivains tels que Louis Dumont-Wilden et George Garnir, tous deux aujourd'hui membres honorés de notre Académie des Lettres.

Mais le *Petit Bleu* ayant pu, moyennant de

lourds sacrifices, échapper aux griffes de ce maître-chanteur devait, bientôt après, se trouver au prises avec un ennemi d'un autre genre: un tenancier de jeux que la félonie d'un tiers venait, à mon insu, de mettre en possession de la majorité des actions de notre société.

On se rappellera peut-être que, depuis des années, j'avais mené une véritable croisade contre le régime des jeux alors en vigueur, parce qu'il faisait des exploitants de la roulette et du trente-et-quarante, les grands Electeurs, donc les grands corrupteurs, de leurs centres d'opérations. Nos tenaces efforts avaient réussi à faire modifier, dans une certaine mesure, la législation relative à l'exploitation des jeux de hasard ; mais c'était là, naturellement, une raison de plus pour que, l'occasion se présentant, un puissant directeur de tripots s'emparât de mon journal pour le bâillonner.

Je dois dire, à la décharge de celui qui avait saisi pareille occasion aux cheveux, qu'il fit son possible pour n'en pas trop abuser. Il m'offrit de mettre à ma disposition quelques-uns de ses millions pour développer encore le journal dont il n'exigerait pas qu'il défendît la cause de la roulette, mais simplement que je laissasse tomber la question dans l'oubli.

— Ce serait l'hypocrite complicité du silence, répondis-je. Elle me paraîtrait pire que

la complicité franche et cynique. Mon parti est bien pris : vous entrez chez moi par une porte, j'en sors par l'autre !

Pour ne pas avoir à renier ou tout au moins à étouffer une de mes convictions, il ne me restait, en effet, qu'à abdiquer ma situation, à briser ma carrière directoriale, à abandonner l'enfant de mon cerveau, au risque, par surcroît, de voir engloutir bientôt — ce qui advint en effet, — le capital que j'y avais personnellement engagé et qui constituait le gros de notre avoir.

De cette crise douloureuse, je n'avais encore soufflé mot à ma femme, dans l'espoir que la tempête se dissiperait, sans que cet ange de dévouement et d'abnégation eût, selon l'expression de je ne sais plus quel poète, à « y mouiller le bout de ses ailes ».

La catastrophe venue, il m'en coûtait de l'en instruire brutalement. Sans l'ombre d'un doute possible, elle approuverait, comme toujours, une immolation dictée par le devoir de conscience. Mais tout de même, n'éprouverait-elle pas un amer chagrin — sinon pour elle, dont le stoïcisme se résignait à tout — du moins pour moi, à voir s'écrouler ainsi d'un coup l'édifice de notre vie, bâti si lentement, pierre à pierre. C'était le brusque abandon de la plupart des jouissances maté-

rielles et spirituelles qui dérivent d'une sorte de primauté dans la presse, et toute une existence de restrictions nouvelles et de luttes à recommencer, au seuil de notre trentième année d'union. N'allait-elle pas souffrir cruellement, cette fois, de cette sorte d'injustice du sort « à l'égard de son mari ».

Je n'avais pas su mesurer encore, et je m'en étonne aujourd'hui, l'inépuisable bravoure dont s'accompagnait son inflexible droiture, lorsque je priai un de ses frères de venir, le lendemain, déjeuner avec nous, rue de Bellevue, où il me précéderait d'une demi-heure et préparerait à demi sa sœur, à la bouleversante nouvelle, pour amortir le coup que j'avais à porter.

Quand, en exécution de ce programme, j'arrivai chez nous, j'aperçus l'adorée au fond du jardin, en compagnie de son frère, d'une nièce et d'un autre parent. Elle s'entretenait avec eux sur le ton le plus enjoué, sans la moindre trace d'émotion récente. Mon beau-frère n'avait-il pas osé parler? Un regard irrité que je lui adressai à la dérobée parut le laisser indifférent.

On se mit à table. Ma femme gardait toute sa sérénité et j'en étais fort chagrin. Elle ne savait rien, décidément, et j'allais avoir bientôt toute la désolante vérité à lui apprendre.

Au dessert, je vis, avec quelque surprise, apporter du champagne. Très hospitalière et ordonnatrice d'une excellente cave, destinée surtout à nos réceptions, ma compagne détestait cependant le gaspillage et n'abusait pas des breuvages de luxe pour des réunions tout à fait intimes.

Mais, les coupes remplies, elle se leva, un peu timide et rougissante, car elle allait porter un toast (le premier et le dernier de sa vie) :

— Mes amis, dit-elle, avec un léger tremblement dans la voix, j'ai à vous annoncer que mon cher mari va abandonner son *Petit Bleu*, parce qu'à notre honneur, il désire naturellement sacrifier tous nos intérêts matériels. Et je vous prie de faire comme moi, qui vais l'embrasser et le féliciter de tout mon cœur.

La présence de tiers — presque aussi émus, d'ailleurs, que moi-même — m'empêcha de m'agenouiller devant l'exquise créature qui avait trouvé ce moyen de m'épargner la tristesse d'un navrant aveu et de m'assurer, si simplement, mais si pleinement, de sa courageuse adhésion à mon acte de renoncement et à toutes les dures conséquences qu'il devait avoir pour elle.

— Comment t'aimerai-je jamais assez? lui dis-je dans un élan éperdu, après le départ de nos convives.

— En ne doutant plus de moi une autre fois, vilain cachotier ! fit-elle avec un sourire mutin et une caresse. Si tu m'avais tout confié il y a huit jours, voilà huit jours que tu n'aurais à endurer que la moitié de ta peine. Porter un poids à deux, c'est bien plus gai.

Et le rire « d'oiseau au bord du nid » vint me griser plus que l'eût fait une bouteille de champagne entière.

L'élévation, la poésie même de ses sentiments ne l'empêchaient pas d'être une femme de solide bon sens et de rare intelligence pratique. Elle m'interrogea sur les possibilités de réduire peut-être un peu les proportions du désastre. Puis :

— Quand même, après tout, nous serions ruinés de fond en comble, il va nous rester le principal de notre bien : notre amour. S'il faut se priver désormais de beaucoup de plaisirs et même de choses nécessaires, ça nous rajeunira, nous nous croirons revenus à notre lune de miel. Et même j'y songe ! il y a autre chose...

— Quoi donc, ma chérie?

— Au fond, c'est plutôt un bonheur qui nous arrive. Tu te surmenais. Tes fonctions de directeur et rédacteur en chef du *Petit Bleu* t'absorbaient terriblement. Je t'ai eu de moins en moins à moi, en ces dernières années. Tu

vas travailler désormais à la maison, à mes côtés. Tu vas pouvoir aussi réaliser ta grande ambition : écrire des livres, des choses durables. Tout compte fait, que ce serait bête de se lamenter ! C'est plutôt jour de fête : nous avons joué à qui perd gagne ! Et pour commencer, si tu veux, voici un nouveau règlement ; tu ne t'épuiseras plus à écrire le soir ; dès 6 heures, je te crierai : « Les bureaux sont fermés, Monsieur, repos ! repos ! Revenez à votre femme ! »

Je n'ajoute rien. Il y a dans nos musées ou au Louvre, ou en Italie, des chefs-d'œuvre d'art moins sublimes que la vision d'une pareille âme et devant lesquels, pourtant, l'extase rend muet.

Mais une question me monte aux lèvres... Supposez que ma sirène, n'écoutant que nos intérêts positifs, m'eût supplié de leur sacrifier mes scrupules, est-il absolument certain que pe n'eusse pas fléchi devant sa prière? C'est l'histoire de mainte fatale défaillance de journaliste ou d'homme public, obtenue par une amante adulée pour qui on se résigne à tout plutôt qu'à faire pleurer ses chers beaux yeux.

III

Avant de pousser plus loin la révélation de ce qu'on pourrait considérer, néanmoins, comme de simples vertus d'ordre privé, je vais dire quelque chose de *la patriote.*

On a vu, dans le précédent chapitre, de quelle indignation sursauta mon bon génie, à la seule pensée que nos gouvernants pourraient hésiter sur la cinglante réponse, à faire le 2 août 1914, aux infâmes suggestions de l'ultimatum allemand :

— « Comment ! ils délibèrent ; ils ne répondent pas tout de suite : Plutôt mourir que de vous obéir ! »

De cet éloquent cri du cœur, passons aux actes.

L'invasion a commencé. On se bat devant Liége, puis Namur. Des milliers de gens fuient terrorisés, d'autres prédisent sinistrement notre déroute. Ma femme respire et répand autour d'elle un invariable optimisme. En cette exceptionnelle nature, en ce grand cœur, les vertus les plus opposées trouvent place et se concilient. Nulle n'est plus suavement, plus vraiment femme, et pourtant quelle virile énergie de caractère et de gestes !... Pas un instant, elle n'admet le triomphe final des

odieux envahisseurs. Du problème militaire elle ignore tout, sauf que nous sommes dans la situation de David vis-à-vis de Goliath. Mais la cause des agresseurs est trop criminelle pour l'emporter, la nôtre trop juste pour être perdue aux yeux de cet être d'élite qui ne concevra jamais, qu'en fin de compte, le Bien puisse être vaincu par le Mal et qui montre Saint-Michel terrassant le monstre, à la flèche de l'hôtel de ville. Et puis quelle confiance dans sa patrie et ses compatriotes, quel enthousiasme à la vue des miliciens, et surtout des jeunes volontaires, partant pour les champs de bataille ! Certains soldats improvisés et pauvres de ressources s'arrêtent à notre porte pour solliciter un peu d'aide. Elle ordonne qu'un repas leur soit servi, après quoi ils devront lui être présentés, pour qu'elle leur glisse quelque argent dans la main et les félicite de courir au devoir... « et à la victoire ». Plus tard, après l'armistice, un ou deux, dont elle a eu le temps d'oublier les traits, viendront la remercier et lui dire : « Madame, vous m'avez porté bonheur, puisque après quatre ans et demi de périls mortels, votre bénédiction a fait que je reviens sain et sauf ». En attendant, elle n'est pas, une fois, sourde aux demandes de literie, de pharmacie ou d'autres secours pour les ambulances qui se

multiplient sous l'emblème de la Croix-Rouge arboré par beaucoup — mais un esprit tel que le sien soupçonnerait-il pareil calcul? — dans un simple dessein de sécurité personnelle, parce qu'ils imaginent inviolable tout domicile couvert par la Croix de Genève.

Et de quelle patriotique *présence d'esprit* bien supérieure à la mienne, elle fait preuve en même temps. Le *Daily Telegraph*, de Londres, dont je suis le correspondant bruxellois, m'a dépêché le renfort de quatre ou cinq envoyés spéciaux qui parcourent le pays en tous sens (et en de superbes autos), à la recherche de l'encore mythique armée anglaise sur le territoire belge. Un jour, ils m'annoncent que leur énorme stock d'essence dépasse la capacité des caves du Grand Hôtel, où ils sont descendus, et me supplient d'en recueillir une partie chez moi. J'acquiesce étourdiment et les voici installant leur réservoir de pétrole au fond de mon jardin, lorsque ma femme me prenant à part :

— As-tu réfléchi, dit-elle, que toute l'essence disponible est réquisitionnée pour les besoins de notre armée, et qu'en hospitalisant celle-ci, nous allons aider à frustrer le pays d'une chose nécessaire à sa défense?

— Diable! tu as raison, mille fois raison. Comment ai-je perdu cela de vue?

Les envoyés spéciaux à qui je fais part de cette grave objection mais qui ne connaissent, eux, que le devoir professionnel, m'insinuent que si je refuse un abri à la nourriture de leurs limousines, le *Daily Telegraph* pourrait m'en punir en me coupant les vivres, à moi, par représailles.

De sa main qui presse tendrement la mienne, ma femme m'exprime son approbation lorsque je leur déclare que pareille considération ne pèse pas du poids d'une paille contre le devoir de respecter la loi et de ne rien faire de contraire à l'intérêt de l'armée. Les Anglais se croient tout permis. Ils pestent donc contre moi en repartant avec leurs bidons (1).

Mon ange gardien, dont l'intelligence, le sang-froid et la beauté d'âme se manifestent jusque dans les « infiniment petits » incidents, a fait des provisions de comestibles comme pour un siège, l'idée de passer « confortablement » à l'étranger n'ayant même jamais encore effleuré sa pensée. Mais voici Liége et Namur tombés et les armées des barbares en marche foudroyante sur Bruxelles. C'est moi

(1) Ils devaient être rappelés, quelques jours après, en Angleterre par un ordre impératif du War Office qui ne tolérait pas l'intrusion de journalistes sur un théâtre d'opérations militaires.

qui décide le départ. Toutes mes communications avec les journaux dont je suis le correspondant : *Figaro, Illustration, Annales,* édition parisienne du *New York Herald* et *Daily Telegraph,* vont se trouver définitivement coupées et, par ricochet, nos sources de revenus. Et que ferons-nous d'utile ici, dès lors ?

Le 20 août, à l'heure où l'occupation de Bruxelles par les Allemands ne paraît encore qu'une probabilité, je force (1) ma compagne, qu'il me tarde de mettre, avant tout en sûreté, à prendre à la gare du Midi le tout dernier train qui s'y forme et par lequel, via Lille et sous la protection d'une famille d'amis chers (le commandant Adrien de Gerlache, sa mère, sa sœur et ses enfants) elle gagnera Ostende, où je la rejoindrai pédestrement — moi qui suis un infatigable marcheur — dès que j'aurai constaté que le télégraphe, dont le devoir me force à user jusqu'à l'extrême limite, m'est

(1) Il me fallut, pour la contraindre à me quitter, user de cet argument sans réplique : « Ton état rhumatisant t'empêche de faire plus d'un ou deux kilomètres à pied; or, j'aurai à en fournir peut-être quarante ou cinquante quand je partirai; ta présence auprès de moi, à ce moment, qui est sans doute bien proche, rendrait donc notre exode impossible. C'est pour m'assurer la liberté de mes mouvements que je te supplie de t'éloigner tant qu'un train de chemin de fer reste encore à ta disposition. »

irrévocablement fermé par la présence de l'ennemi.

Or, au milieu d'une indescriptible panique, ce tout dernier train, où se sont embarqués nombre de nos soldats blessés cherchant à échapper à la capture, rencontre les uhlans à Forest et doit forcément faire machine-arrière, tandis que moi (qui ne puis rien soupçonner de l'espèce, et qui en revanche, viens d'apprendre qu'une armée du Kaiser occupe déjà les faubourgs de Bruxelles, où les bureaux du télégraphe vont être définitivement clos), je me dispose à partir sans perdre une minute, pour Ostende, via Alost, par marches forcées.

A moins de quelque miracle, nous voilà, sans que je le sache, ma bien-aimée et moi, séparés et pour combien de temps, et à travers quels événements terribles? Elle me cherchera en vain à Bruxelles où elle sera clouée par de chroniques maux rhumatismaux qui l'empêcheront de me rejoindre sur la côte sans quelque véhicule, mais lequel? Je ne la trouverai pas à Ostende et ne pourrai imaginer ce qu'elle est devenue, puisque j'ignore l'incident de Forest et l'ignorerai vraisemblablement toujours, ce menu drame, au milieu de l'immense drame européen, étant de ceux qui échapperont aux rares journaux belges — déjà prohi-

bés par les Boches — qui s'impriment encore de-ci, de-là, en province.

Il y a heureusement un Dieu pour les amoureux, leur amour eût-il trente-cinq ans de date. Le miracle, dont j'épargne les détails au lecteur, se produit.

Je rencontre mon adorée, au fort d'une invraisemblable cohue, au moment où je la crois sur la route Lille-Ostende, et où elle rentre de Forest, pleine d'angoisse à mon sujet et au sujet de nos soldats blessés qui risquent de tomber aux mains de l'ennemi. Le destin n'a pas voulu séparer ce qui est inséparable.

Notre demeure étant close, nous nous réfugions chez un frère de ma femme, en attendant la découverte de quelque moyen de fortune pour gagner une terre d'exil, où nous puissions être bons à quelque chose. Mais en cette phase de la grande guerre, pareil moyen est encore introuvable.

Alors, au bout d'une huitaine de jours, nous réintégrons notre maison de la rue de Bellevue, avec des servantes recrutées au hasard. Et tandis que je m'attache à étudier l'ennemi et à rédiger, en vue de l'avenir, un « journal de l'occupation », qu'un jeune secrétaire, G. L. me dactylographie quotidiennement, ma bien-aimée compagne reprend sa fonction de bonne

Samaritaine. Au surplus, nul danger ne l'effraie. Dans ses promenades, elle ne se contente pas d'acheter, pour me documenter, chaque fois que l'occasion s'en présente, les journaux prohibés, dont les Boches punissent les acheteurs aussi bien que les clandestins marchands ; elle continue à arborer à son corsage un nœud de couleurs nationales, sévèrement interdites, jusqu'à ce que je la prie d'y renoncer, parce que c'est, en somme, une bravade aussi périlleuse que stérile.

— Mais, chéri, tu portes bien nos couleurs à ta boutonnière, toi !

— Un homme, c'est différent.

— Allons donc, Monsieur ! Vous n'avez, pas plus que votre épouse, le droit de vous exposer... pour le roi de Prusse. Un marché : dépavoisez et je dépavoiserai aussi (en soupirant)... mais seulement à cette condition.

Il me fallut bien passer par là.

Aucune des mauvaises et parfois terribles nouvelles des zones de combat n'abattait sa sereine confiance en notre ultime redressement et celui de nos héroïques alliés français. Elle semait autour d'elle du réconfort, comme le soleil sa vivifiante pluie d'or, tout en recueillant de son côté, et en me rapportant tout ce qui pouvait intéresser mon « journal de l'oc-

cupation ». Et aucune infortune ne frappait en vain à la porte de son cœur.

Son intuition l'avertit tout à coup d'un péril que je ne pressentais pas. Notre cher ami, le grand bourgmestre Adolphe Max, venait d'être arrêté et déporté. Elle m'approuva d'aller suggérer aux membres du collège échevinal l'ouverture d'une souscription publique qui paierait la rançon de la liberté du maïeur — souscription à laquelle nous participerions au maximum de nos moyens, mais dont l'idée ne rencontra d'ailleurs pas d'écho, étant jugée chimérique et plutôt dangereuse, en ce sens qu'elle constituerait une sorte de prime au chantage allemand.

— Mais, casse-cou ! ajouta ma femme. Si tu n'y prends garde, ce sera ton tour d'être arrêté demain. Tu es bien imprudent d'écrire ton « journal de l'occupation » ici au rez-de-chaussée, près d'une fenêtre sous laquelle des soldats et peut-être des espions allemands, passent et repassent. Si, au moins, tu installais ton cabinet de travail au premier et bouclais chaque soir tes papiers dans le coffre-fort !

Bien qu'elle me pressât, je remis ce déménagement à la semaine suivante. Ce devait être trop tard.

Au début de la matinée du 30 septembre, deux sbires munis par la kommandantur d'un

mandat de perquisition, firent irruption dans notre demeure en bousculant les servantes, et pénétrèrent tout droit, revolver au poing, dans mon cabinet du rez-de-chaussée, où ma plume s'employait diligemment, en ce moment même, à livrer le Kaiser et ses hordes à l'exécration de mes futurs lecteurs, par un récit détaillé de leurs crimes de Louvain, de Rossignol, d'Andenne, de Tamines, — qu'ils niaient, avant de tenter de les justifier.

Une de nos servantes, affolée comme si les deux Boches en eussent voulu à elle-même, s'enfuit et ne revint plus ; l'autre fut prise d'une attaque de nerfs, à l'issue de laquelle elle partit « faire son marché » pour tirer, elle aussi, son épingle du jeu. De sorte que ma chère compagne, qui vaquait à quelque occupation au second étage, n'était encore prévenue de rien, lorsqu'elle descendit, un quart d'heure plus tard, et aperçut un étranger tenant braqué sur son mari sans armes un browning, tandis que l'autre fouillait mes poches et mon portefeuille, en dépit de mes protestations.

Elle en éprouva un violent saisissement, dénoncé par sa subite pâleur, mais que son courage, paradoxalement uni chez elle à la plus exquise douceur, domina très vite. Accourue auprès de moi avec un joli geste pro-

tecteur, elle me demanda si je savais de quel droit ces Allemands envahissaient notre *home*.

— Du droit du plus fort, ma chérie.

— Du droit que donnent à l'occupant les conventions de La Haye, riposta hargneusement l'aîné des deux sbires.

— Parlons-en, dis-je, des conventions de La Haye ! Elles vous interdisaient rigoureusement l'entrée de la neutre Belgique, *a fortiori* celle de ma maison.

— Nous ne sommes pas ici pour discuter mais pour perquisitionner, interrompit l'autre. Tiens ! un coup de sonnette !... Que personne n'aille ouvrir. Jusqu'à nouvel ordre, vous êtes consignés ici.

— Croyez-vous ? s'écria mon intrépide petite femme. Je vais vous prouver que Madame Gérard Harry, comme toute femme Belge, est encore, malgré vous, maîtresse chez elle !

Et, avant que les émissaires de la « kultur » n'eussent eu le temps de s'y opposer, elle avait gagné le vestibule et la porte d'entrée, qu'elle ouvrit pour introduire M. Lucien Anspach, venu pour me demander un renseignement, et qu'elle mit rapidement au courant de ce qui se passait, en le priant d'aller en avertir quelques amis sûrs, entre autres l'architecte S. P. et M. et M^me^ S. L.

Quand elle reparut, les Boches n'osèrent

récriminer. C'est elle qui les prit à partie en voyant l'un d'eux, le plus jeune — un blond gaillard de vingt ans — ouvrir et explorer une bouche de calorifère, dans l'espoir d'y découvrir une cachette de papiers incriminables.

— Ah ! mon pauvre garçon ! fit-elle, on vous apprend un joli métier dans votre pays ! A votre âge, pouah !... vous promettez !

A ce moment, je défendais contre l'aîné de nos cambrioleurs patentés mon droit de chansonner son Empereur, tandis que le sbire essayait de déchiffrer une complainte à chanter sur l'air du « Roi Dagobert » et que j'avais intitulée « Le Kaiser à l'envers ». Je levai un instant les yeux sur ma noble compagne et la vis de nouveau pâlir affreusement, tandis que son regard, agrandi par une soudaine angoisse, couvait furtivement deux gros rouleaux de papier posés sur une table de la pièce contiguë à mon cabinet de travail. L'éclair de son regard, que je suivis, me rappela celui de la Tosca, lorsqu'il tombe, tout à coup, en arrêt, sur le couteau qui peut la délivrer de l'infâme Scarpia ou la perdre elle-même. Les deux rouleaux contenaient les copies dactylographiées de mon « Journal de l'occupation ». La demi-tonne de documents suspects que les deux Boches avaient déjà trouvés était faite de manuscrits que, grâce à ma déplorable, à mon

illisible écriture, ils devraient perdre beaucoup de temps à mettre au clair dans leurs bureaux — et à la loupe encore ! Mais s'ils s'emparaient des copies dactylographiées, de ce travail, dont chaque page était celle d'un pamphlet germanophobe déchiffrable à l'œil nu, mon sort serait réglé séance tenante.

Ma femme, qui l'avait compris et qui sut dompter en une minute son épouvante, alla s'installer devant la table, de façon à cacher les terribles rouleaux, sans cesser de faire face aux deux Allemands. Et, tout en m'annonçant qu'elle allait me quitter quelques instants pour un devoir urgent de ménagère « qui ne vous concerne en rien, Messieurs les envahisseurs ! », elle sortit par la porte la plus proche, gagnée à reculons.

Je ne soupçonnais pas, durant que la saisie de mes manuscrits se poursuivait avec rage, les affres qu'elle subissait au premier étage, dans le salon, en quête d'une cachette sûre pour les pièces à conviction qu'elle avait escamotées. Elle s'était avisée tout à coup de les glisser sous notre piano. Agenouillée pour cela, mais gênée dans ses mouvements par un peu d'ankylose rhumatismale, elle était tombée tout de son long et, paralysée alors, par la crainte de voir monter les sbires qui découvriraient ainsi le pot aux roses, elle s'était

efforcée, dix minutes durant, comme dans un cauchemar, avant de réussir à se remettre debout. De ces instants tragiques et de ceux qui les avaient précédés et devaient suivre, allait dater le commencement de l'affection cardiaque que son étonnante vigueur d'âme l'aida à combattre longtemps, mais qui devait finalement l'emporter, comme tant d'autres qui ne sont pas directement comptés au nombre des victimes des monstres outre-rhénans (1).

Mais dès qu'elle fut redescendue, elle avait roidi sa volonté, recouvré une apparence de tranquillité parfaite, si torturée qu'elle fût encore par l'appréhension de me voir arrêter sur-le-champ (2).

---

(1) Tous les médecins qui eurent l'occasion de lui prêter leurs soins furent d'accord pour affirmer que, sauf accident, elle était organisée pour vivre cent ans, avec un minimum de décrépitude.

(2) Si, à ma grande surprise, je ne le fus, c'est sans doute parce que ces descentes de justice allemande ne faisaient que commencer à Bruxelles et que l'ennemi craignait encore que l'arrestation immédiate de personnalités connues ne suscitât des révoltes et des incidents bruyants et dangereux pour lui. Jusqu'alors, il se bornait à une méthode hypocrite : convoquant à la « Kommandantur » les suspects, dont on apprenait quelques jours plus tard, par une affiche, qu'ils avaient été condamnés à mort ou à la déportation « par un tribunal régulièrement constitué » et que la sentence avait reçu son application.

Les deux sbires, bientôt après, jugèrent leur moisson déjà plus qu'accablante pour moi. Et renonçant à pousser plus loin leur perquisition, ils me remirent un ordre écrit de comparaître le lendemain matin, à 8 h. 30, devant la Kommandantur en me prévenant que toute tentative de fuite n'aboutirait qu'à l'aggravation de mon cas, ma maison et moi-même devant être surveillés de près.

Ma femme revendiqua la faculté de m'accompagner le lendemain à la Kommandantur: les Boches lui « déconseillèrent la chose ».

— Je n'ai, dit-elle, à prendre conseil que de ma conscience. Elle me fait solidaire en tout de mon mari. Que vous le veuilliez ou non, je serai à ses côtés demain.

— Fort bien, Madame. Dans tous les cas, considérez-vous tous deux comme consignés jusque-là, chez vous.

Je me récriai :

— Vous ne m'empêcherez point de me rendre tout à l'heure à la légation des Etats-Unis, la seule qui ait encore quelque autorité à vos yeux. J'y signalerai la violation de notre domicile et y aviserai quant à ma défense devant vos juges.

L'aîné des sbires réfléchit quelques instants, tandis que son compère achevait l'emballage de l'énorme tas de papiers confisqués.

— Soit, finit-il par dire, mais, vous serez filé et si vous tentez de profiter de cette sortie pour chercher à vous évader, tant pis pour vous !

Restés seuls, nous allions nous consulter, mais la prévoyance de mon intelligente compagne l'incita à aller, avant tout, retirer de leur cachette les documents dactylographiés et à les faire disparaître, sans les détruire, par un moyen ingénieux que je ne divulguerai pas ici, une réapparition des brutes de la Kultur, — qui tireraient alors parti de l'indication, dans quelque circonstance analogue — étant toujours à redouter.

Pour la suite à donner à la perquisition, deux combinaisons s'offraient : obéir à la sommation des Boches, comparaître devant eux et, fort des arguments de Droit, les défier d'exploiter contre moi le produit d'une visite domiciliaire interdite par les conventions de La Haye, en pays neutre violé ; ou bien, nous préparer précipitamment à l'évasion, à l'exil, en trompant toute surveillance par quelque habile stratagème. Ma femme fut d'avis de ne rien décider, avant ma visite à la légation américaine où j'avais d'excellents amis : le Ministre lui-même, le digne M. Brand Whitlock et M. De Leval, son attaché juridique qui devait par la suite, agir si courageusement,

mais hélas ! si infructueusement, pour sauver la malheureuse infirmière Edith Cavell.

Sur ces entrefaites, survint mon secrétaire G. L., venant, à son habitude, dactylographier mon manuscrit. Il nous parla d'un passeport pour deux personnes que détenait un sien ami et dont le libellé était assez élastique pour nous aider à la rigueur à gagner sinon une frontière, au moins une province encore non occupée (1). Nous le priâmes d'aller s'efforcer d'en obtenir au plus tôt la cession.

A la légation des Etats-Unis, MM. Brand Whitlock et De Leval, renseignés sur la nature des pièces confisquées chez moi, n'hésitèrent pas à me conseiller la fuite. Etant donné le mépris germanique pour le droit des gens, il serait insensé d'aller me jeter dans la gueule du loup ; je n'en sortirais que broyé, c'est-à-dire que pour faire connaissance avec le peloton d'exécution ou avec une geôle allemande : éventualité encore pire. Dans le courant de l'après-midi, un homme de confiance

(1) Passeport qui autorisait M. X. à parcourir le territoire pour des achats de pommes de terre, en compagnie d'une autre personne (sans désignation de nom ou de sexe). A ce moment, les Boches n'avaient pas encore organisé leur système rigoureux du passeport à signalement, signature et photographies avec empreintes digitales des titulaires.

de la légation viendrait de la part de celle-ci, m'indiquer un itinéraire qui, m'évitant le plus possible les lignes ennemies, et moyennant un considérable détour, me conduirait à Ostende, où il faudrait m'embarquer au plus vite pour la côte anglaise. Pour le cas où, après un nouvel entretien avec ma femme, j'abandonnerais l'idée de partir ou dans l'hypothèse de l'échec de ma tentative de fuite, M. De Leval devait — et c'est ce qu'il fit — aller, au début de l'après-midi, annoncer à la Kommandantur qu'il s'y présenterait le lendemain matin avec moi, en qualité de « conseil du prévenu ».

Sans doute la vigilance des Boches fut-elle endormie et par cette démarche et par le fait que, de la légation, je rentrai directement chez moi, en homme qui ne songe pas un instant à prendre la poudre d'escampette. De retour sous le toit conjugal, j'appris que notre excellent ami, l'architecte S. P., alerté par M. Lucien Anspach, à la demande de ma femme, était venu écouter le récit de la perquisition et nous dissuader énergiquement, lui aussi, de comparaître le lendemain matin devant une autorité boche. Ayant interrogé ma bien-aimée sur les ressources dont nous disposions en vue de l'évasion et de l'exil, il sut que nous n'avions chez nous que quelques centaines de francs liquides, en dehors de titres de rente qui

n'étaient même plus négociables à cette époque et d'un dépôt de fonds en banque, pour le moment inaccessible, aux termes du moratorium. Alors ce généreux ami ouvrit un portefeuille bourré de billets de banque qu'il pria ma femme d'accepter à titre de prêt. Tout en le remerciant avec effusion, elle déclina son offre que sa fierté et son humanité lui interdisaient d'accueillir (1).

A l'étranger, si nous y parvenions, nous avions presque partout des relations qui nous assisteraient volontiers, si nous en étions absolument réduits à les solliciter. On ne savait pas, d'ailleurs, qu'elle serait la durée de la guerre et les Bruxellois demeurés sous le casque à pointe auraient peut-être éventuellement plus de besoins d'argent que des exilés en pays allié ou ami.

Alors S. P. envisagea une autre contingence. Dans l'état de choses d'alors, la fuite supposait de longues marches ; ma femme se sentait-elle capable de les entreprendre avec moi?

— Tout à fait incapable. Mais je laisserai

(1) Elle venait de repousser de même la proposition admirable d'autres amis alertés qui nous proposaient de nous cacher chez eux. Elle préférait, comme moi, tous les risques à la perspective de compromettre dangereusement autrui pour notre salut.

mon mari s'en aller seul et l'y forcerai au besoin, *car son sort seul importe.*

— Y songez-vous, chère Madame ! Les Allemands vous prendraient comme ôtage et contraindraient ainsi Gérard à revenir se livrer.

— Vous avez peut-être raison, cher Monsieur, mais alors ?

— Alors, voici une solution facile. Si vous pouvez sortir inaperçus, votre mari et vous, que Gérard gagne immédiatement le large, tandis que vous vous cacherez provisoirement chez quelque parent ou ami non suspecté. Vous me ferez connaître, par quelque personne de confiance, le lieu de votre retraite et je vous fais le serment que, d'ici à quatre ou cinq jours, je vous aurai assuré une auto protégée par un drapeau de pays neutre et qui vous conduira, en toute sécurité, au rendez-vous que Gérard vous aura assigné.

M'ayant rapporté ce dialogue, mon adorée m'exposa un plan que lui avait suggéré sa fine sagesse. Elle allait rapidement faire nos préparatifs de départ, trouver des cachettes sûres pour dérober ce que nous possédions de plus précieux à de nouvelles perquisitions et réunir, pour l'exil quelques objets tout à fait indispensables (de ceux qu'on peut porter sur soi). Dans la soirée, à patron minette, chacun de notre côté nous quitterions la rue de Belle-

vue, par un moyen qui nous permettrait d'esquiver toute attention malveillante (et que je ne révélerai pas ici). Et sans un atome de bagage, en tenue de simples promeneurs, nous nous retrouverions chez des amis, dans un quartier assez éloigné, et à proximité d'un coiffeur chez qui je pourrais me faire couper la moustache et me grimer un peu. Elle aurait soin de laisser derrière elle, rue de Bellevue, et bien en évidence, d'anciens portraits de moi (du temps où je portais toute la barbe), pour fausser d'avance le signalement de ma personne que répandrait l'ennemi ; elle se serait assuré, de plus, certaines complicités pour faire éclairer notre demeure *a giorno* jusque vers 11 heures du soir, de façon à faire croire au-dehors que nous venions bien tranquillement de nous mettre au lit, « comme des enfants bien sages », avec l'intention de nous présenter le lendemain matin à la Kommandantur, à l'heure prescrite. Or, avant l'aube du lendemain, je l'aurais quittée avec G. L. et son passeport ; pour gagner, par les routes qu'allait me recommander la légation américaine, le port d'Ostende où elle me rejoindrait dans quelques jours, au moyen de l'inviolable auto neutre promise par S. P. Il y avait des aléas. Nous pourrions, en dépit de toutes les précautions, être aperçus et arrêtés, dans notre

provisoire asile bruxellois, mais c'était improbable. La surveillance devait s'être relâchée, depuis que ma visite à la légation des Etats-Unis et la démarche de M. De Leval auprès de l'autorité allemande avaient persuadé celle-ci de notre obéissance à son injonction. Dans tous les cas, qui ne risque rien, n'obtient rien. Elle avait du reste une foi si absolue en notre étoile et en l'immanente justice !

Et riant de l'exquis rire de son printemps (elle avait soixante-six ans alors, mais en paraissait à peine quarante), elle s'amusa franchement du bon tour que nous allions jouer aux barbares.

Je m'insurgeai : l'idée de me séparer d'elle, ne fût-ce que quelques jours, au milieu de la tourmente où elle pourrait courir de si graves dangers, me semblait abominable. Mais quels arguments lui suggéra son héroïque dévouement ! « Il n'y avait de péril que pour moi ; si je devais être fusillé ou simplement déporté, elle en mourrait et dans quelle affreuse solitude ! » Par contre, elle me jurait que si, par malheur, on parvenait à l'arrêter comme ôtage, elle me rappellerait, sans hésiter, d'Ostende, d'abord parce qu'elle ne voudrait pas me mettre en posture de lâcheté, mon honneur lui étant plus cher que ma vie et que la sienne, ensuite parce que s'il fallait mourir, on mour-

rait ensemble — elle s'arrangerait bien pour cela — et que *mourir à deux, quand on s'aime, c'est bien plus gai.* »

Elle avait toujours été ainsi, aux pires heures, envisageant en rose les perspectives les plus sombres, ne disant jamais « souffrir ou mourir à deux, *c'est moins triste* », mais invariablement « *c'est plus gai* ». De la tristesse, elle en éprouvait sans doute en son for intérieur, mais n'en laissait jamais projeter l'ombre sur qui que ce fût, sur son mari surtout.

Son ingénieux programme se réalisa sans le moindre accroc, G. L. était revenu avec son passeport et ma compagne le décida à faire le lendemain avec moi la longue route tracée par la légation des Etats-Unis et qui devait me conduire à Ostende en y tournant le dos : par Nivelles, Braine-le-Comte (!), Enghien, Lessines, Grammont et Gand. Il était 4 heures du matin, le 1er octobre, quand G. L. vint me chercher dans notre refuge temporaire. Ma bien-aimée s'évertua à paraître calme, souriante, sans anxiété, au moment où je m'en séparais les larmes aux yeux, le cœur lourd comme du plomb, en lui faisant répéter son serment de me rappeler vers elle, si le moindre obstacle venait s'opposer à notre prochaine réunion en lieu sûr.

Je devais ultérieurement apprendre que, dévorée d'inquiétude à mon propos, redoutant que je ne fusse traqué et arrêté à mes premiers pas au dehors, elle s'était sommairement enveloppée d'un peignoir et, pour partager mon sort, si les choses tournaient mal, était sortie, nous avait suivis dans les ténèbres, autant que le lui avaient permis son trouble et ses faibles jambes, si facilement distancées par les nôtres; alors, trahie par son impuissance, était rentrée épuisée de fatigue et d'émotion, mais heureuse pourtant d'avoir pu me dissimuler l'orage de son cœur.

Quelques heures plus tard, dès que la Kommandantur eut compris que je lui faussais compagnie, plusieurs de ses émissaires (je ne ne sus non plus ceci qu'après coup) se présentèrent rue de Bellevue, forcèrent notre porte, fouillèrent la maison de la cave au grenier et même deux maisons voisines, cherchant par quelle issue dérobée nous avions pu nous échapper *à minuit*, « car, déclara l'un d'eux, c'est bien après cette heure-là, où les lustres ont été éteints, qu'ils ont dû prendre la clef des champs ». Furieux de l'insuccès de leur enquête, ils mirent, avant de partir, notre garde-manger au pillage (1); puis, vers midi,

(1) Je possède la preuve évidente du fait : le rapport

firent circuler dans tout le voisinage une espionne « chargée, chuchotait-elle à chaque porte, d'un urgent message de M. Harry pour sa femme, dont vous servirez les intérêts les plus chers, en me disant confidentiellement sa présente adresse ». C'était la tentative prévue de prise d'ôtage, — un piège auquel, par bonheur, aucun de nos voisins ne se laissa prendre.

Pendant ce temps, je gagnais à marches forcées Braine-le-Comte, avec G. L., évitant les voitures publiques visitées par les Allemands, là où il y en avait, mais nous faisant véhiculer de-ci, de-là, par des carrioles de paysans qui, contre des pourboires exorbitants (les profiteurs de guerre sévissaient déjà) nous épargnaient, de loin en loin, quelques kilomètres de *footing*, tant que notre route coïncidait avec la leur. Et c'est vers 10 heures

---

des sbires à leur chef sur leurs perquisitions et notre fuite, — rapport retrouvé dans un des ministères de la rue de la Loi où les Allemands, à l'armistice, les avaient abandonnés avec bien d'autres documents édifiants. Ce rapport disait qu'outre mes écrits, ils (ces sbires) avaient trouvé et confisqué chez moi « beaucoup de bonnes choses », farine, biscuits, etc. Ainsi ces agents judiciaires teutons, opérant des descentes de *caractère politique*, en profitaient pour dévaliser le buffet, *avec la pleine approbation* de l'autorité supérieure auprès de laquelle ils s'en vantaient officiellement!... « *Krieg ist Krieg!* »

du soir que nous atteignîmes la zone belge encore libre : Grammont, après avoir couvert un total d'environ 55 kilomètres à pied.

A Grammont, la voie ferrée avait été coupée à la suite d'une fausse alerte, mais on procédait à son rétablissement et un train, dont nous pourrions profiter, allait être formé le lendemain de grand matin, pour conduire à Gand ou au littoral une légion de jeunes paysans fuyant les tentatives de réquisitionnement de leurs bras par l'ennemi.

Moins fourbu que torturé d'angoisse au sujet de la délicieuse compagne de ma vie, pouvais-je la laisser en danger dans l'incertitude de mon propre sort, pendant les quatre ou cinq jours réclamés par S. P. pour procurer à ma bien-aimée le sûr moyen de me rejoindre? Sachant que cela me serait impossible, je résolus, arrivé à Gand, de renvoyer G. L. à Bruxelles, par les voies les plus rapides, pour quérir et me ramener celle dont le courage et le magnifique dévouement me la rendaient plus que jamais chère. Il était inconnu, insoupçonné des Boches, lui, et avec le secours de son passeport, pourrait faire le voyage en partie par chemin de fer, en partie par autobus et revenir à allure également accélérée, avec ma femme qui passerait pour sa mère, partout où la surveillance de l'envahis-

seur s'exercerait sur le passage des « transports en commun ». Si aucun malheur ne s'était produit à Bruxelles, je pouvais espérer revoir ma compagne, à Ostende, dans une bonne trentaine d'heures.

Le bourgmestre de Gand, feu le sénateur Braun, qui m'honorait de son amitié depuis toujours, me reconnut, malgré la chute de ma moustache et mon maquillage, et non content de me munir d'un sauf-conduit pour « la Reine des Plages », me força à accepter la compagnie d'un détective qui me protégerait jusqu'à notre embarquement pour l'Angleterre, contre toute mésaventure dans la ville balnéaire, infestée d'agents boches, capables de me dépister et arrêter.

Ostende, normalement déserte en octobre, était bondée, cette année-là, de réfugiés flamands ou de baigneurs attardés qui attendaient les événements et dont un ou deux me reconnurent en dépit de mon camouflage.

Du 2 octobre, à 3 heures de l'après-midi, jusqu'au lendemain soir à 9 heures, je connus de mortelles transes, dans l'attente de ma femme. En dépit des sourires étonnés de mon détective qui ne me quittait pas plus que mon ombre, je me rendais à la gare, pour l'arrivée de chaque train, de longues heures avant qu'il ne fût matériellement possible à la chère

attendue d'y parvenir. Déjà la prochaine chute d'Anvers se devinait aux préparatifs qu'on faisait pour recevoir la famille royale et le Gouvernement au chalet d'Ostende et la cavalerie en retraite à la caserne locale (1).

Mais à cela et à toute autre chose, je restais pour le moment suprêmement indifférent, il me faut bien l'avouer, le monde pouvait crouler, si je ne devais pas avoir bientôt près de moi ce qu'à mon estimation il contenait de plus précieux.

Quand, le 3, à 9 heures du soir, ce vivant trésor me réapparut, sous la garde de G. L., mon allégresse s'exprima par un cri si strident que la cohue des arrivants en sursauta. Les baisers de ma femme, d'ailleurs bien plus maîtresse d'elle-même que moi, purent seuls m'imposer silence. Elle était radieuse et pourtant très pâle, et visiblement harassée, avec un double cerne sous ses yeux restés si beaux, malgré son âge.

Que s'était-il passé depuis notre triste adieu de Bruxelles : deux jours et demi auparavant?

Ne cessant de trembler pour moi, elle n'avait pu goûter une seule minute de som-

(1) On sait que les événements subséquents devaient déranger tout ce plan et conduire Roi et Ministres au Havre (Sainte-Adresse).

meil ni un atome de nourriture. Elle n'avait absorbé, de temps à autre, qu'un verre d'eau pour apaiser sa fièvre. Mais, grâce à son étonnant ressort, cette fièvre tomba d'un seul coup aussitôt que, dans le mystérieux visiteur qu'on lui annonçait, le 3, à 7 h. 1/2 du matin, elle eut reconnu mon secrétaire et obtenu de lui l'assurance que j'étais en sûreté. En un clin d'œil, après un rapide adieu à ses amis, qui la jugeaient infiniment trop affaiblie pour quitter sa chambre, elle fut prête à suivre mon secrétaire, sans s'inquiéter des difficultés et dangers possibles du trajet à parcourir pour me rejoindre. La plus lourde et incommode des tapissières, munie d'un moteur et de pneus, quittait alors chaque matin la place Rouppe pour transporter jusqu'à Grammont les voyageurs munis de passeports que de rébarbatifs agents allemands, échelonnés sur tout le parcours, devaient contrôler de près — pas d'assez près cependant, pour y découvrir un nœud de « séditieuses » couleurs tricolores, caché au fond de son réticule par l'irrépressible bravoure de ma femme, pour réintégrer son corsage en terre d'exil. Violemment secouée par les cahots du véhicule, la vaillante créature n'en avait pas moins retrouvé son enjouement habituel qui, à Grammont, se transforma en débordant enthousiasme, lorsqu'elle vit défi-

ler à la gare un bataillon de nos soldats dont elle n'avait pas aperçu l'uniforme depuis le 20 août, c'est-à-dire depuis qu'on n'avait plus vu à Bruxelles que les tuniques gris-pou de l'odieux envahisseur. Elle ne put se retenir, non seulement d'acclamer nos « jass », mais encore de vider entre les mains de ceux qui lui paraissaient les plus pauvres, toutes les pièces d'argent de son porte-monnaie.

Je l'ai dit plus haut, nous ne possédions pour notre fuite vers l'exil, vers l'inconnu, que quelques centaines de francs, déjà sensiblement entamées, maintenant, par nos frais de voyage. Mais n'écoutant que son impulsion de patriote, mon adorée eût encore abandonné aux défenseurs du drapeau les billets de banque de son petit portefeuille si, G. L. ne lui avait timidement rappelé notre indigence présente.

A Ostende, dans l'asile où de braves gens nous abandonnèrent leurs lits jusqu'à notre imminent embarquement avec G. L. pour l'Angleterre, elle ressentit le contre-coup des bouleversements de ces derniers jours. Je voulus retarder notre départ dans l'intérêt de ma bien-aimée malade. Elle s'y opposa formellement, dans l'intérêt de son mari qui pourrait tomber aux mains des Allemands, si nous nous attardions. Et c'est dans un lamentable

état qu'elle prit place, le 5 au matin, sur la malle d'Ostende-Folkestone, au fort d'une tempête si violente que le navire embarquait constamment de véritables trombes d'eau saline et glacée. En route, nous croisâmes l'épave d'un paquebot qui, la veille, avait sauté sur une mine et péri à peu près complètement, corps et biens.

C'est dans la soirée du 5 seulement que, de Folkestone, nous parvînmes par un lent train dominical, à Ramsgate, où nous attendaient impatiemment nos nièces, M^lles^ M. C. et J. V., que la guerre avait surprises en vacances à la côte et qui, prévoyant le pire, s'étaient réfugiées sur la côte anglaise, en ce gentil havre de Ramsgate destiné à devenir bientôt une des cibles favorites des homicides zeppelins.

La physionomie, à ce moment, complètement défaite, de ma pauvre femme leur arracha des larmes qu'elles mirent sur le compte de la joie causée par notre arrivée. Mais elles ne pleuraient pas quarante-huit heures plus tard ; elles riaient au briquet du rire de ma délicieuse compagne dont l'énergie native et la force d'âme avaient déjà triomphé de sa terrible crise.

Plus loin, je dirai quels exemples d'optimisme et de gaîté, cette héroïne sans le savoir, allait donner à son entourage pendant les trois

ou quatre semaines de quasi-misère matérielle que nous devions connaître.

En ce moment, c'est de la patriote qu'il s'agit d'achever le portrait. A peine eut-elle débarqué en Angleterre que les couleurs de son pays avaient repris leur place sur sa poitrine. Leur vue nous attirait des démonstrations de vive sympathie de la part des Anglais, alors si reconnaissants à la Belgique qu'ils nous offraient l'hospitalité la plus large dans des villas ou des châteaux, comme à tous les compatriotes des héros de Liége, de Namur, d'Haelen, d'Anvers. On sait combien de réfugiés belges, qui n'avaient gagné aucune bataille et qui se trouvaient bien lotis sous le rapport de la fortune, usèrent et abusèrent, néanmoins, de la munificence britannique. D'accord avec moi et avec mes nièces, ma femme déclina avec des expressions de gratitude, toute espèce de largesse anglaise. Il s'agissait de nous tirer d'affaire par nos propres moyens, non seulement pour satisfaire notre dignité personnelle, mais aussi parce que, en pareille conjoncture, *chacun de nous détenait en quelque sorte une parcelle de la dignité nationale,* qu'il ne fallait à aucun prix laisser amoindrir par l'acceptation d'une quelconque aumône. Elle honorait ainsi dévotement, filialement, sa patrie comme elle avait

honoré et défendu ses parents contre une riche proposition de mariage subordonnée à leur humiliation. Jamais femme ne fut si absolument égale, pareille à elle-même, dans toutes les circonstances de la vie.

Nous ne soupçonnions pas encore qu'au bout d'un peu plus de deux mois de séjour à Ramsgate, nous allions être appelés à Paris, pour tout le reste de la durée de la guerre, par l'offre que me ferait M. Stephen Pichon, directeur du *Petit Journal*, d'y rédiger chaque jour un « courrier belge » consacré à la défense des intérêts de la Belgique, de son armée et des trois ou quatre cent mille réfugiés flamands et wallons en France.

En attendant, et en dépit des privations que nous infligeait l'état précaire de nos finances (1), ma compagne continua à mériter surabondamment le titre de « professeur de philosophie et de stoïcisme », à elle décerné depuis longtemps par quelques observateurs qui n'entrevoyaient, cependant, qu'une partie

(1) Il ne devait s'améliorer qu'après trois ou quatre semaines, quand j'aurais touché mes honoraires pour quelques articles fournis au *Daily Telegraph* et, par l'intervention de l'ambassade de France à Londres, le montant du prix dont, juste avant la guerre, l'Académie française avait couronné un de mes premiers livres, *Le Miracle des Hommes*.

de sa générosité d'âme et d'action. Elle qui avait été accoutumée, depuis une vingtaine d'années, à un large bien-être, presque au luxe, faisait de notre présente détresse un sujet d'amusement et de plaisanterie. Exemple : elle avait remarqué dans la High street, cette chose phénoménale en Angleterre, royaume du thé : un petit restaurant d'où se répandait un parfum d'authentique café, de café tel qu'on le sait confectionner en Belgique. Et il lui arriva plus d'une fois, à la fin d'un répugnant repas de viande et de légumes bouillis nageant dans une innommable eau chaude, que nous servait — à l'anglaise — le cordon bleu de notre *boarding house,* il lui arriva, dis-je, plus d'une fois de pacifier nos estomacs révoltés en nous disant, du soleil plein les yeux : « Mes enfants, suivez-moi pour un régal. Nous allons dans la High street humer du dehors l'exquis café que vous savez. Son fumet, c'est déjà la moitié du plaisir, — c'est un peu de l'odeur du pays aussi... »

L'expédition s'organisait. Ma femme riait de son rire perpétuellement juvénile en nous voyant aspirer, comme elle, l'arôme du moka et finissait par nous promettre le bonheur complet : la tasse de café même, pour le jour où nous « gagnerions le gros lot ». Le prix de la tasse était de six pence et nos moyens nous

permettaient tout au plus de nous fournir d'articles de première nécessité au bazar où chaque objet se vendait indistinctement deux sous (one penny). Mais ma bien-aimée n'en était ni humiliée ni attristée. Elle pratiquait au plus haut degré la rare vertu de se plier aux circonstances, d'être contente de tout et toujours, de diminuer ses besoins aux proportions de ses moyens, sans un instant de révolte contre le mauvais sort, au contraire, avec la plus belle sérénité du monde.

Un jour, un de nos meilleurs amis de Londres, l'éditeur William Heinemann, nous annonça qu'ayant affaire à Ramsgate, il viendrait nous y prendre tous les quatre pour nous mener déjeuner avec lui au Granville Hotel, le plus élégant établissement de cette plage. Nous n'osions le prier à partager chez nous notre misérable menu. Il fallait donc accepter son invitation. Mais l'hiver battait son plein et ma femme et mes nièces ne possédaient, pour se montrer dans un milieu de cossus Anglais et Anglaises en fourrures, que la maigre garderobe estivale des jours de la fuite. Or, ma bien-aimée, douée — comme on le verra de plus en plus tout à l'heure — de l'imagination la plus inventive et de véritables doigts de fée, se divertit et nous divertit trois jours durant en s'efforçant avec succès d'ailleurs, à donner

aux trois pauvres toilettes les apparences du confort hivernal, par les plus ingénieux des artifices. Et du soir au matin, notre pauvre demeure retentit de son « chant d'oiseau dans l'aurore » !

Simples exemples pris entre cent. Tout au long de sa vie, cette charmante créature parvenait à discerner dans tout malheur, son côté plaisant ou comique ou réconfortant. Aux heures les plus cruelles, on l'entendait répéter : « Songeons qu'il y a toujours quelque part quelqu'un de plus malheureux que nous et qui a plus de raison que nous de se plaindre et d'être plaint », ou bien : « En comparaison de tant d'autres, ne sommes-nous pas au nombre des heureux ? »

On a pu remarquer déjà que sans prétendre à l'esprit, elle en avait tout naturellement, mais quelle rare qualité d'esprit ! jamais employé comme la flèche qui blesse cruellement, toujours comme le baume qui panse onctueusement une blessure.

Des jugements superficiels l'eussent qualifiée « frivole ». Mais en vérité, quelle nature plus sérieuse et plus réfléchie ! Cependant que les Belges de l'Yser aidés des fusiliers marins de Ron'arch (les demoiselles au pompon rouge) disputaient désespérément aux fourmillantes hordes ennemies le dernier lambeau

du territoire et la route de Calais, ma femme propageait autour d'elle, à Ramsgate, comme elle avait fait à Bruxelles, l'espoir, la confiance, qui abandonnaient neuf réfugiés sur dix.

Transportons-nous, maintenant, à Paris, dans la chambre d'hôtel, flanquée d'un petit cabinet de toilette, où, à l'appel du *Petit Journal*, nous allions passer quatre années.

Ma femme y est fréquemment, pour ne pas dire presque constamment, souffrante d'arthritisme chronique et des sournois commencements du mal cardiaque né du cauchemar vécu à Bruxelles et dans la fuite. Son médecin, le docteur A., en vient à lui ordonner l'application de cinquante ventouses de jour à autre, et le plus débilitant des régimes. C'est à peine d'ailleurs, si elle peut absorber la dose d'alimentation d'un petit enfant. Ses dents, restées éblouissantes, sans jamais la moindre carie, tombent d'elles-mêmes une à une, par l'affaiblissement de son état général. Elle marche difficilement sans le double appui d'une canne et d'un bras. Mais sa fragilité physique n'a pas de prise sur la robustesse de son âme. C'est auprès d'elle, de son inaltérable bonne humeur, de son inébranlable confiance que viennent se retremper une légion d'amis, parfaitement valides mais que désespèrent la lenteur de la guerre et la rareté de nos victoi-

res sans lendemain. Elle fait honte aux défaitistes et semeurs de panique ; ils n'osent plus l'être devant la rayonnante foi de cette souriante malade aux cheveux maintenant blanchis. Son patriotisme qui ne se manifeste jamais avec ostentation, qu'exhalent simplement ses fervents regards ou des demi-mots imprémédités, quand on lui parle de son pays martyr, est devenu presque proverbial pour ceux qui nous fréquentent. On l'a vue pleurer d'extase, en baisant un minuscule sachet de terre natale, recueillie sous les fils barbelés de la frontière hollando-belge par nos nièces passées de Ramsgate en Hollande, et qui le lui ont envoyé, sachant qu'elles ne pourraient lui causer une plus vive joie. Une délicate amie française lui enlève ces grains de sable pour les lui rendre sous le verre d'un médaillon attaché à un collier de perles teintes aux trois couleurs de son drapeau, couleurs qu'elle retrouve étalées sous une forme ou l'autre, en chemins de table, et en son honneur, partout où on nous convie, car partout l'on sait sa passion pour sa Wallonie et sa Flandre.

Et comment cette passion se traduit-elle dans les faits? Par un labeur inouï que nulle souffrance n'arrête. De ses mains que l'anémie fait parfois trembler, elle œuvre sans relâche, confectionnant des objets d'habillement pour nos

héros des tranchées, pour les nouveau-nés des plus pauvres exilés belges en France, et pour les petits réfugiés de l'Yser qu'élèvent et instruisent des religieuses flamandes en des colonies éparpillées sur tout le territoire non envahi de France et aux environs de Paris, notamment à Rueil.

J'ai ouvert avec fruit, dans le *Petit Journal*, une souscription destinée à assurer, jusqu'en exil, les jouissances de la Saint-Nicolas, à ces deux mille cinq cents petits déracinés. Sous la bise glaciale de fin-novembre, ma femme se traîne avec moi, malgré le délabrement de sa santé, de grands magasins en bazars, pour choisir la manne des jouets de toutes sortes à acquérir et qu'elle corsera de bonshommes en spéculaus à fournir par une pâtisserie belge émigrée à Paris. Elle m'aide, et avec quel entrain ! à la compliquée répartition de tout cela entre cinquante colonies d'enfants, dont l'effectif numérique et l'âge varient considérablement (il y a des colonies de garçons, des colonies de fillettes, des colonies bissexuelles). Aucun labeur ne lui coûte pour cette œuvre généreuse et celle de l'équipement des petits, — ni aucune dépense, bien que le prix de la laine monte de jour en jour et que ce soit sur notre bourse, un peu mieux garnie désormais, qu'elle en prélève la valeur.

Elle ne fait partie d'aucune association de bienfaisance ; sa modestie repousserait toute tentative de faire figurer son nom sur une liste de dames patronnesses, bien qu'elle fasse pour les malheureux, dix fois plus que la majorité de leurs protectrices attitrées et affichées. L'intime satisfaction de bien faire lui suffit. Son bonheur est toujours fait de celui des autres. Pout toute récompense, elle reçoit parfois un mot de gratitude d'un soldat ou les bénédictions des éducatrices — en robe de bure — des petits déracinés de l'Yser. Mais ce qui l'enchante le plus, c'est l'accueil que lui font ses petits protégés de la colonie de Rueil qu'elle va visiter, pendant les trêves de ses maux, — et qui la saluent d'un compliment naïf composé à son intention ou d'un chœur de la *Brabançonne*, qui la remue jusqu'aux entrailles.

Ah ! je puis le jurer ici, cette noble femme malade qui, septuagénaire, peine si vaillamment pour ses compatriotes petits et grands, eût, sans aucun doute, si elle avait été placée dans les circonstances et à l'âge de Gabrielle Petit, agi exactement comme cette héroïne nationale, avec cette seule différence que, devant le tribunal de sang ou le peloton de bourreaux du Tir National, elle eût pensé et

dit que « mourir pour son pays, *c'est bien plus gai qu'autrement* ».

IV

On va voir si le courage lui en eût manqué.

Toujours semblable, je le répète, à elle-même, dans une incomparable unité d'être, elle avait invariablement fait fi de n'importe quel danger. Je me souviens que, durant les premières années de notre union, nous trouvant à Londres, elle alla avec moi visiter l'exposition d'Earl's Court, où fonctionnait le prototype de tous les futurs Luna Parks continentaux. On y voyait notamment, la forme première du toboggan, où la vertigineuse glissade à pic, en étroits traîneaux, entre deux rails de bois qui constituaient les plus dérisoires des garde-fous, allait provoquer des accidents si graves qu'un règlement de police interviendrait bientôt pour l'interdire et y faire substituer un dispositif moins calamiteux.

— Quel sport amusant ! me dit ma compagne, avec un sourire qui me sollicitait de m'y livrer joyeusement avec elle.

— Tu ne le trouves pas un peu inquiétant, chérie ?

— Voyons, mon ami, d'autres s'y essaient

et y réussissent bien ! Serions-nous plus poltrons ou plus maladroits qu'eux?

C'était son invariable réplique à toute objection de l'espèce, quand quelque risque était à courir. D'autres avaient la hardiesse de s'y exposer. Pourquoi pas elle? Pourquoi pas nous ?

Plutôt que de compromettre à ses yeux mon prestige... et celui de mon sexe, je réprimai mon malaise et satisfis à son envie, m'engageant avec elle, sur le véhicule plat et à une allure folle, dans la course à l'abîme. Nous faillîmes dérailler et nous disloquer les os, mais en fûmes quittes pour une rude secousse au bas de la terrible rampe.

— Tu vois ! me dit-elle, avec un malin sourire, ce n'est pas plus difficile que ça !

Or, trente ans plus tard, pendant nos années de séjour forcé à Paris, ce professeur de bravoure allait, sous ses cheveux blancs, faire face, avec le même candide sang-froid, aux situations les plus tragiques. Jamais on ne la vit prendre peur une seule fois devant les assassines visites nocturnes des Gothas ou le carnage diurne que faisaient de sept en sept minutes les monstrueux obus lancés par les grosses Berthas, d'une si incroyable distance. Alors que la terreur vidait Paris de la moitié de sa population, de sa population cosmopolite

surtout, elle ne songea pas une seule fois à abandonner le champ de notre double activité pour nous mettre à l'abri dans quelque Thébaïde de tout repos. Le devoir n'était-il pas à Paris?... Les frénétiques avertissements des sirènes annonçant l'approche des sinistres Gothas, ne troublaient pas sa placidité, née d'une sorte de fatalisme heureux dont je n'ai jamais rencontré l'équivalent chez personne. Pendant ces explosions de projectiles, alors que, sur les conseils de l'autorité, chacun allait s'enterrer dans quelque souterrain, elle ne consentit qu'une seule et unique fois à descendre dans une cave, mais comme j'y contractai, comme plus d'un autre, un gros rhume, c'en fut fini sans esprit de retour.

— Tu comprends, n'est-ce pas? De la cave on remonte presque sûrement, toi avec une bronchite, moi avec une poussée rhumatismale. Et, il n'y a pas une chance sur mille qu'une bombe vienne nous surprendre là haut dans notre chambre. Alors ?...

Pouvais-je discuter, m'attester moins audacieux qu'elle? Je cédai, et m'expliquai comment la frêle Jeanne d'Arc avait pu entraîner tant de chevaliers hésitants, ou même pusillanimes, aux assauts des villes fortifiées.

Deux traits particulièrement mémorables, entre tant d'autres :

Le jour où, pour la première fois, la « grosse Bertha » frappa Paris d'épouvante, et où toute la vie fut suspendue, jusqu'au soir, dans l'ignorance où l'on était encore de la provenance de ses foudroyants projectiles, ma femme avait pris rendez-vous avec des amis, habitant au quai de Bercy, à une considérable distance de notre gîte, pour y accomplir un devoir de charité que sa seule conscience lui imposait. La grande ville était à peu près déserte à la surface, les neuf dixièmes de ses habitants terrés dans les sous-sols.

— N'oublions pas notre rendez-vous ! me dit ma femme, du ton le plus calme du monde.

— Oh ! protestai-je, il va de soi qu'on ne nous attend pas, un jour comme celui-ci. D'ailleurs, où trouverions-nous un moyen de locomotion ?

— Ils n'abondent pas, cher, mais il y en a. De la fenêtre j'ai vu, tout à l'heure, sur le boulevard des Italiens, rôder un taxi, en quête, malgré tout, de clients. Descendons, il en passera bien un autre...

Au bout d'une heure d'attente, dans le silence et le désert, il en survient un. Nous le hélons. Il ne consent à nous conduire à notre

lontaine destination et retour, que moyennant une formidable majoration de tarif, « car, aujourd'hui, nous risquons une fameuse casse et je ne garantis pas que nous rentrerons avec tous nos abatis ». D'un coup d'œil, je consulte ma compagne. En pratique petite femme elle se met à marchander et finit par obtenir une légère réduction, sous condition que nous soyions responsables de la « casse » possible.

— En route, veux-tu, Monsieur mon époux?

Comment résister à ce cœur de lionne logé dans le corps charmant d'une colombe?

Les sinistres détonations du mystérieux instrument de mort nous poursuivent, de sept en sept minutes, tout le long du trajet, aller et retour, à travers Paris, en apparence aussi peu peuplé qu'un tout petit trou de province. Nous n'en rentrons pas moins intacts. Elle jubilait, — non de son exploit, qu'elle trouvait trop naturel pour en tirer vanité, alors ou après, — elle jubilait de n'avoir pas failli, malgré l'obstacle, à la mission généreuse qu'elle s'était tracée.

Et puis, en l'été de 1918, la journée de la Courneuve!... A 15 kilomètres de Paris, un dépôt gigantesque de millions de grenades sauta accidentellement, semant la ruine et la mort dans son voisinage immédiat!... A Paris même, jusqu'où la formidable pression de

l'air ébranlé fit voler en éclats, dans tous les quartiers, des vitres et des portes, l'écho du fracas dépassa encore tout ce à quoi nous avaient habitués les grosses Berthas et les Gothas.

Nous venions de pénétrer, ma femme et moi, dans l'imposante impasse Edouard VII, du côté du boulevard des Capucines, quand trois assourdissantes détonations, se succédant à quelques secondes d'intervalle, vinrent répandre l'effroi et la déroute, stimulée encore par une averse de débris de verre, provenant du lanterneau de l'impasse qui avait volé en éclats. De la porte du théâtre de l'Athénée bondit une femme échevelée — la buraliste du théâtre, apparemment — dont les cris d'orfraie aidèrent à précipiter le sauve-qui-peut général.

Je tâchai de faire entendre raison à cette hystérique qui clamait : « Des Gothas en plein jour, maintenant ! C'est la fin de Paris ! la fin de tout ! A la cave ! tout le monde dans les caves ! »

— Mais, Madame, fis-je, s'il s'agit réellement de Gothas, ils ont fait leur coup et sont déjà au diable. Vous ne supposez pas qu'ils attendent là-haut la riposte de nos canons antiaériens?

L'affolée ne voulait rien entendre. Les

portes claquaient de tous côtés, se refermant aussitôt sur des gens qui se hâtaient vers les souterrains. Je me tournai vers ma femme. Elle cajolait, pour le calmer, un petit chien qu'elle avait ramassé, parce qu'il hurlait et grelottait de peur.

Un quidam qui avait perdu son chapeau, et sans doute la tête, vint mettre la panique à son comble en clamant qu'un tremblement de terre eût été moins désastreux. « Il ne restait plus une pierre des vastes magasins du Printemps. Tout Paris y passerait ! »

Le vide se fit alors complètement autour de nous deux.

— Veux-tu, me demanda posément ma compagne, que nous allions voir les ruines du « Printemps ». Il a peut-être exagéré, cet homme !

Toujours le même tranquille stoïcisme ! La possibilité d'explosions nouvelles ou d'un écroulement de décombres n'entamaient pas sa quiétude. Appuyée sur mon bras et sur sa canne, elle gagna l'issue de l'impasse Edouard VII. La rue Auber, le boulevard Haussmann, la rue du Havre, qu'il fallait traverser ensuite, semblaient des artères de ville morte, où nous aurions été à peu près les deux seuls survivants. Les bâtisses du « Printemps » étaient toujours debout. Il n'y

manquait que trois ou quatre carreaux brisés et emportés par le cyclone.

— Saint Thomas d'Aquin, dis-je, parlait d'or ; il ne faut rien croire avant de voir.

— Ah ! soupira ma bien-aimée, plaignons les pauvres gens qui perdent la tête et grossissent tous les malheurs. C'est évidemment plus fort qu'eux, mais comme ils doivent souffrir !

De cette « chevalière sans peur et sans reproche » qui eût pu exprimer quelque mépris à l'adresse des poltrons et des fous, ne tombaient que des mots d'indulgence et de pitié. Elle n'exhalait d'indignation, — mais combien profonde alors ! — que contre ce qui était impur ou méchant. Rien ne révoltait sa passion de franchise et de vérité autant que cette formule de l'arrière-pensée : « écrire ou lire entre les lignes ». Quoi ! il existait des gens capables de lâches sous-entendus ou d'insinuations perfides au point de faire servir la parole écrite ou orale à dénaturer leur pensée ! A peine sa loyauté consentait-elle à y croire.

De l'explosion de la Courneuve en 1918, j'arrive à un trait tout aussi caractéristique, noté à Bruxelles cinq ans plus tard. L'affection cardiaque dont j'ai parlé, a fait de tels progrès que sa douce victime ne peut plus gravir les deux étages de notre maison de la

rue de Bellevue, pour monter du rez-de-chaussée à sa chambre, autrement qu'étendue sur une chaise à porteur. Il faut lui épargner l'ascension du grand escalier du théâtre de la Monnaie, pour atteindre les fauteuils de balcon que nous occupons à chaque première représentation, depuis un temps immémorial, et la conduire aux stalles d'orchestre.

— *Quand je serai guérie,* dit cette invincible optimiste, (jamais elle ne prononça : « si je guéris ») nous regrimperons au balcon, ce vieil ami à qui il me coûte de faire des infidélités.

Et elle reste prête à affronter n'importe quelle aventure. Rentrant un après-midi, en coup de vent, je lui conte que j'arrive de l'aérodrome d'Evere, où j'ai fait mes débuts de voyageur aérien, ayant accompli une randonnée d'une heure et demie à bord d'un dirigeable — d'un des Goliaths affectés au service Bruxelles-Paris.

Une flamme passe dans ses yeux :

— Et tu ne m'avais pas prévenue, chéri !

— Je n'étais pas prévenu moi-même, quand mon ami, Léon Gérard, m'a entraîné à Evere pour y assister à de simples expériences. Mais m'eût-on averti, que tu n'en aurais rien su d'avance.

— Et pourquoi cela, s'il te plaît?

— Parce que pareille excursion offre tout de même quelque chance d'accident et que je ne me fusse pas pardonné de te laisser seule, à trembler pour moi.

— Mais tu ne te serais pas envolé seul ; j'aurais été de la partie, et j'en serai, — jure-le moi ! — s'il t'arrive de recommencer. Ce doit être si intéressant !

— Même si la machine casse et qu'on ne ramasse pilote et passagers, qu'à l'état de marmelade?...

— Eh bien, quoi? mon chéri, ne t'ai-je pas dit vingt fois mon sentiment : périr, à nous deux, ce serait *bien plus gai* que chacun de son côté !

Et comme la forfanterie, le bluff, lui étaient inconnus, elle eût, septuagénaire et invalide, fait comme elle disait et navigué dans les nuages aussi intrépidement qu'elle avait parcouru Paris bombardé par la grosse Bertha ou terrorisé par cette catastrophe de la Courneuve.

Invariablement prête à partager avec moi n'importe quel péril ou à en courir un toute seule pour m'en préserver, elle avait vingt fois, sous des formes diverses, agi exactement comme la vénérable femme du grand homme d'Etat anglais Disraëli (lord Beaconsfield), laquelle, une main à moitié broyée dans la por-

tière d'une voiture chargée de la conduire avec son mari au Parlement, s'efforça et réussit à ne point jeter un cri, à ne trahir en rien son horrible mal, afin de ne pas troubler son « cher Dizzy », plongé dans la préparation mentale d'un discours qu'il allait prononcer à la Chambre (1). Oui, vingt fois, mon adorée, à moi, me cacha ainsi quelque affreuse peine physiqne ou morale, pour ne me point détourner de quelque tâche urgente ou simplement pour ménager ma sensibilité.

Lorsqu'au lendemain des vacances pascales de 1924, j'exposai sciemment ma vie pour sauver la sienne au prix de graves blessures et d'une subséquente opération chirurgicale, quelques excellents amis estimèrent ma conduite « chevaleresque ». Mais qu'était le risque que j'avais encouru, à côté de ceux qu'avait tant de fois bravés pour moi mon amante légitime, qui m'eût à n'importe quel moment sacrifié son existence, sans penser qu'elle accomplissait autre chose que son élémentaire devoir?... Aujourd'hui qu'elle n'est plus, je ne ressens jamais à l'épaule ou au bras quelque méchant rappel des souffrances subies pour l'empêcher de périr sous les roues d'un tram lancé à une allure d'express, sans me

(1) *La Vie de Disraëli*, par ANDRÉ MAUROIS.

dire combien mes souffrances sont insignifiantes en regard des héroïques preuves d'amour qu'elle me prodigua et qui lui semblaient plus que payées par une fervente pression de mes lèvres sur ses lèvres.

V

Mais je reviens, un instant, à la période de nos œuvres de guerre à Paris.

Qui calculera l'influence d'une telle femme sur un homme et, particulièrement, sur un écrivain et son œuvre ? Pendant les quatre années, plus que terribles, de 1914-18, je m'étais juré de ne jamais écrire, dans le *Petit Journal,* lu quotidiennement par un million de lecteurs, rien qui ne respirât la confiance la plus absolue dans le triomphe final des alliés, pas un mot qui ne servît, au contraire, à relever les courages défaillants, à réagir contre les paniques « suicidales » dont l'appréhension avait été traduite si caustiquement par cette fameuse légende du génial dessinateur Forain : « *Pourvu que le civil tienne* ! » car tout civil français avait, on le sait, au front, des parents nombreux et non moins d'amis à qui son esprit de capitulation, de débandade se fût communiqué immédiatement, pour la prompte perdition de notre cause.

Or, supposez que mon admirable compagne, au lieu d'aider par son exemple, à entretenir mon parti pris de semeur d'espoir eût, comme tant d'autres, envisagé les choses dans le sentiment sombre et chagrin qu'auraient excusé chez elle son âge et sa navrante débilité, à quel point ses lamentations et ses prédictions de femme alarmée et alarmiste n'eussent-elles pas fatalement déteint sur ma propre mentalité, sur mes écrits et par conséquent, sur le moral de mes lecteurs?... Au contraire, la leçon de son inébranlable confiance n'a cessé d'un bout à l'autre de la longue tourmente, comme en nos antérieures épreuves personnelles, d'alimenter en moi la flamme sacrée et féconde d'une croyance presque mystique. Mieux encore, son habitude de regarder toujours l'envers d'un malheur pour y discerner de consolantes compensations était, par contagion, devenue la mienne aux plus critiques moments. Par exemple, lorsque la Russie abandonna les alliés et les champs de bataille au risque de nous entraîner dans sa propre débâcle, c'est de la salutaire méthode de ma bien-aimée que je m'inspirai de propos délibéré. A force de m'ingénier à découvrir, comme elle faisait si simplement, si naturellement, le remède possible de l'horrible plaie, je conçus le moyen de présenter à mes lecteurs

la désastreuse trahison russe comme un inespéré bienfait des dieux, qui allait nous débarrasser d'un boulet, — d'un allié veule, incertain et terriblement coûteux, — pour nous assurer le prodigieux renfort militaire et financier de la jeune Amérique. Et si ce raisonnement, développé dans le *Petit Journal*, et propagé dans tous les sens à ma demande, par les conférenciers de la Ligue des Patriotes, alors présidée par Maurice Barrès, contribua dans quelque mesure à amortir le terrible coup que pouvait porter l'effondrement moscovite à l'endurance de l'arrière et du front, c'est, je n'y insisterai jamais trop, à l'associée de ma vie, au magnétisme de cette âme supérieure, que j'en dus l'inspiration. Et ce qui ajoute encore au mérite de cette précieuse Egérie, c'est la modestie infinie dont il s'accompagnait. Inconsciente du pouvoir qu'elle exerçait sur moi et sur beaucoup d'autres, elle n'y prétendait pas plus que le rossignol ne prétend séduire nos oreilles, par le chant qu'il prodigue, uniquement parce qu'il est dans sa nature d'émettre des sons mélodieux. On m'a loué et décoré en Belgique et en France pour les services que j'avais rendus pendant la guerre, à notre cause commune. J'eusse voulu, dès lors, dire la très grande part qui lui revenait de ces lauriers, mais elle

s'étonnait et protestait. Elle ne comprenait pas. Qu'avait-elle fait d'extraordinaire ? Tout au plus s'accordait-elle d'être « la bonne petite ménagère » que doit être et qu'est toute femme attachée à ses devoirs d'amoureuse et fidèle épouse. Elle qui avait si bravement partagé les soucis de mes débuts, ne concevait pas en la saison heureuse, qu'elle eût le moindre droit à une part des fruits spirituels de nos luttes. Tout pour son mari, rien pour elle, suffisamment heureuse de jouir, dans l'ombre, du spectacle de mes succès.

En mai 1925, quand une foule de confrères, d'amis de tous les rangs, partis et professions, fêtèrent généreusement, royalement (le Roi ayant bien voulu s'associer par un télégramme à la manifestation) mes noces d'or littéraires et journalistiques, je lui lus le discours de remerciements que j'avais préparé et que terminait l'aveu de l'énorme dette contractée par moi envers cette admirable auxiliaire de tous mes efforts. Elle me supplia de supprimer cette péroraison.

« A quel point j'exagérais ! » disait-elle. Et comme sa passion d'effacement se sentait blessée d'avance par cet hommage public qui lui causerait une gêne insupportable !... Pour m'atteindre à mon point le plus sensible, elle me rappela que son cœur n'était plus solide

et me dit l'émotion dangereuse que lui causerait l'audition de son panégyrique à une table de banquet où elle serait assise.

— Tu apprécies ta femme, mon chéri. Ah ! merci. Cela me ravit, je te le confesse. Que tu me dises, en tête à tête, à l'oreille, tout le bien que tu penses de moi, en scellant cette confidence d'un doux baiser, cela est assez et même un peu de trop, car cela ne va-t-il pas me rendre *folle de bonheur et d'orgueil*?...

Il me fallut couper la fin de mon discours.

L'état de sa santé était hélas ! déjà bien inquiétant. Seul, un effort presque surhumain rendit sa présence possible à cette fête si mémorable pour nous et où elle tenait à se trouver à mes côtés pour entendre, sur d'autres lèvres, mon éloge et s'y associer en m'enveloppant de son regard d'ineffable tendresse. Et la mortelle pâleur qui envahit son pur visage aux cheveux de neige lorsque, au milieu d'ovations qui la visaient elle parut, au bras de notre grand et cher ami Adolphe Max, dans la salle du banquet, me fit un instant tout craindre, encore que j'eusse pris la précaution de lui faire donner pour vis-à-vis son médecin, prêt à se porter à son secours, au premier signe de défaillance. Dans les harangues, par trop flatteuses pour moi, qui me furent dédiées, se glissèrent, respectueuses mais

fugitives, une ou deux allusions au dévouement de mon adorée partenaire. Elle les trouva excessives, n'admettant pas encore le puissant soutien, le noble stimulant, qu'elle avait été sans cesse ni trêve pour l'élu de son cœur.

Je l'affirme : si elle pouvait émerger en ce moment de sa nuit et lire par-dessus mon épaule ce que j'écris pour lui rendre et lui faire rendre enfin justice, elle tenterait de m'arracher la plume pour me laisser le monopole des suffrages accordés aux résultats de *notre* longue *collaboration,* et elle ne me pardonnerait, comme je me le pardonne, de profiter de son éternelle absence pour violer sa sublime pudeur et son désir d'immolation de soi, qu'à la lecture de cette phrase-ci :

« Il faut que toutes les femmes sachent, ce que l'une d'elles, se disant simplement une « bonne petite ménagère », a pu faire pour son pays et pour la cause du Droit et de ses victimes, par la seule magie d'un exquis idéalisme anonyme, mais sans cesse agissant bien au delà de ses forces. Il le faut, pour que toutes les femmes prennent conscience du bienfaisant pouvoir qu'elles sont capables d'exercer, rien qu'en offrant au compagnon de leur vie le quotidien tableau d'une âme aussi bien trempée que celle de l'homme, et certai-

nement bien plus délicate dans les raffinements de sa grâce. »

VI

Par la logique inflexible des choses, qui aime bien ses parents, aime bien sa patrie et, qui aime bien sa patrie aime bien l'humanité. En vérité, la charité, la bonté, l'altruisme du joyau humain que je célèbre en la pleurant, égalèrent son patriotisme.

Je l'ai montrée septuagénaire, malade et peinant, dans une chambre d'hôtel, de ses mains déjà débilitées, et à n'importe quel prix, pour nos soldats de l'Yser et nos petits réfugiés en France (1).

Or, voici un spécimen, entre cent, de son profond altruisme, emprunté aux toutes premières années de notre union, à une époque où nous étions obscurs et pauvres au point que, pour éviter toute dette, tout recours à l'humiliante assistance de nos proches ou de n'importe qui, il me fallut parfois, aux tout

(1) Depuis sa mort, j'ai retrouvé un carnet où, mois par mois, elle inscrivait les quantités — étonnantes — de bonnets de laine, de chandails, de chaussettes, d'écharpes, etc., qu'elle confectionnait pour ses petits protégés. Elle faisait cette statistique mensuelle pour s'exciter à produire chaque mois plus que le mois précédent.

derniers jours du mois, aller, en rasant les murs, confier nos deux montres au Mont de Piété.

Le 5 décembre de l'an 1880 ou 1881, par une température de gel à pierre fendre, elle me revint les yeux brillants de plaisir, d'une « course aux emplettes » qu'elle était allée faire sur les boulevards du centre.

— Tu vas me gronder, dit-elle, en rougissant un peu. Je n'ai rien acheté de ce que nous avions décidé. Et cependant, regarde !

Et produisant son portemonnaie, elle l'ouvrit et le renversa. Il était vide autant qu'un verre de lambic qui eût sollicité le gosier d'Emmanuel Hiel.

— Voilà, m'expliqua-t-elle, je me suis offert un petit régal personnel.

— Pas possible !... Toi !

— Vrai de vrai, chéri. J'allais entrer aux grands magasins... pour y choisir les mouchoirs et les cols qu'il nous faut, lorsque j'en ai vu sortir une ribambelle de mamans chargées de poupées et de jouets retirés de la principale vitrine et destinés à la Saint-Nicolas de leurs mioches. Justement, un tas de petits miséreux s'aplatissaient le nez contre la vitrine et guignaient toutes ces belles choses avec des yeux mélancoliques qui disaient : « Ce n'est pas pour notre bec, à nous ! » Alors,

ta folle épouse a manqué de sagesse. Elle a pris à part trois de ces gosses, les plus déguenillés (ils étaient nu-pieds... par ce froid !) et elle les a poussés dans le magasin où elle les a munis de chaudes chaussettes de laine et de solides petites bottines.

— Ils t'ont bien remerciée !...

— Ils étaient trop ahuris pour cela. Dans leurs yeux j'ai lu autre chose : l'envie des bonhommes de spéculaus qu'ils voyaient à la devanture du rayon de pâtisserie, et qui leur feraient encore autrement plaisir — à cet âge, tu comprends ! — que leurs confortables couvre-pieds. Alors...

— Alors, tu as troqué le fond de ton porte-monnaie contre des Saint-Nicolas en pâte pour tes trois protégés et tu me reviens sans tes mouchoirs ni mes faux cols que nous devrons attendre jusqu'au mois prochain, si ta prodigalité n'a pas récidivé d'ici-là?...

— C'est fou, n'est-ce pas ? mon pauvre chéri.

— Fou, mais doux, petite sainte Nicolette, répliquai-je, délicieusement charmé.

— Sainte Nicolette ! sainte Nicolette ! sauf la « sainte », ça c'est trouvé.

Et sa gaieté éclata, dans le rire dont je ne parviendrai jamais à décrire l'ensorcelante mélodie.

Elle me fit de ses bras un collier en soupirant d'aise.

— Nicolette, oui, c'est gentil tout plein. Appelle-moi encore Nicolette !

Elle ne voyait pas sujet à attendrissement dans son joli sacrifice aux petits déshérités — à ses yeux c'était si simple — elle y voyait plutôt un amusant petit tour joué au cruel destin. Mais cette appellation caressante : « Nicolette » l'avait subitement et subtilement émue. Elle s'estimait si peu à sa valeur, à son incalculable valeur, que le moindre mot qui la proclamait, fût-ce sur un ton badin, lui semblait un hommage excessif, mais combien doux !...

Jamais, au grand jamais, depuis notre mariage, je ne lui appliquai son prénom d'état-civil « Caroline » qui me paraissait dur, lourd, aussi inapproprié à sa grâce de fleur qu'une paire de gros et vilains gants à ses petites mains, si satinées et si blanches. C'était « Linette », par extension du diminutif « Line ».

Un jour, une fantaisie me fit dire « mon Linon ». Elle m'embrassa avec effusion, chatouillée agréablement par « l'honneur » que je lui faisais en l'assimilant ainsi à « la plus fine des batistes ». Et puis, quinze jours après, ayant dû me rendre sans elle à Paris, je reçus un billet signé non plus « Linette », pas même « Linon », mais « *ton* Linon ».

Il y a en amour de ces apparentes puérilités dont tout psychologue saisit la profondeur de sentiment qu'elles trahissent. Pas « Linon », mais « ton Linon », — l'exquis consentement de l'amante au caprice de l'amant.

— « *Ton* Linon »... Oh ! oui, ta propriété, ton bien, à toi tout seul, prends !...

Quelle femme exprima jamais, en une seule syllabe une plus gracieuse soumission, un plus entier abandon d'elle-même, quand c'est elle qui eût pu despotiquement tout exiger de l'homme aimé, puisqu'elle était la Reine de mes sens et l'Impératrice — pour ne pas dire la Divinité — de mon cœur !

Et maintenant de ce jour lointain de la Saint-Nicolas où elle fut sainte Nicolette, faisons une énorme enjambée — quarante ans — dans l'espace chronologique.

Revenue de Paris, après l'armistice de 1918, dans un état d'épuisement qui m'inspira la plus vive anxiété, elle se débat si énergiquement contre son mal cardiaque et ses troubles arthritiques, qu'elle étonne bientôt un chacun par son entrain, son enjouement, son « éternelle jeunesse », reconquise. Sans doute elle boite ; entre ses yeux et la lumière, un voile, d'abord très léger, celui de la cataracte naissante, s'interpose. Mais de se retrouver un jour dans son état normal, elle ne doute pas

un instant. Car, son âme ayant toujours la radieuse santé de ses vingt ans, elle ignore l'âge de son corps, d'ailleurs si miraculeusement préservé aussi, et n'attribue jamais ses souffrances aux fatals et irrémédiables effets des années, mais à de purs accidents, guérissables, moyennant qu'on ait *la volonté* de guérir et que l'on combatte pour la guérison. Donc elle combat de toutes ses dernières forces, et, plus d'une fois semble vaincre, ce qui arrachera, un jour, ce cri à Maurice Maeterlinck, qui a eu une vision nette de ce drame du vouloir : « Ah ! l'héroïque femme qu'est la vôtre ! » Ce qui inspirera à une autre de nos anciennes et attentives amies, la brillante romancière Marguerite Baulu, ces lignes répondant à la nouvelle de mon affreux deuil : « Pour rester à vos côtés, jusqu'à la dernière limite du possible, comme elle a splendidement bataillé contre ses maux ! *Dieu sait combien sa vaillance a volé d'années à la séparation !* »

VII

Rien ne la désespère, non plus qu'aucun malheur qui lui survient ne parvient à l'aigrir, à lui infuser la moindre amertume.

Une après-midi, aux derniers instants d'une

visite que nous venions de faire à Mme la baronne S., à moins de cent mètres de chez nous, la canne qui la soutient glisse sur le marbre d'un escalier de vestibule. Elle perd l'équilibre, choit à la renverse, et heurte de la tête l'angle du dernier degré. Elle s'est évanouie. Un flot de sang jaillit et teint en rouge la fine mousse de ses cheveux blancs. Ranimée par nos soins, elle rouvre les yeux, voit autour d'elle trois ou quatre visages navrés, et moi qui me suis agenouillé et pleure et sanglote, dans mon impuissance et celle de nos amis à soulever son corps blessé et frappé d'inertie. Elle redresse la tête et, blême encore, nous sourit, et, d'une voix qui n'est plus guère qu'un souffle :

— Ne vous désolez pas ainsi ! Une simple petite secousse ! Il n'y paraîtra plus demain !... (1)

Elle ne s'émeut que de notre douleur. C'est

(1) La faiblesse croissante de ses jambes fit que cette chute se répéta à plusieurs reprises en d'autres circonstances, au point de lui valoir, de la part d'un ami badin, le surnom de *Madame Niagara!* Le sobriquet la fâcha si peu que lorsqu'elle tomba pour la dernière fois (en 1925), elle ne fut pas plutôt remise de sa secousse qu'elle s'écria en riant : « Encore cette *Madame Niagara!* Incorrigible, n'est-ce pas? »

elle qui veut nous consoler et nous rassurer : « Il n'y paraîtra plus demain ! »

Il faudra tous nos efforts réunis pour la remettre debout et la transporter dans une auto qui la ramènera chez nous. Le médecin requis en toute hâte trouve toute sa personne affreusement endolorie ; il ne répond de rien. Puis, un spécialiste de la chirurgie la tient plusieurs jours en observation et finit par pouvoir proclamer l'absence de toute lésion interne. Ses contusions ne l'en rivent pas moins à son lit durant des semaines.

— Bêta chéri me dit-elle, quand je lui dissimule mal ma révolte contre l'injustice qui frappe un pareil ange. Tu vois bien que « ton Linon vi cô » (1).

Et voici qu'à peine debout, elle accepte de faire d'une traite tout le fatigant voyage de Bruxelles à Cannes, pour passer six semaines auprès d'un frère fixé sur ce point de la Côte d'Azur. Une de ses nièces, infirmière volontaire pendant la guerre, l'accompagne en attendant que, retenu à Bruxelles jusque vers la Noël, je puisse l'y rejoindre avec une autre nièce. Mon cœur n'est pas sans éprouver un serrement d'inquiétude, à son départ. J'écris

---

(1) Variante du mot wallon : *Pierrot vi cô* (Pierrot vit encore).

à deux de nos meilleurs amis parisiens, Gaston Berardi et Mme Jacques Rouché, pour les prier d'aller la voir à la gare de Lyon, durant les deux heures qu'elle aura à y passer, avant le départ du rapide du P. L. M., et voici textuellement la lettre que je reçois de Berardi le lendemain matin, et que je conserve parmi d'autres précieuses reliques :

Je rentre de la gare de Lyon où j'ai trouvé ponctuellement, à 5 heures, Mme Harry et son aimable nièce. Et mon plaisir s'est doublé de voir votre chère femme marcher avec une légère claudication seulement et presque sans secours. C'est quasi allègrement qu'elle a fait, à mon bras, le petit voyage pédestre du restaurant à son wagon où elle est montée avec un minimum d'assistance et où nous avons continué à faire « salon » et même à recevoir des visites, car Mme Rouché et une autre amie sont venues saluer l'intrépide voyageuse.

En vérité, je ne m'attendais pas, après ce que j'avais su des dures épreuves qu'elle a subies, retrouver Mme Harry si jeune sous ses jolis cheveux blancs, et si pleine de vie et d'entrain. Elle m'a dit la promesse de son médecin de la voir marcher à peu près normalement au moment du retour et, ma foi, j'escompte presque autant qu'elle cette heureuse prédiction!

Je n'ai pas l'illusion de croire que ma lettre vous apportera les premières nouvelles du voyage dont la route est déjà semée de plus de cartes postales à votre adresse que ne le fut de cailloux blancs la route du Petit Poucet.

Et de Mme Rouché, cet autre « rapport » :

J'arrive de la gare de Lyon, charmée, cher Philémon,

d'avoir embrassé votre chère Beaucis à son arrivée de la gare du Nord et d'avoir pu constater sa belle mine et sa vaillante gaîté. Personne ne se fût douté qu'elle eût fait déjà plusieurs lieues de chemin de fer et traversé Paris, tant elle était fraîche et toute charmante. Sous ses cheveux blancs qui lui vont décidément à ravir, ses yeux brillent comme deux étoiles. J'espère que la suite du long voyage ne la fatiguera pas trop, mais je voudrais bien être déjà à demain 3 heures pour la savoir arrivée saine et sauve, car je sais quelle fragilité masque son étonnant courage.

Voilà comment, à soixante-quatorze ans, cette vivante petite merveille du monde est portraiturée par d'autres que son passionné amant légitime : si jeune, si fraîche, si charmante, si intrépide, une clarté d'étoile dans les yeux, et si entièrement « mon Linon » que, pour rassurer son mari anxieux, elle égrène sur sa route autant de tendres messages qu'elle rencontre de gares de halte.

L'hiver suivant, elle refait le même voyage, avec moi cette fois, surprenant de plus en plus tout le monde par sa résistance à de nouveaux ébranlements de sa santé. Mais c'est le dernier long trajet de l'espèce qu'elle aura effectué. Ses yeux luttent énergiquement, mais avec un succès décroissant, contre la cataracte qui, pourtant, n'en ternit pas l'éclat stellaire, tandis que son visage conserve son teint de jeune fille. La marche lui est devenue de plus

en plus pénible, et, à qui s'étonne de l'extraordinaire bonne humeur qu'elle garde, en dépit de tout, elle réplique :

— Oh ! rien de plus facile ! Une simple habitude à prendre. On s'accoutume à la souffrance, on s'y adapte aussi bien qu'à la bonne santé.

Et maintenant, débute l'hiver de 1926-27. La voici presque aveugle, étendue, à demi-paralysée sur le lit qu'elle ne quittera plus que pour le cercueil. Par intermittences, elle éprouve d'effrayantes palpitations de cœur, et, à d'autres moments, de déchirantes crises de toux bronchitale. Pour comble, tout mouvement va lui être bientôt enlevé par une double phlébite et ses menaces d'embolie foudroyante. Elle sourit et dit ses projets pour « quand je serai guérie ».

— Ah ! vraiment, me dit un jour sa nièce, M^lle^ M. C..., très assidue auprès d'elle, quelle charmante malade que ma tante ! Tant de maux et tant de douce résignation ! Jamais une plainte, un mot amer, — au contraire, un si visible effort pour calmer nos inquiétudes, pour égayer, au lieu de chagriner qui que ce soit. Ah ! la charmante malade !

— Eh bien, lui répondis-je, tu répètes textuellement, sans le savoir, la remarque faite sur cet ange à Paris, il y a *quarante-sept ans*.

Chez ma mère, où nous passions une huitaine de jours, elle fut prise d'un accès de sciatique — dont tu sais au moins par ouï-dire quelles violentes douleurs elle occasionne. Or, à l'issue de chacune des trois visites qu'il lui fit, le médecin de ma mère, le vieux docteur L..., ne put s'empêcher de dire et redire : « *Ah! la charmante malade!...* si patiente, si stoïque, si enjouée même et si manifestement préoccupée de n'attrister personne, de garder tout son mal pour elle. Je n'ai jamais rencontré rien de pareil. Ah ! la charmante malade ! » Tu vois qu'en dépit de toutes les années, ta tante ne change pas plus au moral qu'au physique. Evidemment il y a chez elle un optimisme qui l'aide à se défendre et la sauvera sans doute, cette fois encore, mais, tout de même, quelle générosité de nature !

Générosité qui allait trouver toutes les occasions *d'agir,* jusqu'au dernier souffle.

Mireille, une jeune servante, française par son père, roumaine par sa mère, mais orpheline depuis son enfance et qui soignait « mon Linon » avec un dévouement vraiment touchant, allait se marier. Le matin du jour fixé, elle confia à ma femme que son fiancé et elle devaient connaître une bien mélancolique journée nuptiale. Ils seraient tout seuls, à l'exception de deux témoins. La belle-mère,

fanatique flamingante, ne voulait même pas voir une bru à qui elle ne pardonnait pas d'être Française ni de lui enlever, en la personne de son fils, un gagne-pain.

— C'est dommage, n'est-ce pas? Madame, aujourd'hui j'aurais tant voulu pouvoir dire « Maman ».

La malade, la mourante, lui prit la main.

— Je serai votre petite maman, dit-elle très doucement. Montez vite vous faire belle et revenez me faire voir — oh ! je puis voir par le toucher ! — si vous êtes tout à fait bien et surtout assez chaudement vêtue.

La servante s'éloigna.

— Ecoute, murmura mon adorée, prends donc dans mon réticule mon petit portefeuille et tires-en, pour ces deux enfants, le plus gros billet de banque que tu y trouveras, afin qu'ils puissent s'offrir aujourd'hui un peu de luxe... C'est fait?... Bien. Mais, je réfléchis qu'à leur âge, ils voudront terminer gaiement un pareil jour. Téléphone donc au théâtre où l'on joue la plus amusante pièce du moment et loue deux places pour eux... Enfin...

— Il y a autre chose ?

— Si tu veux bien. Tu m'a apporté tout à l'heure de bien beaux lilas blancs. C'est un vrai bouquet de mariée. Quand Mireille redescendra, je le lui offrirai en lui mettant un

baiser de petite maman au front. Ainsi, elle sentira tout de même un peu de protection maternelle, le jour de ses noces...

A peu de temps de là, une indiscrétion lui apprend — ce dont je voulais lui épargner le souci — qu'un parent qu'elle aime bien se trouve dans un gros et cruel embarras d'argent où il n'y a aucunement de sa faute.

— Veux-tu me faire un gros plaisir ? me demanda-t-elle. Examine vite, vite ! l'état de nos finances et fais, pour l'aider, le maximum du possible et même de l'impossible.

Il s'agissait d'une somme pour nous très considérable.

J'acquiesçai naturellement au désir de ma sainte qui esquiva les expressions de gratitude de son obligé en lui répétant :

— Non ! non ! tes ennuis me tourmentaient au moins autant que toi-même. Et, que je suis heureuse de les savoir écartés. Ah ! que je suis heureuse !

Pour un peu, c'était toujours elle qui eût remercié autrui du bien qu'elle lui faisait.

Du rez-de-chaussée, j'avais transporté mon outillage de travail au second étage dans la chambre voisine de la sienne, pour la quitter le moins possible, — non pas que je fusse hanté de la crainte de sa fin prochaine — l'idée

d'un pareil désastre m'eût rempli de trop d'horreur — mais parce que je voulais participer constamment aux soins nécessaires à son rétablissement, et aussi la distraire d'une inertie forcée qui devait sembler presque intolérable à une femme dont la multiforme activité avait été celle d'une abeille qui ne connaîtrait ni limite aux jardins ni morte-saison.

Pour dissiper cette dernière appréhension, elle me tenait le même langage qu'à quiconque l'interrogeait là-dessus :

— M'ennuyer moi, pendant ces mois de paresse ? Mais tu sais bien que l'ennui et moi nous n'avons jamais fait connaissance. Mon présent état de momie serait, certes, désagréable, si je n'avais pas la ressource de me figurer que c'est une halte du temps pour me permettre de rêver d'autrefois, de revivre, par le souvenir, tous nos beaux jours, nos beaux voyages, nos fêtes d'amour et d'amitié et les amusants hauts et bas de notre si intéressante existence. Tiens ! tu m'as crue endormie tout à l'heure : je ne l'étais qu'à demi... Je passais la revue d'une partie de ce cher passé. Et le temps fuit ! fuit ! Quelle heure est-il, dis ?

— Cinq heures trente.

— Déjà !...

Etait-elle aux trois quarts sincère, comme j'en eus la conviction ; ne jouait-elle pas aussi par instants, une sublime comédie destinée à me préserver de toute angoisse et à chasser mes scrupules de garde-malade résolu à ne plus quitter son chevet jusqu'à sa guérison ? Je le crois également.

Car, elle m'exhortait, presque chaque jour, soit à accepter quelque séduisante invitation, soit à aller faire une longue promenade indispensable à ma santé.

— De ne jamais quitter une chambre de malade, cela ne te vaut rien, mon chéri. Va, je t'en prie, respirer de l'air frais à pleins poumons. Ne te mets pas en peine de moi, M... te remplacera ici ; et puis, ta paresseuse Linon est un peu fatiguée — de quoi, bon Dieu? — et, elle a besoin que tu la laisses un peu dormir !...

Elle invoquait de même un impérieux besoin de sommeil pour interrompre les lectures que je lui faisais, dès qu'elle sentait ma voix commencer à se fatiguer et s'enrouer.

Et puis, à quels dangereux exercices elle se livrait ou voulait se livrer pour m'épargner des veilles ou des réveils fatigants !

— Ton pauvre oncle ! disait-elle à sa nièce

M. C., je lui fais passer, comme d'ailleurs à notre servante, de si mauvaises nuits ! Tiens, aide-moi à réaliser ce moyen-ci de changer de place ou de prendre mes potions toute seule.

Le moyen qu'elle proposait pouvait — et elle le savait — lui être fatal, car le moindre mouvement opéré sans secours *(elle en avait fait deux fois la redoutable expérience)* risquait de précipiter l'influence mortelle de la phlébite. Mais quelle catastrophe n'aurait-elle pas encourue pour ménager quelque peine à son mari ou à son entourage !

Elle voulait me faire relayer par quelque infirmière. Je dus m'y opposer énergiquement. D'abord, parce qu'une infirmière est, souvent, comme le prêtre, le fatidique annonciateur de la mort, c'est-à-dire que sa venue est susceptible de hâter le dénouement sinistre, par le funèbre pressentiment qu'elle insinue, parfois, aux plus optimistes patients ; ensuite, parce qu'au cours d'une longue et terrible maladie qui avait failli m'enlever à trente ans, elle avait tenu, contre toutes les exhortations possibles, à me soigner jour et nuit, et à me sauver, sans l'ombre d'une intervention étrangère, m'enveloppant d'une telle atmosphère de rédemptrice tendresse que dans mes *Fleurs de la Saint-Martin*, j'en évoquais, des années plus tard, l'ineffaçable souvenir à chaque ligne

de ces strophes (1) intitulées : *Volupté de souffrir :*

Quel bonheur de souffrir dans la chambre bien close,
En un demi-sommeil, sur l'oreiller soyeux,
Et de sentir que tout se fait silencieux
Afin que le mal même, engourdi, se repose.

On devine, tout proche, un souffle contenu,
Un regard où l'angoisse à l'espoir se mélange,
Un pas qui s'assourdit, et c'est celui d'un ange
Glissant avec à peine un bruit d'ailes menu.

Dans la fièvre, on perçoit la tiédeur d'une haleine
Au chevet de la couche où les os sont blottis,
Ou bien c'est un très bref et vague chuchotis,
Un soupir qu'on refoule, un geste qu'on refrène.

L'éclat de ce flambeau ne pourrait-il blesser
Deux pauvres yeux qui vont bientôt s'ouvrir peut-être:
On l'éloigne, il pâlit; la pénombre va naître,
Douce comme la main qui vient de la verser...

Le patient grelotte : aussitôt une oreille,
Qu'allume de rubis un sang prompt à l'effroi,
S'émeut et le miracle opère, on n'a plus froid :
La mort a reculé devant l'amour qui veille.

---

(1) Dans une autre pièce, — un sonnet intitulé : *Trinité*, — je montrais, chez elle, l'épouse en qui, dans toutes les circonstances, se manifestaient les tendresses de la mère, de la sœur, de la maîtresse, à la fois.

On dirait qu'en l'espace attentif et discret
Frissonne un flot sans fin de muettes caresses,
Que s'effeuillent autour de vos blêmes détresses
Toutes les fleurs d'une âme odorante; on dirait

Que l'air même est tissu de baisers en tel nombre
Qu'on pourrait les palper en allongeant la main
Et qu'il ne reste plus un pouce de chemin
Par où le sort mauvais puisse frayer son ombre.

Et l'on se garde bien de déclore les yeux,
De profaner pareils instants d'un seul murmure.
On adore en secret la cruelle torture
Dont une femme a fait un mal délicieux...

Rien de plus absolument vrai. Au prix de sa propre santé, mon ange gardien m'avait victorieusement disputé à la mort, toute seule, durant de longues semaines et avec une sollicitude si inlassable, si délicate, si passionnée tout ensemble qu'aujourd'hui encore cette critique période de notre vie commune m'apparaît comme le temps d'une de mes plus grandes félicités. Et maintenant allais-je avoir l'ingratitude d'oublier sa leçon admirable et d'abandonner son sort à quelque indifférente étrangère, endurcie par sa profession ?

Quinze jours avant celui où elle devait me quitter à jamais et me rendre par là le plus malheureux des hommes après m'en avoir fait

le plus heureux de la terre, ceci encore se passa :

Une voisine, une de ses meilleures amies, Mme G., âgée de quatre-vingt-six ans, avait été frappée d'une double pneumonie dont, naturellement, elle s'était remise à grand' peine. Mon adorée en avait pris un bien plus vif souci que de son propre martyre, m'obligeant à aller chercher constamment, chez sa voisine, le bulletin de ses progrès.

Je finis par lui annoncer que son amie, suffisamment remise pour oser entreprendre un voyage de porte en porte, viendrait l'embrasser le lendemain entre 11 h. 1/2 et midi.

Elle exulta.

— Ce me sera une vraie fête, dit-elle, mais à une seule condition : Mme G. restera déjeuner avec nous.

— Dis plutôt avec moi, puisque, pour le moment, tu fais à peine un semblant de repas. Mais ne crains-tu pas la fatigue ?

— Voyons, chéri, il ne s'agit pas de moi. Elle est vieille, *elle ;* elle relève d'une maladie extrêmement grave, *elle ;* et l'ascension de nos deux étages, suivie de la descente, au bout d'une très courte visite, lui serait par trop pénible. Tandis qu'en faisant dînette avec nous près de mon lit, elle aura le temps de se reposer tout à fait. Va vite lui signifier ma

condition et que... c'est à prendre ou à laisser.

Sa volonté s'accomplit. Elle accueillit avec allégresse sa vieille amie. On l'eût prise, elle, pour la convalescente s'évertuant à réconforter une condamnée !

— Et bientôt, n'est-ce pas, avant ma cure de juin à Ostende, nous allons reprendre nos bonnes petites promenades du matin, à l'avenue De Mot, moi entre vous deux. Il y fait si bon et si beau ! Les arbres verdissent déjà superbement, paraît-il. La jeune verdure printanière, quoi de plus charmant ! Et je sais que des bataillons de nos braves soldats y passent toujours vers les 11 heures. Car, en longeant l'avenue Louise, leurs clairons sonnent et je les entends d'ici (de l'index elle se met à marquer la mesure). Ils ont une allure si martiale, si fière, nos troupiers, depuis la guerre et la victoire. Oh ! c'est bien sûr, ils vaincraient encore les Boches, si ces monstres revenaient...

Je suis obligé de prendre la parole pour la lui couper, car elle a pâli et son cœur bat si fort que je tremble de la voir, l'instant d'après, en proie à une de ses navrantes crises.

Et puis, dix jours plus tard — quatre à peine avant l'heure abominable qui va nous séparer, elle me déclare qu'elle se sent mieux, donc que je puis, sans la moindre inquiétude, assis-

ter ce soir-là à un banquet d'honneur offert à M. Herbette, ambassadeur de France, et auquel j'ai adhéré depuis longtemps.

Je m'y refuse... Quel chuchotis de ma subconscience commence donc à saper mon aveugle foi dans la guérison de ma bien-aimée et m'arrache des larmes (1) que je ne m'explique pas et qu'elle ne voit heureusement point, puisque le voile de ses yeux s'épaissit chaque jour un peu plus ? Elle insiste et m'empêche d'expédier un télégramme d'excuses que je viens de rédiger à l'adresse des organisateurs de la fête et où je me porte malade.

— Justement, mon chéri, voici assez longtemps que tu pâtis, à mon chevet du manque de distractions. De cette soirée tu me reviendras plus valide, et puis, si tu as toujours saisi

(1) Je possédais un filet de voix que j'avais fait entendre jadis dans quelques réunions intimes et que l'âge n'avait pas étouffé encore, car, sauf accident, rien n'est résistant comme l'organe vocal qui persiste à s'exercer. Cette voix plaisait à ma bien-aimée, puisque c'était celle de son mari. Et jusqu'à la veille de son dernier jour, elle en réclama une petite aubade et une sérénade quotidiennes, « comme le merle en donne à sa compagne pendant qu'elle couve », disait-elle de son ton d'exquis et spirituel badinage. Mais quel mystérieux avertissement interrompait en tout dernier lieu ma chanson et brisait tout à coup ma voix dans un involontaire sanglot?

chaque occasion de manifester ton amour pour la France, tu sais que je l'aime autant que toi, puisque le cœur de la femme suit celui de son mari. Considère-toi comme mon délégué à ce banquet français. Tu videras une coupe de champagne à la santé de ce cher et beau pays pour ton compte et une autre pour le compte de ton Linon. C'est un devoir ça et tu ne vas pas bouder au devoir, n'est-ce pas ?

Le « devoir » ! Jusqu'à l'heure de sa léthargie suprême elle s'obstina à vouloir pratiquer *ses* devoirs les plus humbles comme les plus hauts. Sur son lit de mort elle s'inquiétait de tout ce qui concernait l'ordre dans la maison et, se faisant dicter les comptes du ménage, les inscrivait sur un agenda, ou plutôt, croyait les inscrire, car non seulement le stylo tremblait entre ses doigts, mais sa quasi-cécité altérait son écriture au point de la rendre informe et absolument illisible. Et je garde comme une relique d'un prix inestimable ce petit agenda attestant son illusion et sa volonté de s'acquitter de sa charge de maîtresse de maison jusqu'au bout, jusqu'à son dernier soupir.

Autre chose. Elle avait observé mon intense joie lorsque, pendant un court répit de ses maux, il lui arrivait de manifester un léger réveil d'appétit, donc un léger mieux, et pour

me causer cette joie, sa voix d'agonisante, réduite à un souffle, me murmurait encore : *j'ai faim,* proférant ainsi un sublime mensonge, car elle se montrait impuissante à goûter du moindre aliment, malgré d'héroïques simulacres.

Enfin, cette admirable parole rapportée par une de ses plus intimes amies : « Si tu savais à quel point mon mari est bon. Voici tantôt six mois qu'il me soigne ! *Comme il doit être fatigué, bien qu'il me le cache !* » Elle souffrait à en mourir, et c'est moi qu'elle plaignait !...

A de tels souvenirs, mes mains, instinctivement se joignent, mes genoux veulent fléchir... Mais non ! mais non !... Je ne veux pas la vénérer, mais l'adorer encore, toujours. Car vénérer une pareille femme c'est la hisser comme une froide statue sur un piédestal qui éloigne d'elle ; et, même dans la mort il me faut ma sainte tout près de moi, dans mes bras, cœur contre cœur...

VIII

Pour citer *tous* les traits sublimes dont elle fleurit ainsi, jusqu'au bout, sa marche à la tombe, il me faudrait tripler le nombre de ces pages. Or, que de choses il me reste à dire pour fixer certains aspects, dont je n'ai guère

parlé encore, de ce diamant humain qui avait tant de facettes !

Il convient qu'on sache par exemple, comment fut mère, plus que beaucoup de mères, une femme qui ne connut jamais les douceurs, tant souhaitées, de la maternité. Elle ne se contentait pas de « laisser venir à elle les petits enfants », elle les appelait — les plus malheureux surtout. D'instinct, elle savait si bien comment il s'y faut prendre pour les rendre heureux, sans gâteries dangereuses, que très souvent des mamans obligées de s'absenter lui confiaient la garde des leurs, avec la certitude de les retrouver mieux portants, plus disciplinés et pourtant plus débordants d'entrain et d'affection qu'auparavant... C'est sous son égide que, durant la guerre anglo-boer, M^me^ Botha, femme de l'héroïque général transvaalien, plaça sa fille Hélène, envoyée en Europe pour y poursuivre ses études ; et ma compagne accepta mainte autre tutelle et l'exerça de telle façon que ses pupilles se mettaient à la chérir autant que si elles lui eussent dû la vie.

Mais, c'est les plus déshérités, je le répète, qu'elle attirait le plus volontiers sous son aile. On l'a vu, lorsqu'il s'agit de la Saint-Nicolas des pauvres gosses de Bruxelles, puis six ou sept lustres plus tard, quand il s'agit des petits

réfugiés de l'Yser en France, et aussi, — sur son lit de mort, — de sa servante orpheline, prête à se marier.

A une autre époque, ce cœur si maternel s'apitoya sur le sort d'Henriette X..., une frêle fillette de concierge qui, élevée dans une étroite loge, semblait candidate à la tuberculose. Non contente de suggérer les lois de la puériculture à la maman, Elle aida à leur application aussi discrètement mais aussi efficacement que possible. Plus tard, elle décida les parents à donner à leur fille assez d'instruction pour qu'elle pût gagner sa subsistance dans une atmosphère plus saine que celle de son enfance. Ils en firent une excellente sténodactylographe. A la fin du mois de mai de la catastrophique année 1914, disposant de quinze jours de congé, Henriette fit pitié à sa protectrice par sa pâleur et son visible état de surmenage.

— Allez vite préparer votre valise, mon enfant, ou plutôt, prenez celle-ci. Nous allons, comme d'habitude, mon mari et moi, passer le mois de juin à Ostende. Je vous enlève. Et dites à vos parents qu'au bout de votre quinzaine je vous renverrai saine, fraîche et rose... comme une rose.

Mais, après la guerre, durant laquelle Henriette ne quitta pas Bruxelles, s'ouvrit pour la

jeune fille une phase romanesque de son existence, où ma femme joua encore le rôle le plus tutélaire. En son bureau de sténo-dactylo, au consulat de France, Henriette avait fait la connaissance d'un brillant officier de l'armée française, le capitaine G. en mission en Belgique et appartenant à une famille bien rentée. Les deux jeunes gens s'aimèrent. La jeune fille en vint faire la confidence troublée à ma femme, en exprimant la crainte que la distance sociale qui la séparait de l'officier ne fût un obstacle insurmontable à leur bonheur. C'était la conviction de ses père et mère, à elle, qui la traitaient de folle et la rudoyaient. Elle-même avait l'impression que si son vœu s'accomplissait, elle aurait le sort de l'humble héroïne du *Rêve* de Zola, qui meurt d'un excès de joie, en recevant la bénédiction nuptiale, aux côtés de son prince charmant. Ma bien-aimée la rassura. « Quand un amour vrai attire l'un à l'autre deux être loyaux, il peut faire, aujourd'hui encore, le miracle d'unir un grand seigneur à une bergère. » Mais il fallait se montrer prudente et pleine de réserve, être avant tout jalouse de son honneur, modérer son penchant et ne point irrévocablement se promettre, avant que les parents de l'officier eussent formellement consenti à ce qui pourrait leur sembler une inacceptable mésalliance.

L'admirable conseillère fut religieusement écoutée et obéie, à chaque phase de ce petit conte de fée qui finit par le mariage le plus heureux. Aujourd'hui, la femme du capitaine G. a deux jolis bébés. Elle est venue de France avec son mari me rendre visite, à l'occasion de mon affreux deuil. Et toute en larmes, elle m'a dit :

— Je savais que cette angélique M^me^ Harry portait toujours bonheur à ses protégées ; et il est certain que je lui ai dû le meilleur de mon bonheur, à moi.

Or, cette « angélique M^me^ Harry » s'avisa un jour d'un moyen plus systématique et plus général de satisfaire un peu sa vocation maternelle. Apte à tous les travaux possibles, (elle confectionnait elle-même de ravissants abat-jour pour les lampes électriques, des tentures, des rideaux, des coussins, des couvre-pieds, d'un goût exquis), elle se mit à fabriquer des berceaux pour les nouveau-nés de nos proches, de ses amies, voire de tout fruit de légitime amour promis à l'une de ses servantes.

Son talent, servi par des doigts si habiles, qu'elle apprit à l'âge de soixante-deux ans, et pratiqua avec une rare facilité, l'art de confectionner la dentelle au fuseau, élabora ainsi avec passion un nombre considérable de

petits chefs-d'œuvre sous forme de « paniers Moïse » ouatés, capitonnés, enrubannés par elle pour le dorlotement des petits attendus, trompant ainsi le regret que lui causait sa stérilité, se donnant l'illusion d'œuvrer pour une descendance à elle, et allégeant, en même temps, avec joie, la tâche préliminaire des accouchées. Elle ne s'arrêta que le jour où ses troubles visuels lui rendirent la tâche impossible. Et encore, mon reliquaire renferme-t-il des instantanés photographiques qui la montrent à soixante-quinze ans, sous la neige de ses cheveux, souriant à la poupée d'une arrière-petite-nièce et la balançant sur ses genoux avec les agaceries d'une vraie jeune maman pour son premier-né.

Et voici qui montre à quel point de jolies idées telles que les siennes peuvent « essaimer », même après la disparition de qui les a conçues. Une amie de mon adorée, Mme H. A., à qui je parlais de ces berceaux, m'interrompit pour s'écrier :

— Mais c'est elle qui fit ceux de mes fils Max et Léopold et qui étaient de purs bijoux ! Au fait, c'est elle qui, si elle eût conservé la vie et la vue, préparerait actuellement un berceau pour la prochaine délivrance de sa toute dévouée jeune servante. Ecoutez, je vais la remplacer, la continuer, la prolonger, en

faisant pour cette servante ce qu'elle eût fait elle-même, cette Providence ! Et je le ferai avec un de ses propres paniers Moïse, que j'ai conservés.

Bien d'autres encore aideront à la prolonger peut-être indéfiniment. Car, inspiré par cette charmante réminiscence, j'ai proposé que la « journée des mères », instituée cette année en Belgique pour chaque second dimanche de juin, devînt aussi « journée des berceaux », où les femmes stériles ou en deuil de leurs enfants ou restées célibataires feraient l'offrande de ces nids de nouveau-nés aux femmes fécondes et surtout aux plus nécessiteuses d'entre elles. Et ce projet a déjà enthousiasmé assez de dames pour être, je crois, assuré de sa réalisation et fournir ainsi aux déçues de la maternité le moyen de se consoler un peu de leur déception, tout en pratiquant la bienfaisance sous une de ses formes les plus délicates.

IX

D'ailleurs quelle touchante initiative de l'espèce même exercée dans l'ombre d'un milieu restreint, n'a-t-elle pas chance de se propager et durer longtemps après sa novatrice ? On m'a fait honneur de mon rôle —

considérable, je le reconnais, sans fausse honte — dans la genèse de l'*Œuvre du Grand Air pour les Petits*, aujourd'hui plus que trentenaire et qui, tout en suscitant mainte imitation à l'étranger, a atteint un rare développement chez nous, sous la direction, si infatigablement dévouée de notre ami Jules Carlier, son président. Or, c'est l'incessante influence charitable de ma femme qui, à l'origine, excita mes propres et ardents efforts en faveur de cette entreprise, si salutaire et si solidement assise désormais.

Il y a un domaine, le domaine floral où certain geste d'elle fructifie également. Je crois avoir déjà donné à entendre que cette fervente de toutes les belles choses fit de notre jardin de la rue de Bellevue le plus original peut-être, le plus caressant aux yeux et à l'odorat assurément, des jardinets de Bruxelles. Mais longtemps avant cela, sa passion des fleurs s'était attestée dans des conditions plus difficiles, c'est-à-dire dans l'ornementation des balconnets ceinturant un vaste appartement que nous occupions à l'angle du boulevard Anspach et de la rue des Riches-Claires. Elle avait créé là, à l'aide de caisses de terre constamment nourrie de graines de plantes et de fleurs grimpantes, un merveilleux petit jardin suspendu devant lequel bien des

regards s'arrêtaient, ravis. C'est à la vue de ces corbeilles aériennes que feu Francis Nautet, l'excellent historiologue de la *Jeune Belgique*, courut proposer dans l'*Art moderne*, pour les boulevards du centre, un concours de balcons fleuris dont le coup d'œil captiverait les étrangers arrivant à Bruxelles par la triste et laide gare du Midi, en faisant succéder comme un radieux sourire de bienvenue à la grimace première. Sous les auspices de la société « Bruxelles attractions », le concours eut lieu l'année suivante et son tout premier prix fut alloué à mon ange de désintéressement qui, soit dit en passant, fut plutôt blessée d'une récompense qui semblait attribuer à un calcul la création de son jardin suspendu, uniquement inspiré par le plaisir de nous donner, à nous et aux passants, une fête constante de la vision et de l'odorat. Elle avait eu, d'ailleurs peu de concurrents, l'entretien de ce genre de décor réclamant trop d'argent et trop de soins persévérants. Et quand nous transportâmes nos pénates au 52, rue de Bellevue, où son art inappris allait enfanter une autre petite merveille, la compétition florale tomba en désuétude, sa stimulatrice, son animatrice n'étant plus là.

Mais voici qu'à distance, la gracieuse innovation née de la sienne renaît. Les concours

de balcons fleuris n'ont-ils pas été institués depuis trois ou quatre ans à Gand, la ville des Floralies? La Société royale d'horticulture de Bruxelles n'en a-t-elle pas, en Septembre dernier, organisé un qu'elle a doté de nombreux prix à décerner aux concurrents les plus dignes? Que l'on convertisse cette compétition passagère en œuvre permanente, surtout dans les quartiers les moins riants : on répandra ainsi le goût d'un des plus poétiques spectacles possibles, et on donnera une impulsion accrue au lucratif tourisme que nous avons si grand intérêt à encourager. C'est ce que ma chère disparue eût souhaité.

Dans les propos que le bon sens et l'amour patrial de mon adorée opposaient aux détracteurs du climat de Belgique, on trouverait, de plus, une fine philosophie à vulgariser.

Durant notre dernier séjour à la Côte d'Azur, en 1923-24, un déraciné de Belgique, attiré là-bas sans esprit de retour par la splendeur du ciel et de la végétation, nous plaignait de continuer à habiter un endroit aussi froid, aussi pluvieux et aussi dénudé en hiver que le chef-lieu du Brabant. Ecoutez la réplique de ma femme :

— Cher ami, le climat du Midi est admirable, en effet, bien qu'un peu traître parfois. Et nous nous grisons comme vous de ses per-

manentes débauches de couleurs et d'odeurs. Mais nous avons tout de même des compensations en Belgique. D'abord, c'est *notre* pays, celui de notre lignée et de nos cœurs. Ensuite, la pluie, repoussoir de la sécheresse, chante quelquefois une bien jolie chanson sur les feuillages et les ourle de diamants de la plus belle eau. Vous nous reprochez nos jours de neige. Ils sont trop rares, hélas ! Connaissez-vous rien d'aussi touchant que cette blancheur des choses... Nos arbres dépouillés de l'hiver, notre terre nue? Quelles fêtes, après tout, ils nous préparent par le contraste du printemps ! Quelles douces émotions on goûte à suivre la lente renaissance des choses; à voir les premières pousses s'annoncer, puis éclore avant la féerie de leur épanouissement ! C'est comme les premiers bégaiements et les premiers pas d'un enfant, que le jardinier élève, et guide lui-même. Avec votre quasi-perpétuelle belle saison, vous ne connaissez pas les surprises des jeunes et tendres verdures. Vos fleurs, trop hâtives, sont comme des enfants nés à l'âge de vingt ans, sans avoir coûté de peine — d'accord ! — mais vous privant du plaisir délicat qu'on éprouve chez nous à regarder leur formation et à y aider. Oui, sans doute, il « fait gai » ici tout le temps, ou peu s'en faut, mais encore plus

gai chez nous, parce que nous y savourons mieux ce qui n'y est pas sempiternel.

Ne s'efforçant jamais au *mot* ou à la *phrase*, elle disait ces choses avec des mots encore plus simples, mais avec une entraînante spontanéité et des intonations de voix aussi persuasives que le chaud rayonnement de ses beaux yeux.

X

A certaines manifestations particulières de sa gaieté, — si expressive d'heureuse philosophie et de candeur à la fois, — j'ai fait allusion dans ma peinture d'Herminie Destournier, c'est-à-dire dans mon roman *L'Indigne Rivale*.

Un des jeux où se complaisait sa belle humeur consistait en de brusques travestissements destinés à mystifier son mari, pour l'amuser. Et ce jeu-là, elle s'y livrait d'autant plus volontiers qu'elle possédait vraiment le génie d'improviser n'importe quelle petite comédie avec le minimum de moyens possibles.

A Londres, où, arrivant d'une vacance en Ecosse, nous sommes conviés au mariage du grand explorateur Stanley avec Lady Dorothy Tennant, à l'abbaye de Westminster, nous assistons un soir à la représentation du populaire opéra-comique japonisant *La Geisha*.

Elle est frappée de la piquante fantaisie du costume des nipponnes de théâtre : le front ceint de lotus bleus, la haute coiffure tourmentée et soutenue par un haut peigne; le kimono en broderie blanche tranchant sur un bas de jupe d'éclatante nuance.

Le lendemain matin, à mon réveil dans notre chambre d'hôtel, une geisha debout au bord du lit se penche sur moi avec le plus câlin sourire. D'anciens numéros du *Petit Bleu* enveloppant les paquets de notre malle ont été chiffonnés par ses mains habiles et patientes jusqu'à prendre exactement la forme des lotus; de son long face-à-main en écaille, ma magicienne a fait le peigne servant de pilier à la coiffure, imitée à la perfection. Les housses des fauteuils et du canapé de notre chambre et un jupon rouge lui ont fourni les éléments du kimono et de son « soubassement ».

Une autre fois, à Venise, après une visite matinale aux musées et aux églises, terminée par celle de l'Ecole de dentellières fondée par la reine Marguerite, elle me prie, se sentant un peu lasse, de la reconduire à l'hôtel, tandis que j'irai faire seul l'ascension du Campanile. Il est convenu qu'en rentrant à l'hôtel, où je l'ai reconduite, je l'attendrai dans le hall, où elle descendra pour l'heure du dé-

jeuner. Ce programme exécuté, me voici dans le hall croquant le marmot. Un premier coup de gong donne le signal du repas. Je m'impatiente et pour la troisième ou quatrième fois tire et consulte ma montre, lorsque m'aborde une belle Vénitienne en mantille, le visage plaqué de provocants accroche-cœur, le chignon et le corsage fleuris de camélias rouges, le tablier bariolé : image exacte du type de dentellières que nous avons vues à l'ouvrage une heure auparavant.

« C'est, je crois, Monsieur, après une Bruxelloise que vous vous morfondez. Tant pis pour elle ! Voici, à sa place, une dentellière vénitienne qui vous la fera oublier. »

Comme à Londres, elle a opéré cette métamorphose avec les seules ressources — camélias exceptés — qu'elle a trouvées à portée de sa main. En Hollande, elle m'apparaît sous la coiffe de métal doré, à oreillettes, des Frisonnes ; à Budapesth, où nous sommes allés visiter l'Eposition du Millénaire hongrois, en paysanne magyare ; aux lacs italiens, en Luganaise trottinant sur les curieuses sandales de bois usitées dans la contrée ; que sais-je encore? Après sainte Nicolette, c'était sainte Frigolette !

Elle était de ces immaculés esprits féminins qui savent garder une sorte de « chasteté

quand même », jusque dans le mariage. Or, supposez-là, *avant* son mariage, dans la situation de Virginie au dénouement du roman de Bernardin de Saint-Pierre : elle se fût résignée, aussi bien que la fiancée de Paul, à mourir naufragée plutôt que de se dévêtir devant son futur époux. Seulement son ingéniosité, sa promptitude d'imagination, à elle, lui eussent suggéré à l'instant un décent moyen de sauver à la fois sa pudeur, sa vie et son amour : par exemple l'utilisation, à la manière de lady Godiva, de son opulente chevelure à travers laquelle le sourire malicieux de ses yeux eût nargué le menaçant destin.

A chacune des surprises que ses déguisements m'occasionnaient, il eût fallu voir le spirituel pétillement de ses prunelles et entendre la musique joyeuse de sa voix devant mes comiques sursauts, puis devant le subtil attendrissement que m'inspiraient ces espièglerie charmantes d'une sainte qui s'amuse et qu'y aide un tel génie d'improvisation et d'adaptation.

Oui, si ses charitables trouvailles attestent une sorte de « génie du cœur », ses dons d'assimilation en toutes choses trahissent un non moins extraordinaire génie de l'instinct. Sans la moindre passion pour les jeux qui requiè-

rent du talent, de l'adresse ou de la chance, elle s'y prête toujours de la meilleure grâce, pour être agréable au prochain et y fait preuve d'une rapidité de compréhension qui déconcerte « la galerie ». Ainsi, un soir, dans un salon ami, au début de la vogue des parties de bridge, on insiste auprès d'elle pour qu'elle y remplace un absent. Elle consent. Bien qu'elle ne connaisse pas l'A B C de ce jeu « subtil », elle repousse, à son habitude. toute initiation *théorique,* pour éviter une perte de temps et n'a pas une demi-heure *pratiqué* cet exercice compliqué que déjà elle en a pénétré les mystères, et à la fin de la soirée est proclamée « redoutable bridgeuse » par son petit cercle.

A Paris, en la dernière année de la guerre, elle refusait obstinément de remplacer par des chaussures neuves ses bottines aussi fatiguées que les miennes, — qu'elle m'avait forcé à renouveler. En ce qui la concernait, il s'agissait de ménager notre bourse, pour pouvoir continuer à confectionner des chaussettes, chaussons, chandails, châles, foulards, bonnets à destination de nos soldats et des petits réfugiés de l'Yser (1). Une après-midi, je la

(1) Extrait d'une lettre de Mlle Marguerite Baulu : « Que je l'ai admirée à Paris pendant la guerre! Elle qui

surprends, une grosse aiguille à la main, une bottine renversée entre ses genoux, avec, à ses côtés, un petit morceau de cuir, un petit marteau et de petits clous qui attendent leur tour d'entrer en action. Elle est en train de *ressemeler* ses chaussures de ses mains de princesse, si blanches et si lisses, « faites pour caresser les enfants ou pour cueillir les roses ».

Mon ahurissement l'égaie, comme toujours.

— Tu ne me savais pas savetier, dis?

— Mais où donc as-tu appris ce métier-là?

— D'autres le font bien, mon chéri! Je les ai regardé faire, voilà tout. Et de s'essayer à quelque chose qu'on n'a jamais tenté, c'est si plaisant!...

Et voilà qui évoque la méthode qu'elle pratiqua pour recruter nos différents fournisseurs, à Bruxelles, après l'armistice. Partout où elle découvrait des invalides de guerre capables d'exécuter ses commandes, c'est à eux qu'elle s'adressait exclusivement, la qualité de leur marchandise fût-elle inférieure. Notamment,

---

avait toujours tenu à être si élégante, pour vous faire honneur, sacrifiait jusqu'au nécessaire de sa toilette, en plein hôtel, pour envoyer quelque argent à sa pauvre amie L., à Bruxelles, et des présents utiles aux poilus et aux jeunes réfugiés. Et comme déjà elle souffrait, et avec quelle douce acceptation! Jusqu'au personnel de l'hôtel qui avait pitié de son martyre; elle seule ne se plaignait pas!

elle recourait, pour la réparation de nos chaussures, à un cordonnier qui, « gazé » à Steenstraete, avait été obligé d'apprendre son métier à sa femme, laquelle s'en tirait plutôt médiocrement. Et cette cordonnière aussi bénit la mémoire de la perle humaine que j'ai perdue. « Car, dit-elle, Madame, outre sa propre clientèle, me procurait celle de ses servantes et de beaucoup de ses amis. Et chaque fois que je me rendais chez elle, pour rapporter de l'ouvrage achevé, elle me faisait introduire auprès d'elle pour m'interroger sur la santé de mon pauvre mari. Après quoi, ayant réglé sa note, elle y ajoutait régulièrement une petite somme destinée à l'achat de quelque douceur « pour votre brave invalide de guerre, avec mes vœux de guérison. »

XI

J'ai connu peu d'esprits plus observateurs que le sien. « Notre Dame de Bon Accueil », comme l'appelaient tant de convives de notre table (1), touchés de la suave bienveillance de

(1) Le hasard a remis, récemment, sous mes yeux, mainte missive la proclamant telle et, notamment, celle-ci, émanant (en 1911) d'Edmond Picard qui, on le sait, n'était pas facile à contenter : « Je suis encore sous le

son regard, parlait peu en nombreuse compagnie, beaucoup plus soucieuse de veiller au confort et aux moindres désirs de nos invités que de briller personnellement. Mais rien d'insolite dans les entretiens et les jeux de physionomie de ceux-ci n'échappait à son jugement si net et si sain. Foncièrement indulgente, disposée à faire *a priori* confiance à tout nouveau venu, jusqu'à preuve de son indignité, elle ne l'en scrutait pas moins, dans sa volonté d'écarter de notre chemin toute accointance d'honorabilité incertaine.

Peu de temps avant la Grande Guerre, déjeunait avec d'autres, rue de Belle-Vue, M. X..., un membre de la presse, jeune homme de bonne mine, qu'elle ne connaissait pas encore et qui m'avait été doublement recommandé par un député libéral et par ses propres dehors, qui étaient des plus engageants.

---

charme de votre réception d'hier, présidée avec tant de bonne grâce par M^me^ Harry dont l'accueil fut si aimable, si élégant et si savoureusement séduisant. »

Et d'Adolphe Max, après réception d'une image photographique de ma bien-aimée disparue : « En ce précieux portrait revivent le bienveillant regard et l'exquis sourire de la femme si charmante et si bonne que vous avez perdue et que pleurent avec vous tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître et de l'apprécier. »

Nos convives en allés, elle s'empressa de me mettre en garde contre X...

— L'as-tu entendu tout à l'heure exposer sa conception de la vie?

— Non, ma chérie. Accaparé par L. M. et C. J., je n'ai guère saisi qu'une bribe de phrase sur la puissance de l'argent.

— Heureusement, cher, que les femmes sont moins distraites que leurs maris, ayant la cervelle moins encombrée. J'ai écouté et tout entendu. Le jeune X, dont tu me parais faire trop de cas, a soutenu que rien ne compte que l'argent. Tout est permis, selon lui, même de faire le mal, pour acquérir cet unique instrument de jouissance, de puissance — « voire de bienfaisance, *si l'on y tient* ». Tu vois aussi bien que moi jusqu'où pareille théorie peut le conduire...

— Sans doute, mon Linon, mais X est jeune. Il aura voulu bluffer, ébaubir la galerie. Simple forfanterie du vice...

— C'est ce que j'ai voulu croire aussi, et pour me rassurer, je lui ai demandé s'il pensait sérieusement ce qu'il venait de dire; mais il a renchéri sur sa profession de foi première et d'un accent qui ne laissait plus de doute sur sa sincérité. Méfie-toi donc de lui, cher. Je crains bien qu'il ne soit *capable de tout.*

Or, après l'armistice, nous devions ap-

prendre que X avait dû mettre une frontière entre lui et des juges belges qui le condamnèrent à mort par contumace pour le crime que l'on devine.

Mon ange gardien ne se vanta pas de sa perspicacité. Elle s'en affligea profondément, au contraire. Comme elle eût préféré s'être trompée !

Je vis cette admirable créature verser des larmes de douleur et d'indignation à la fin d'une soirée historique de décembre 1909 : celle du transfert aux flambeaux des restes de Léopold II du château de Laeken au palais de Bruxelles, en préface à de solennelles obsèques.

Un devoir plus instamment urgent m'avait empêché de l'accompagner dans une patricienne demeure sise sur le passage du cortège et où nous avions été invités pour la circonstance. Or, elle fut outrée de ne rencontrer là que des gens en toilette de gala, assemblés comme pour une fête, plaisantant à qui mieux mieux, vidant bouteille sur bouteille de champagne et rivalisant, à haute voix, jusque devant le cercueil, d'expressions d'insolent mépris à l'endroit du vénérable et grand souverain qu'il était de bon ton alors, dans le monde comme dans la foule, de traiter en roi qui n'aurait, en tout et pour tout, offert à son peuple que le spectacle d'un sénile dévergon-

dage. Ma femme, dont la pureté d'idées et de mœurs l'eût autorisée, plus que son entourage de ce soir-là, à juger sévèrement les écarts de la vie privée de Léopold II, mais qui partageait mon admiration pour son génie et son fécond patriotisme, avait souffert horriblement de l'irrespectueuse scène dont elle était témoin. Elle s'était isolée dans un coin, faute de pouvoir s'enfuir à travers l'infranchissable barrage de troupes et de curieux qui lui faisaient obstacle.

— Tu comprends, mon chéri : on se recueille, on s'incline avec pitié même devant le corbillard du plus absolu inconnu, — qui a peut-être été un criminel. Et insulter ainsi ce grand mort, ce roi qui a tant servi son pays !... De ma vie, je ne pourrai penser sans révolte à cette honteuse soirée...

Elle ne l'oublia jamais, et jamais on ne la revit dans le milieu, toujours si recherché, où elle avait contemplé un tel sacrilège.

Mais quelle fidélité, par contre, aux temps de notre plus grande prospérité, envers les amis, même les plus obscurs, de nos laborieux débuts ! Une fidélité dont nos trois successifs petits chiens (1), s'ils avaient pu parler,

(1) A l'un d'eux, l'incomparable petit griffon Taki, j'ai fait jouer un rôle dans l'*Indigne Rivale*.

eussent avoué qu'elle égalait au moins la constance de leur race, à eux : un surtout, pour lequel, *tout un hiver*, elle qui aimait tant le théâtre, la danse, la joie, la vie, se condamna à une réclusion absolue chez nous, afin de prolonger jusqu'à la dernière limite du possible, par des soins de tous les instants, sa petite existence menacée par la maladie et par l'âge.

L'ancien chef de l'Ecole vétérinaire de Bruxelles, M. Hendrickx, qu'elle appelait au secours chaque fois qu'un de ses « enfants canins » souffrait d'un mal un peu sérieux, s'extasiait de la tendresse et de l'intelligente sollicitude qu'elle leur prodiguait et grâce à quoi tous trois vécurent bien au delà du terme normal de leur espèce. Et il lui arriva plus d'une fois de dire : « Si je croyais à la métempsychose, mon rêve serait, pour ma prochaine réincarnation, d'être le petit chien de M^me^ Harry. »

Quiconque a subi un affreux deuil a fait l'expérience suivante : longtemps, les trois quarts de ses amis — des amis très sincères parfois — l'ont évité, même fui. La plupart des hommes esquivent l'homme qui pleure. Ils craignent comme la peste la contagion de sa détresse. Leur vue, avide de spectacles réjouissants ou placides, se détourne de la livrée

noire du deuil comme d'une noirceur qui les menacerait.

Ce qui embellit encore à mes yeux la noble compagne qui m'a été arrachée, c'est qu'au contraire elle recherchait la souffrance d'autrui; *elle allait à elle* pour la partager et s'efforcer de la soulager. Elle, la gaîté et la mondanité personnifiées (1), loin d'éviter le sombre et glacial contact du malheur, le sollicitait pour l'illuminer et le réchauffer à la flamme de son âme consolatrice. Un des plus grands citoyens dont s'honore aujourd'hui la Belgique et qui avait commencé par être le meilleur des fils, faillit mourir de chagrin lorsqu'il perdit, à un bref intervalle, sa mère et son père. Ma femme les avait bien connus. Elle attira chez nous l'éploré pour qu'il trou-

(1) Nulle maîtresse de maison n'a jamais organisé des fêtes chez elle avec tant d'enthousiasme, de goût et d'originalité. Quelques-uns de nos plus anciens amis se rappellent sans doute encore la pittoresque kermesse flamande à laquelle elle présida rue des Riches-Claires, en 1894; la réception des héros de l'expédition Stanley-Emin Pacha, retour du fin fond de l'Afrique, et celles qui précédèrent le départ et suivirent le retour de l'expédition de Gerlache au pôle Sud, ou qui fêtèrent la venue en Belgique des trois glorieux généraux boers : Botha, Dela Rey et De Wet; et, plus tard, rue de Bellevue, les réunions destinées à célébrer le prix Nobel de Maeterlinck, les exploits du grand explorateur polaire Shackleton, etc., etc.

vât des oreilles ouvertes à sa terrible désolation et des cœurs faits pour la comprendre et y compatir, tout en s'efforçant délicatement à la lui rendre moins intolérable. Voilà le principal secret de l'amitié que ce grand citoyen nous a témoignée en plus d'une mémorable circonstance.

Et c'est exactement la clef de la lettre du baron et de la baronne K. de L. dont je vais citer un passage (elle date du lendemain de mon désastre) :

C'est avec la plus douloureuse émotion que nous venons d'apprendre, en ouvrant un journal, l'affreux malheur qui vous frappe. Nous ne trouvons pas de mots pour vous dire à quel point nous en sommes bouleversés et nous vous plaignons.

La bonté si vivante, si franche, si compatissante de Mme Gérard Harry est de celles qui ne s'oublient jamais. Dans nos cruelles heures d'exil, nous avions eu l'occasion de découvrir tous les trésors de son cœur, tout le charme de son esprit, tout son dévouement.

Le baron et la baronne K. de L., réfugiés à Paris pendant la guerre, avaient eu à déplorer la perte de leur unique et héroïque fils, tué au front. Leur poignante affliction fut l'aimant qui conduisit à eux la véritable sœur de charité laïque qu'était ma femme et qui berçait, en quelque sorte la douleur d'autrui pour l'endormir. Et, si je ne craignais de lasser

le lecteur, je citerais vingt, trente autres lettres attestant de même quelles blessures profondes son tendre doigté sut adoucir, sans prétendre, ni même aspirer à les guérir tout à fait, car elle était, avec moi, d'avis qu'il est des blessures dont on doit à jamais garder les traces, sous peine de renier l'amour qui les a produites et de trouver leur remède dans une sorte de trahison. A ce dernier point de vue, elle jugeait, comme moi, révoltantes la sécheresse et l'inhumanité d'un genre de consolation tel qu'en offrait Malherbe, — ce flagorneur patenté des princes, — à Duperrier : « Le commun des mortels perdant père, frère, époux, fils ou fille est bien osé de se lamenter si fort et si longtemps d'un malheur dont la garde des barrières du Louvre ne défend même pas nos rois ! »

XII

Mais à célébrer les multiples beautés de l'être d'exception dont mon cœur, jusqu'à ce qu'il cesse de battre, portera le deuil, quoi qu'en puissent penser tous les Malherbe, les rois ou les empereurs du monde, me devient une tâche difficile, tant la matière en est inépuisable.

Il me faut, cependant, revenir sur sa vertu

de fidélité, pour montrer qu'elle s'étendait des personnes jusqu'aux choses. Tel objet dénué de valeur intrinsèque en avait, à ses yeux, plus que l'or et le radium, s'il était le signe de quelque ancienne et chaude affection. Les reliques qu'elle conserva ainsi étaient innombrables. Et la disparition de l'une d'elles la troublait autrement que la perte ou le vol d'un bijou du plus grand prix.

Parmi les richesses de l'espèce qu'elle accumulait jalousement, combien je retrouve, tous les jours, d'anciens portraits fanés, de petits riens évoquant de grandes joies ou de grandes douleurs; et de mes billets de fiancé dont l'encre est presque effacée par l'âge ! Elle posséda, à certains moments, quelques très enviables et coûteuses parures, mais beaucoup moins que je n'eusse voulu. Pour cette épouse idéale, je me fusse aussi volontiers ruiné en fastueux présents que d'autres pour leurs maîtresses; mais aussi avare pour elle-même que généreuse pour autrui, elle repoussait toute prodigalité projetée en sa faveur.

« Oui, après-demain ma fête et ensuite notre anniversaire de mariage, mais la vie est terriblement chère et tu travailles à l'excès pour y faire face. Pas de luxe superflu, Monsieur ! Savez-vous ce que j'attends de vous pour ces journées de fête : un supplément de

baisers. Quel autre cadeau vaut celui-là? »

Le seul bijou qu'elle tint à porter inséparablement fut un pauvre bracelet, un mince petit cercle d'or incrusté d'un rien de turquoise, et qui la meurtrissait souvent la nuit quand, dans son sommeil, un mouvement inconscient le pressait contre sa chair. Elle n'aurait pas troqué cette humble petite chose contre toutes les mines de diamant de la planète, parce qu'elle était la toute première offrande que je lui eusse faite, avant la bague sacramentelle des fiançailles. Elle le garde — et rien d'autre — au bras dans sa tombe, selon son expresse volonté exprimée en souriant, avec cette ajoute, à deux confidentes : « Si je quitte ce monde avant mon cher mari — tout arrive, n'est-ce pas? — vous m'envelopperez de mon linge le plus fin et le plus coquet, car je veux être belle pour lui ; mais vous ne me revêtirez pas, comme j'en avais eu l'idée un instant, de la toilette de soirée inaugurée, il y a deux ans, pour la fête jubilaire de mon Gérard. Pensez donc, comme je scandaliserais le bon Dieu de lui arriver en falbalas mondains ! »

Je n'ai, naturellement, appris ce que je relate là qu'après mon terrible malheur, comme cet autre détail : qu'elle avait fait faire à des serviteurs admirablement dévoués le serment de ne me quitter qu'à ma propre mort. Devant

moi, elle conserva ou simula jusqu'à l'extrême limite, jusqu'à la chute dans l'inconscience totale, la même foi sereine et communicative dans sa victoire sur tous les maux. Et ce fut là peut-être la plus sublime d'entre toutes les manifestations d'exquise charité dont s'auréola son long calvaire.

Le premier décisif éclair de l'abominable vérité ne me brûla les yeux que lorsque, la veille du déchirant épilogue, en la soulevant sur ses oreillers, je vis sa tête charmante retomber mollement sur sa poitrine, comme celle du martyr du christianisme expirant sur sa croix.

Alors !... Mais non ! nul ne doit ni ne pourrait savoir l'horrible écroulement d'une âme d'homme devant une révélation si soudaine de sa ruine imminente, devant la certitude de perdre bientôt le délice de son existence, c'est-à-dire de perdre tout, hormis, hélas ! la raison !

Profondément, paisiblement endormie et sans plus rouvrir jamais les yeux, elle allait glisser à la mort, comme le cygne glisse, silencieux, sur l'étang pour gagner sa cabane du soir. Ainsi, c'est sans l'échange d'une seule parole d'adieu que se brisa d'un coup la longue union de deux vieux époux dont les

années avaient fait de plus en plus deux inséparables amants.

Et rien ne ressembla moins au dénouement habituel de la vie que l'évanouissement final de l'adorée, partant sans un gémissement ni un spasme d'agonie, sans un râle, sans aucune des laideurs dont s'accompagne habituellement la mort et, au contraire, dans toute la grâce sereine d'une jeunesse miraculeusement gardée.

XIII

Sans doute, devant une victime de visage et d'âme aussi purs, la Mort s'était-elle sentie désarmée et n'osait-elle ses odieuses profanations coutumières?

Peut-être avait-elle reconnu sur ce lit de souffrances si angéliquement subies, une sainte, une sainte d'une espèce bien rare, une de ces saintes qu'aucune Eglise ne canonisera, « sainte Nicolette », « sainte Frigolette », une sainte qui riait, dont on admirait la beauté et la gaîté; qui savourait la vie et ses plus attrayants spectacles; une sainte qui avait aimé et été aimée avec ivresse; une sainte qui ne faisait pas profession de sainteté et dont on n'avait à craindre ni mine renfrognée, ni prédication morose; une sainte sans ombre de

bigoterie, qui croyait à Dieu et à l'immortalité, comme à tout idéal, mais qui ne pratiquait guère les rites de sa religion, sa pensée et son temps étant trop absorbés par la pratique constante de toutes les vertus communément dénommées chrétiennes, au lieu de l'être par des messes, des litanies, des génuflexions, des grimaces, moyennant quoi tant de faux chrétiens se tiennent pour quittes de toute autre dette envers le Ciel et l'Humanité; une sainte, enfin, qui pratiquait toutes ces vertus comme on respire, dans la sorte d'ignorance, d'innocence, d'un arbre magnifique et inconscient ou bien du ruisseau qui chante, sans se soucier de savoir si une oreille l'écoute, si quelque passant s'arrête, s'émeut et, du fond du cœur, l'en bénit.

Aux jours de la pleine tranquillité physique et morale, quand l'inexorable épilogue de la vie et de l'amour semble encore si lointain qu'on en peut parler sans épouvante, elle m'avait prié, au cas où elle s'en irait la première, de lui faire les funérailles les plus simples et le plus strictement intimes. *Pour moi, si je la précédais dans l'au-delà, ce serait autre chose*. Elle, la céleste créature, comptait si peu à ses propres yeux !... Et puis, un cérémonial public dérangerait trop de monde et

condamnerait à une si inutile dépense son « pauvre mari toujours à la tâche ! »

Sans le vouloir, elle me tordait le cœur : la perspective de notre séparation était de celles que je ne voulais pas laisser s'insinuer, même au dernier repli de ma conscience; elle m'eût semblé plus atroce que celle de la fin du monde. Je m'étais toujours étrangement flatté et me suis flatté jusqu'en la nuit du 5 au 6 avril 1927, de l'égoïste espoir de la devancer dans l'éternelle nuit, ou bien de mourir de sa mort en même temps qu'elle, pour ne pas savoir une seule minute qu'elle m'eût été arrachée.

Le vœu qu'elle venait de m'exprimer, sans me surprendre de sa part, blessa tous mes sentiments de tendresse et d'élémentaire justice.

— Si tu n'y prends garde, dis-je en affectant un ton dégagé, nous allons nous brouiller, ma chérie. En admettant qu'un jour tu aies la cruauté de me fausser compagnie, au lieu de m'attendre, penses-tu que les choses se passeraient selon ton désir, que je t'aiderais à une disparition presque clandestine, comme celle d'un être qui ne vaut pas qu'on le pleure à la face du monde et qu'on l'honore au grand jour, alors que tu vaux et mérites

plus que la généralité des mortels, à commencer par moi !

Sa modestie et son amour protestèrent énergiquement.

J'eus infiniment de peine à l'amener à mes vues. Il me fallut lui dire qu'elle mettrait mon désespoir à son comble, si, frappée la première, elle m'interdisait de lui assurer le cortège d'hommage et de regrets qui lui était si absolument dû.

— Vraiment, mon départ en tout petit comité te chagrinerait à ce point, mon chéri?

— A ce point ! Tandis qu'en me sacrifiant ta préférence de violette, tu me donnerais comme une dernière preuve d'amour.

« Sacrifice », « amour » ! J'avais fait vibrer chez elle deux cordes plus sensibles encore que celle de son exquise humilité.

— Alors, soupira-t-elle, tu feras à ta guise. Puisqu'il s'agirait de prouver que mon cœur a battu pour toi, et selon ton gré, jusqu'à la fin des fins, que ta volonté soit faite, petit tyran ! Je souscris à ta parade; tu fais de ton Linon ce que tu veux. Tiens, embrassons-nous et n'en parlons plus, d'autant plus, ma foi, que ce sujet de conversation est si peu d'actualité !

On sait qu'elle s'en alla dans une manière d'apothéose, escortée, enveloppée d'amitiés

éplorées et sous des monceaux de fleurs qui semblaient comme son jardin en marche autour d'elle, son cher jardin qui, ne voulant pas être quitté par sa créatrice, la suivait (1).

Des nuages couraient dans le ciel d'une journée grise et morne.

Au cimetière, et à l'instant précis où son cercueil allait descendre dans le caveau pour occuper la place voisine de celle qui m'attend, les mouvants îlots noirs d'en haut s'écartèrent et laissèrent s'épandre sur elle une coulée d'ineffable lumière. Et, à la cime d'un grand érable surplombant sa tombe, des oiseaux entamèrent un concert mélodieux, comme si le funèbre milieu des ombres eût voulu saluer d'un exceptionnel sourire de contentement la recrue, si exceptionnellement charmante, qu'il faisait.

Et moi, la nature ne me foudroya pas, comme elle l'eût pu, pour m'englober, à côté de mon adorée, dans cette tendre bienvenue, entre ses bras !...

---

(1) Plusieurs gerbes de fleurs retardataires étant arrivées « chez nous » après son ensevelissement, j'ai demandé à son ombre chérie à quelle destination elle préférerait affecter ce trop-plein d'offrandes odorantes. Et j'ai cru nettement entendre son âme de patriote murmurer : « A la tombe du Soldat Inconnu » — où je les ai fait porter aussitôt.

XIV

Tout grand bonheur, né d'un grand et unique amour, n'est qu'une plus grande douleur en préparation, puisqu'il doit finir. Pourtant mon incurable regret d'avoir survécu à la destruction du mien a été un peu adouci par l'âpre joie de le conter et d'exalter celle qui en fut l'incessante et exquise ouvrière. Il est vrai que la douceur de cette tâche sacrée s'est souvent empoisonnée d'un doute amer comme un remords. N'ai-je pas causé mainte peine que j'eusse dû et pu épargner à l'être délectable qui ne m'en infligea jamais une seule? Ai-je toujours rendu félicité pour félicité à celle qui en emplissait mes heures? Lui ai-je dit, avec les paroles de flamme qu'il eût fallu, que, d'année en année, ma dévotion, ma gratitude croissaient à la mesure de mon admiration toujours grandissante? Quelle sotte et cruelle pudeur nous retient, aux jours ordinaires de la vie, d'épuiser le vin de notre cœur dans un cœur qui a tant mérité les plus magnifiques récompenses et qui en a peut-être eu secrètement soif?

J'ai l'impression, d'ailleurs, de ne connaître la somme totale de la beauté de ma disparue que depuis son éclipse. Une existence telle que

la sienne est comme un chef-d'œuvre littéraire dont on ne sait toute la valeur que quand, ayant fermé le volume, après la dernière ligne de son dernier chapitre, on le médite et on en possède et comprend pour la première fois le merveilleux ensemble et la haute pensée qui circule à travers les méandres de ses détails. Cette existence, d'une poésie si émouvante, je ne l'ai d'abord déchiffrée que page par page, fragment par fragment, au milieu de mille distractions prosaïques; et peut-être ai-je mis beaucoup trop de temps à en saisir, mesurer et bénir les enchantements continuels. Il me semble que, prévenu plus tôt de l'atroce rupture qui se préparait, j'eusse enveloppé l'agonisante de mes bras et serré ce trésor inouï tout contre mon cœur pour le défendre; et que je me serais battu frénétiquement, à coups de dents, d'ongles et de pieds, contre la Mort qui rampait vers elle pour me la voler. Tout au moins, j'aurais laissé jaillir de mes entrailles de tels cris d'adoration et de reconnaissance que cette âme prête à s'envoler en eût ressenti une volupté inégalable — une volupté qui l'eût peut-être tuée une heure, un jour avant l'inexorable terme, mais qui, absolument partagée, m'eût tué aussi et emporté avec elle dans un ciel ainsi commencé ici-bas!

Mais est-il trop tard?... Derrière le sombre

et inflexible mur de la mort, n'y a-t-il pas une région et un moment où d'inséparables amants terrestres doivent se rejoindre et peuvent se redire et revivre, au centuple, toutes les extases éprouvées, mais si imparfaitement formulées, sous l'enveloppe de chair?

J'étonnerai beaucoup de personnes en affirmant que je commence à l'espérer.

Oui, Elle aura peut-être opéré cet autre miracle de faire s'épanouir une foi dans la survie, là où il n'y avait eu auparavant que scepticisme ou hésitation, parfois torturante, devant le formidable mystère de l'au-delà.

Mais comment aurait-elle pu influer à ce point sur l'esprit vacillant de son compagnon de route?... Par quelque effort de persuasion? — Jamais. Car, je le répète, elle était infiniment trop modeste, trop inavertie de son infini mérite, pour s'autoriser à prêcher à qui que ce fût les vérités qu'elle tenait elle-même pour acquises. Sans compter que je m'abstins toujours, comme d'un crime, de troubler sa croyance, en la discutant, de jeter la boue du doute dans ce lac limpide où se reflétait l'azur du ciel qu'elle espérait. Elle a pu et dû croire, jusqu'à la fin, que, comme elle, *je croyais*, tant je respectais la sérénité de sa confiance dans l'infini.

Nous nous étions mariés au temple protes-

tant — celui de ma confession... héréditaire — que je ne pratiquais point faute de loisir et, surtout, faute de conviction. A mes yeux, cette « adorable fille », comme disait sa vieille cousine, valait non pas une messe catholique comme Paris pour Henri IV, mais n'importe quelle messe à l'autel de n'importe quel dieu. Dans le principe, c'est, de mon plein acquiescement, l'Eglise catholique qui devait consacrer notre union. Mais, selon sa tradition, l'Eglise catholique subordonna l'octroi de la dispense nécessaire pour un mariage mixte à cette condition *sine qua non :* l'engagement d'élever nos éventuels enfants dans la religion de Rome, celle de l'épouse. Or, la mentalité de ma douce fiancée lui interdisait de laisser imposer à son mari — ce mari que la femme « doit suivre » — l'humiliation d'être mis spirituellement à sa suite. Elle se contenta, par conséquent, de la bénédiction d'un pasteur anglican, suffisante, selon elle, pour sanctifier notre serment mutuel. Il ne lui vint même pas à l'idée que cette célébration religieuse n'était pour moi qu'une formalité vide, acceptée comme la légère rançon d'un grand amour. Elle me supposa toujours aussi convaincu qu'elle de l'existence d'une supérieure *terra incognita* où se réparent les cruautés de la nôtre. Il lui arrivait parfois de me demander

si, avant de m'endormir, je n'oublierais pas de dire « ma prière ». Je lui répondais de façon à lui laisser sa précieuse illusion sur mon état d'âme.

Sa foi, à elle, était toute simple, exempte du moindre dogmatisme, presque irraisonnée, silencieuse et entretenue bien plus par un idéalisme inné que par le souvenir d'un catéchisme ou l'exercice d'un quelconque rituel. Mais quelle foi intelligente et pure ! Elle distinguait si clairement entre la pratique du Bien et du Beau et les comédies de la dévotion, que mon attitude de libéral, guerroyant de la plume contre le cléricalisme politique et ses inspirateurs tonsurés, ne l'inquiétait jamais à mon sujet. Ne pouvais-je croire, à la façon dont elle croyait, elle qui ne jugeait nullement indispensable, entre elle et le dieu qu'elle rêvait, l'intermédiaire des prêtres, d'hommes en chair et en os, par eux-mêmes institués représentants et porte-parole de la Volonté invisible? Sa délicate pudeur ne s'insurgeait-elle pas contre les perquisitions du confessionnal dans les secrets d'une âme féminine, au point que, mariée, elle n'y recourut jamais une fois, réservant l'aveu de ses péchés (et de quels péchés cet ange était-il seulement capable?) à son juge suprême et à son mari dont elle avait fait son second dieu?

Depuis mon affreux deuil, que d'émouvantes lettres n'ai-je reçues d'amis éminents et supérieurement cultivés qui m'exhortent à chercher l'apaisement dans la croyance à l'immortalité de mon en allée et de notre « idylle admirable ». Leurs auteurs, jugeant de ma posture morale d'après mes polémiques anticléricales, sont absolument convaincus qu'il y a en moi un farouche libre penseur — voire un athée — à convertir.

Elle, la pure instinctive, la pénétrante intuitive, ne s'y était pas trompée. Elle savait bien quelle séparation mon esprit, comme le sien, établissait entre le temporel et le spirituel, entre la croyance et le cérémonial d'un culte, entre l'espérance d'un éternel avenir et l'adhésion à d'étroits sectarismes fourvoyés jusque dans la politique et le gouvernement.

Et voilà précisément une des raisons qui m'ont conduit à méditer plus profondément sur le grand, l'unique problème, et à lutter peu à peu contre ma neutralité ou mes angoissantes incertitudes en matière de foi.

XV

Les seuls dons instinctifs et intuitifs de ma suave compagne lui avaient révélé tant de choses vraies et guidé son jugement de ma-

nière si saine et si sûre ! Pourquoi, l'ayant menée tout droit, sans débat, sans combat intérieur, à une ferme croyance en une radieuse survie, l'auraient-ils exceptionnellement trompée sur ce point capital?... Et, puisque j'ai acquis une confiance si pleinement justifiée dans sa beauté morale, sa sagacité et la clairvoyance de son cœur, pourquoi son pressentiment, sa certitude même d'une céleste et éternelle félicité ne me paraîtraient-ils pas (1), à leur tour, entièrement acceptables?

Et puis quel autre sursaut de conscience dès que je l'eusse perdue?... N'avait-elle pas été elle-même comme une preuve d'existence de quelque chose de superhumain, elle dont on eût pu qualifier divines tant de séductions et de vertus si rarement réunies dans un seul être? Etait-il possible qu'un tel amalgame,

(1) « Il conviendrait, a écrit Maeterlinck, de s'entendre une fois pour toutes sur les droits de nos instincts. Nous n'admettons pas que l'on conteste ceux de n'importe quels instincts inférieurs. Nous savons les légitimer et les ennoblir en les rattachant à quelque grande loi de la nature ; pourquoi certains instincts plus élevés, aussi incontestables que ceux qui rampent tout au bas de nos sens, n'auraient-ils pas les mêmes prérogatives? Doivent-ils être niés, suspectés ou traités de chimères parce qu'ils ne se rapportent pas à deux ou trois nécessités primitives de la vie animale? »

une mosaïque si merveilleuse, de grâces physiques et spirituelles fût à jamais anéanti avec l'immense bonheur qu'il donnait? Quoi de plus monstrueux d'admettre qu'un tel chef-d'œuvre eût été créé pour finir en misérable poussière? Plutôt serais-je disposé à affirmer que si le ciel de ses désirs et de sa conviction n'avait été jusque-là qu'utopie, il en a été créé un à son dernier soupir, ne fût-ce que pour abriter dignement un ange aussi prédestiné...

Divine ! Je viens de la proclamer « divine »... Rien que ce qualificatif n'atteste-t-il pas l'existence de quelque chose d'infiniment supérieur à la norme humaine? Nos vocabulaires impliquent une divination autant qu'une série de constatations. Nous n'avons, semble-t-il, forgé aucun mot qui ne corresponde à la fois à quelque besoin et à quelque fait positif, l'homme étant incapable de concevoir l'irréel et l'impossible, c'est-à-dire de concevoir au delà de lui-même et de son destin. Et ces mots « Dieu », « divine », « divinité » étant de toutes les langues de la terre, ne peuvent-ils, ne doivent-ils figurer une vérité qui, invisible à nos yeux, n'en est pas moins certifiée par notre obscure mais unanime subconscience?

L'épitaphe Lamartinienne tracée sur le tom-

beau de la Malibran adjure le ciel de l'accueillir trois fois, en raison de sa triple vertu : « beauté, génie, amour ». Combien plus de titres à une céleste bienvenue possède, dès lors, l'ombre chère que je pleure et dont la beauté plus saine, l'unique amour, plus profond et plus pur, s'embellissaient d'un génie moins éclatant, mais plus nombreux et plus divers, et de tant de bonté, de charité, d'oubli de soi, de gaîté et de supérieur courage !

De siècle en siècle, d'année en année, d'autres imaginations ont invoqué une raison analogue à la mienne pour refuser de consentir à un illogisme aussi atroce que l'abolition définitive, par la mort, de ce qui a tant mérité d'être immortel. Si elles ont eu tort, où régnerait une justice? Or, il y en a une... les hommes eux-mêmes en ont organisé une qui n'est peut-être qu'une parodie, mais n'en apporte pas moins la preuve d'une ardente soif humaine, pour laquelle un abreuvoir doit avoir été aménagé quelque part, puisqu'il n'est pas de soif au monde sans breuvage destiné à l'étancher.

XVI

Mais encore faut-il s'entendre sur le sens du mot « survie ».

Tout mon être se rebelle contre la conception d'une prolongation indéfinie de la personnalité humaine à l'état impersonnel d'anonyme et insensible fraction du « grand tout » circulant dans l'immensité, sans le moindre souvenir de ses terrestres antécédents. Ma femme, ainsi résorbée dans l'infini du temps et de l'espace, ne serait plus *ma femme*. Nous ne nous rencontrerions, par-delà les ténèbres de la mort, que par l'effet du hasard ou de quelque fatalité automatique; nous nous aborderions sans nous reconnaître, sans rien soupçonner des joies intenses de notre union passée, ni des douleurs de notre séparation. Ainsi, l'amnésie des immortels serait pire que l'anéantissement total ou en serait, pour le moins, le détestable équivalent.

Sans m'embarrasser des mille systèmes théologiques, philosophiques, scientifiques, psychiatriques ou simplement mystiques qui se disputent notre adhésion, depuis nos commencements, et qui ne sont guère tous que des conjectures plus ou moins habilement échafaudées, je veux croire à la survivance presque intégrale de ceux qui ne concevraient pas le ciel l'un sans l'autre.

Est-il si difficile, d'ailleurs, de détruire en quelques phrases la cruelle hypothèse d'un paradisiaque bonheur amputé de tout lien

avec notre cher passé? Aucun être de notre espèce ne peut se figurer le bonheur que comme la résultante du contraste avec un antérieur état de tristesse ou d'insécurité. Un homme, une femme, transportés dans le plus idéal Eden sans souvenance de leur séjour dans une « vallée de larmes », ne seraient pas longtemps les éternels bienheureux annoncés par la plupart des religions. Leur félicité, devenue leur état normal et à jamais inchangeable, serait vite passée à l'état de routine, monotone donc insipide au delà de toute expression. Avec raison, dans *Orphée*, la musique de Glück mouille de pleurs la voix de « l'ombre heureuse » aux Champs Elysées, chantant avec mélancolie une béatitude devenue, faute de repoussoir, une presque morne habitude. C'est même peut-être en vertu de cette incontestable vérité psychologique que les plus habiles théologiens représentent la vie humaine, ses tourments ou ses éphémères jouissances comme des épreuves à nous systématiquement infligées par une volonté occulte, pour nous faire mériter et mieux savourer les délices sans mélange d'un au-delà sans tourment et sans fin.

Une des plus suppliciantes épreuves que puisse avoir à subir un homme est celle de se voir arracher une compagne telle que fut,

pendant près d'un demi-siècle, la mienne et de lui survivre, coupé en quelque sorte en deux moitiés dont celle qui reste ne sera plus qu'une plaie saignante jusqu'à ce qu'elle ait rejoint l'autre. Donc, quel abominable leurre si, elle et moi, nous nous retrouvions dans un infini amorphe, comme deux étrangers, sans savoir que nous nous sommes appartenus au point de n'avoir plus formé qu'un seul être ! Mais, en revanche, quelle allégresse vraiment divine de nous rejoindre, de nous ressouder, de nous remémorer, à chaque instant de l'éternité, l'horreur de notre séparation, pour nous plonger sans cesse dans l'exaltation d'une union nouvelle et désormais indéchirable ! — mari et femme d'ici-bas, fiancés de là-haut !

Voilà la survivance que j'espère, à laquelle je veux croire, que seule puisse envisager ma détresse pour se résigner à elle-même : la survivance en pleine conscience de nos identités antérieures; notre renaissance radieuse dans un milieu resplendissant et sans frontière, où notre communion passée se renouvellerait absolument, mais affranchie pour toujours de de tous les dangers qui la menaçaient sur terre, entre les sinistres bornes qui l'emprisonnaient dans l'étroite impasse allant du berceau à la tombe.

Ainsi, réenlacés à tout jamais, les couples passagèrement disjoints s'appelleraient des mêmes noms qu'ils se donnaient autrefois, frémiraient des mêmes ivresses — encore accrues — que dans leur précaire domaine de jadis, avec cette différence que tout cela se passerait entre des âmes dotées là-haut d'une capacité d'amour et de jouissance bien supérieure à celle de leurs chairs dissoutes, abandonnées comme des vêtements hors d'usage, ou comme des flacons brisés d'où les essences se sont échappées pour flotter librement dans l'espace et y poursuivre leur œuvre suave.

XVII

C'est, ai-je dit et démontré déjà, sur sa belle âme qu'avait été façonnée la beauté physique de ma femme. Mon essence en se réintégrant à la sienne, par-delà la mort, aura donc reconquis le meilleur, le principal, le principe même de cette adorable créature...

Oh ! sans doute, cette formule des savants positivistes : « *Rien ne se perd* » ne vise que la matière, à l'exclusion de nos éléments spirituels. Elle n'entend conférer le privilège de la pérennité qu'à ce qu'il y eut de moins noble en nous : à des corps dont la décomposition ultime servirait uniquement à la trans-

formation de leurs résidus en d'autres parcelles de Matière. Mais on aura beau faire : on ne parviendra jamais à me convaincre que la Nature ou la Force des choses ou ce que d'autres nomment Dieu laisserait subsister et évoluer ce qu'il y a de plus bas et de plus périssable chez l'être humain, pour en annihiler tout ce qu'il possédait de plus pur et de plus ascensionnel. Il faudrait une mentalité de primaire pour oser prétendre que l'esprit qui nous anime est de moindre valeur, donc de moindre résistance que les membres et les muscles auxquels il commande en maître souverain et qui seraient inertes sans lui. Ce serait convenir que le véritable moteur d'un véhicule n'est pas l'intelligence qui l'ébranle et le dirige, mais la simple mécanique qui y obéit servilement. C'est la partie palpable et visible des roses qui ne dure qu'un matin, mais leur parfum n'imprègne-t-il pas l'espace longtemps encore? Et même, de leurs dépouilles, n'extrait-on pas encore des résidus d'arome que l'on capte, pour un temps indéfini, dans des ampoules de cristal?

La primauté de nos vertus spirituelles sur notre substance charnelle étant unanimement reconnue — sauf peut-être chez les plus arriérés des sauvages —, pourquoi douterais-je que si la substance corporelle n'est pas obli-

térée par la mort, l'essence de l'être, son âme, possède un bien autre pouvoir encore de survivance, soit sur l'ordre d'un dieu caché, soit par l'effet de la secrète justice ou de la stricte logique qui régit la circulation des astres, le va-et-vient de la mer et le jeu des saisons?

XVIII

Le difficile est de se représenter la forme que prend l'âme humaine, l'essence de la personnalité désincarnée, et comment deux âmes jumelles par l'amour et dont s'est envolée la première, tandis que l'autre demeure rivée au sol, pourront reprendre contact et fusionner dans un embrassement infini.

A force d'y réfléchir, depuis que l'énigme a acquis pour moi un si tragique et sans doute si égoïste intérêt, j'ai conçu une solution à laquelle je veux m'arrêter, parce qu'elle me paraît satisfaire les plus impérieuses exigences du désespoir.

Pourquoi le fluide spirituel de ma femme, de l'ange évadé de sa chair, ne ferait-il pas, depuis lors, partie intégrante de la lumière qui nous éclaire et où seraient si parfaitement à leur place les étoiles qui brillaient sous ses paupières et qui exprimaient précisément sa clarté intérieure? Shakespeare ne met-il pas

cette image dans la bouche d'un de ses personnages s'adressant à l'élue de son cœur et de ses sens : « Si deux étoiles quittaient leurs orbes, ayant affaire ailleurs, et chargeaient tes yeux de les remplacer jusqu'à leur retour, tes yeux répandraient dans la nue un tel éclat que les oiseaux se réveilleraient et se mettraient à chanter, croyant que c'est le jour »... Evidemment, Shakespeare n'était qu'un poète, mais combien de réalités l'imagination des poètes n'a-t-elle pas instinctivement pressenties, longtemps avant les savants les plus... savants !

Si ma pensée continue à poursuivre le chemin où elle vient de s'engager, pourquoi le rire si délicieusement séducteur de ma bien-aimée ne serait-il pas aujourd'hui dans la mélodie des nids ou des cascatelles et son sourire dans les suaves senteurs qui montent des jardins ou des bois, comme le souffle de ceux qui furent vicieux ou criminels hurlerait, par prédestination, dans l'ouragan, collaborerait aux ravages de l'incendie, expliquerait la pestilence des bourbiers et seconderait le déchaînement et les hideuses violences de la guerre ?

Que l'âme de ma disparue et celles de tous les êtres qui enchantèrent le monde, durant qu'ils en étaient, obéissent ainsi à la loi de

l'attraction et s'incorporent activement à tout ce qui enchante nos sens et notre idéal pour nous y attirer, à notre tour, dans une éblouissante certitude — quel phénomène plus plausible, après tout, et qui constituerait la rationnelle poursuite d'une mission ébauchée ici-bas, d'une vocation manifestée au temps où ces âmes d'élite travaillaient déjà, sous leur vêtement charnel, à toutes nos jouissances?

Une sorte de miracle s'est produit qui a singulièrement contribué à m'acheminer vers cette consolante perspective, pour ne pas dire vers cette providentielle conviction. Une artiste de mérite, M^me^ Charles Samuel, qui avait connu et aimé ma femme et qui, à l'heure fatale, contempla son cher visage pâli par la mort, a, depuis, fait d'elle — de mémoire et à l'aide de quelques imparfaits documents photographiques — un portrait au pastel qui étonne et ravit quiconque le contemple, à commencer par moi. C'est une image exécutée comme dans un emportement d'affection, une image criante de vérité, — synthétique, pourtant, car elle ne fixe aucune période précise de la vie de ma bien-aimée et me la restitue, au contraire, dans son hiver et son printemps à la fois, sous son auréole de cheveux de neige et le jeune rayonnement du regard et de la bouche vermeille, prête, dirait-on, à s'ouvrir

pour caresser de quelque parole apaisante mon être vivant et souffrant. Toute l'essence, toute l'âme de cette charmeuse en allée y reparaît à travers la matérielle surface de « lys et de roses ». Et elle me dit visiblement, j'oserais presque ajouter « distinctement » : « Malgré toutes les duretés de la vie, j'ai été, à tes côtés, une femme heureuse, et je suis, rassure-toi, heureuse encore, malgré notre éloignement, parce que dans l'infini où je suis et où je t'attends, cent mille lieues comptent à peine pour un centimètre de la terre, et les mois ou les années qui nous séparent présentement comptent à peine pour des secondes ou des minutes. »

J'ai prononcé le mot de « miracle ». Ce portrait en est un et peut-être moins artistique encore que mystique. Je ne diminuerai pas l'énorme mérite de la pastelliste en hasardant que son talent, dans cette œuvre merveilleuse et d'apparence quasi surnaturelle, a été puissamment aidé par son cœur et son cœur par l'adorable disparue elle-même qui a dû guider parfois le crayon pour lui inspirer une version, une vision d'elle capable d'atténuer mon affreuse amertume et d'éveiller ou raffermir en moi la foi en la résurrection.

J'ai accueilli ce portrait comme un message d'elle, et c'est devant lui, sous la caresse de

son magnétique sourire, que j'ai tracé ces pages. Si je ne suis pas en proie à une hallucination, cette image m'exhorte doucement à écouter ceux qui me disent : « Ne doutez pas ! Elle se survit; elle est là près de vous, attentive à toutes vos pensées, pitoyable à vos larmes, s'évertuant à les sécher à la chaleur de son fidèle amour et vous approuvant de croire ou de vouloir croire qu'elle vous sera rendue dans une union et une activité nouvelles et, cette fois, sans orages, sans douloureux intermèdes et sans fin. »

Eh bien, cette croyance fût-elle insensée, j'ai résolu de l'enraciner et de l'enfoncer en moi, en me bouchant les oreilles contre tous les scepticismes et toutes les objections possibles. Je m'en imprégnerai au point qu'elle me saturera, par un moyen bien connu et qui me paraît recommandable à tous comme un antidote au poison de la désespérance — je veux dire par le moyen de l'auto-suggestion.

Grâce à l'influence que la plupart des êtres peuvent exercer sur eux-mêmes et sur leurs idées en s'imposant, à force de volonté, n'importe quelle conviction, fondée ou fausse, la faculté existe non seulement d'entrevoir réellement dans l'au-delà le Paradis ambitionné, mais d'y vivre, d'y baigner voluptueusement soi-même *par avance*.

Suivez-moi sur ce chemin où les doutes se volatilisent pour faire place à la conviction.

On ne meurt pas quand on meurt, puisque, à ce moment-là, on ne voit, on n'entend, on ne conçoit, on ne sait plus rien. On meurt en pleine santé et en pleine lucidité, c'est-à-dire aux moments où l'on peut *vivre sa mort*, en se la figurant.

Si vous imaginez, par exemple, aujourd'hui, qu'on vous fera des funérailles misérables, honteuses, indignes de vous, c'est aujourd'hui que cela sera vrai et que vous en souffrirez et non à votre suprême instant, alors que toute pensée et toute sensation vous auront été enlevées.

Si, par contre, tant que votre perception des choses reste entière, vous vous forcez à la prévision des funérailles solennelles et splendides que vous ambitionnez, ce sont celles-là qui entoureront véritablement votre départ, dût-on priver votre dernière étape du plus léger apparat et jeter vos restes à la fosse commune, puisque ce sont celles-là qui empliront vos yeux tant que la mort ne les aura pas aveuglés. De même, il appartient à chacun de nous de modeler, à sa guise, sa destinée future et de s'en réjouir ou de s'en lamenter comme du fait le plus irrémédiablement accompli.

Automatiquement, les plus favorisés des

animaux sont immortels, ou, du moins, possèdent la notion et la joie de l'immortalité. Rappelons-nous ce que disait le chef de l'Ecole vétérinaire : « Sous le régime de la métempsychose, je voudrais renaître sous la forme du petit chien de Mme Harry. » En effet, quel état plus enviable que celui de ce minuscule griffon sans responsabilité, sans souci, qu'une vigilante tendresse ne cessait d'envelopper, de choyer et de protéger contre tout ce qui pouvait menacer son bien-être et sa frêle existence ! Or, le bonheur immédiat de tout petit chien situé dans les mêmes conditions est incalculablement multiplié par le fait que, ignorant tout des limites de l'espace et de la durée, il ne sait pas qu'on meurt et, obscurément, se suppose en possession d'un bonheur qui ne connaîtra jamais de terme. Quand l'abat quelque maladie mortelle allégée par des soins de plus en plus délicats et affectueux qui la lui rendent presque douce, il tombe aux ténèbres de l'inconnu sans les avoir prévues ni soupçonnées. De sorte qu'il a vécu, jusqu'à l'échéance fatale, dans ce qu'il croyait être un éternel, un infini plaisir, dans ce qui l'a été vraiment pour lui, puisqu'il n'en a ni pressenti ni atteint, *en connaissance de cause*, l'implacable limite.

Pourquoi la volonté de l'homme ne pour-

rait-elle plier son intelligence à cette condition, à cette illusion du petit animal? La mienne y est résolue et s'y contraindra au besoin, sans s'en trouver humiliée. Car de deux choses l'une : ou bien mon intelligence ne s'abusera pas, en combattant ma douleur par une foi aveugle en l'accomplissement de mon rendez-vous avec ma bien-aimée dans une région qui ne me l'arrachera plus; ou bien elle se repaît, par anticipation, d'une chimère pareille à celle du mendiant fou qui se croit roi ou du petit chien qui suppose sa vie et son bonheur indestructibles. Dans le premier cas, elle a dès à présent l'avant-goût de l'incommensurable joie qui l'attend au bout d'un deuil terrible, mais de bien court terme. Et, dans le second cas, elle échappe, dans le mirage du plus consolateur, du plus merveilleux mensonge, à la vérité la plus épouvantable qui se puisse envisager. Et, puisque l'anéantissement de l'esprit, de l'âme, de l'amour, n'est pas une vérité plus évidente et plus démontrable que leur renaissance, pourquoi balancer entre une hypothèse effroyable, intolérable à un cœur déjà torturé par une absence momentanée et l'hypothèse éblouissante qui fait tressaillir déjà ce pauvre cœur d'une inexprimable allégresse?...

La légende, cela est avéré — la légende,

qui résulte d'un phénomène de suggestion collective, tue, en s'y substituant, l'histoire la plus authentique. En y obligeant despotiquement mon esprit, j'y tuerai le Destin qui voudrait me divorcer pour toujours de mon adorée compagne d'ici-bas et y ferai vivre, où que soit la vérité, et quoi qu'il advienne, — le Destin qui doit me la restituer pour toute l'éternité. Si bien que, jusqu'au glas de ma pensée — que je n'entendrai même point —, j'aurai savouré avec Elle le Paradis de sa croyance, à supposer qu'il n'ait pas plus de fondement dans la réalité qu'un palais n'en a dans le sable mouvant.

XIX

Enfin, et de toute manière, j'ai la certitude d'avoir contribué au moins à prolonger *sur la terre* l'essence spirituelle de l'adorable créature qui m'a délaissé, par les pages que je lui ai dédiées ici.

On a vu comment vont se propager ses initiatives florales et son exquise coutume de femme sans enfants préparant des berceaux pour les petits d'autrui. L'exemple de son stoïcisme devant les épreuves de la maladie et de la mort ne se répandra pas moins. Il m'a suffi de l'évoquer, verbalement, devant

quelques-unes de nos amies pour qu'une d'elles, Mme F., longtemps clouée chez elle par un mal incurable, m'écrivît le lendemain : « Quand je songe à sa charitable et généreuse soumission à tant d'autres maux, j'ai honte, moi, qui n'ai jamais cessé de chagriner mon mari et mon entourage par mes interminables lamentations. Ne fût-ce qu'en souvenir d'Elle, je ne me plaindrai plus jamais. »

Une autre m'a écrit : « Elle était une si sage, si précieuse conseillère ! Le saisissant portrait d'elle dont vous m'avez envoyé la ravissante reproduction, je vais l'interroger constamment. Par ses grands beaux yeux, elle me répondra; c'est elle qui me guidera désormais entre les récifs difficiles de la vie. »

Et tout ce que j'ai montré de son charme si multiple et si divers excitera l'émulation chez les femmes qui m'auront fait la grâce de me lire. Beaucoup peut-être se croiront incapables de tant d'oubli de soi, avec tant de raisons de s'admirer; de tant de sagesse alliée à tant d'inventive fantaisie; de tant d'activité, de volonté et de bravoure, malgré tant de fragilité; de tant de sérénité et de gaîté à travers tant d'épreuves; de tant de candide pureté — celle d'un cœur d'enfant — dans tant d'amoureux abandon; dans tant d'invincible jeunesse de corps et d'âme, après tant d'années et de

neiges ; de tant de naturelle et vraie sainteté, avec une si sublime ignorance de sa qualité de sainte. Car le modèle que je propose était en tout d'une perfection qu'on ose à peine rêver. C'est en songeant à elle que j'avais écrit, il y a longtemps : « Les religions nous promettent le ciel : la femme nous le donne. » N'était-elle pas peut-être un ange descendu du ciel pour me le faire comprendre et désirer, c'est-à-dire pour m'en donner l'avant-goût et m'y entraîner à sa suite?... Mais le nombre est grand des femmes belges et françaises assez richement douées pour lui ressembler, sinon pour l'égaler. En contemplant le portrait que j'en ai fait, elles prendront confiance en leurs propres aptitudes au Beau et au Bien.

Et leurs doutes d'elles-mêmes tomberont, en écoutant l'écho de la douce et héroïque voix qu'il me semble encore entendre s'écriant :

— Ce que d'autres tentent et réussissent, pourquoi ne le tenterions-nous pas, cher, pourquoi n'y réussirions pas, nous aussi?

Quant aux hommes, croyants ou non, qu'ils cueillent ici, pour eux, le fruit à la fois tendre et amer de mon expérience :

L'existence d'une telle « divinité humaine », fût-elle presque unique, peut réconcilier les plus noirs misanthropes avec la vie, avec l'hu-

manité. Et sa disparition nous réconcilie avec la Mort, si j'en juge par moi-même. Car la Mort ne me cause plus désormais la moindre épouvante. Je l'attends, au contraire, comme une amie chargée de me reconduire à la bien-aimée, pour un re-enlacement éternel, ou bien de m'endormir à jamais, pour me libérer du souvenir affreux d'avoir connu et possédé une telle source d'enivrements et de l'avoir perdue sans retour.

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

Maurice Maeterlinck (sa vie, son œuvre), chez Carrington, Bruxelles. Epuisé.

La Croix de Nessus (conte), « La Belgique contemporaine ».

Le Revenant (roman), « Feuille Littéraire », Paris. Epuisé.

Le Miracle des Hommes (ouvrage couronné par l'Académie française, préface de Mme GEORGETTE LEBLANC). Larousse et Cie, Paris.

L'Apport moral de la Belgique à la cause des Alliés, chez Van Oest, Bruxelles.

Léopold II (monographie), « Collection des Grands Belges ».

Fleurs de la Saint-Martin (poèmes), chez Oscar Lamberty, Bruxelles.

Le Secret de la Victoire (avec lettre-préface de M. ALBERT DEVÈZE, ancien ministre de la Défense nationale), chez Lebègue et Cie, Office de Publicité, Bruxelles.

Le Grand Bourgmestre et les temps nouveaux, chez G. Leclercq, Bruxelles.

L'Indigne Rivale (roman), Renaissance du Livre, Bruxelles.

L'Affaire Peltzer, Editions de la « Revue Belge ».

Des Presses de l'Imprimerie Scient. et Litt., rue des Sables, 17, Bruxelles.